

MICHEL TRUDEAU

UN SEUL MOT


la plume d'or

Table des matières

1 Le fils	11
2 Le grand-père	13
3 Intimidation	18
4 L'atelier secret	20
5 Résurrection	25
6 Invitation	28
7 Réservés aux adultes	32
8 Un lapin dans un casier	34
9 Premier amour	37
10 Réalité oblige	41
11 Crystal meth	47
12 Treize ans plus tard...	53
13 Le jour du départ	56
14 Un premier visiteur	60
15 Silhouette	67
16 Le marché de Noël	69
17 Prête à tout	73
18 Malencontreux incident	75
19 Secret partagé	84
20 Disparition	90

21 Parc des Braves	100
22 Larmes de joie	107
23 Ils n'auront plus que toi	114
24 Danger imminent	121
25 L'adieu	125
26 Dans les Cantons	128
27 Révélation	136
28 Homme à tout faire	144
29 Peur au ventre	147
30 Casino	152
31 Confidences	155
32 Complicité	160
33 Chantage	162
34 Retrouvailles	166
35 Existe-t-il ?	169
36 Irène	172
37 Rumeurs	177
38 Un couteau à double tranchant	181
39 Maintenant, tu sais !	184
40 Fin de règne	186

41 Il aura froid	189
42 911	190
43 C'est elle !	196
44 Ils se souviendront de l'odeur	199
45 Deuxième interrogatoire	205
46 Zones grises	209
47 Entretenir le doute	211
48 Résistance	219
49 Le choix de la vérité	224
50 Le Reflet, 2 août	230
51 Souper intime	231
52 Le tueur	234
53 Conférence de presse	238
54 Caroline	241
55 Le stylo bleu	244
56 Appelez une ambulance !	246
57 C'est mon fils !	249
58 Deuxième café	252
59 Le procès	254
60 Chambre 323	257
REMERCIEMENTS	260

Un seul mot

Michel Trudeau



Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : Un seul mot / Michel Trudeau.

Noms : Trudeau, Michel, 1947- auteur.

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20220033226 | Canadiana (livre numérique)

20220033234 | ISBN 9782925178798 (couverture souple) | ISBN 9782925178804 (PDF) |

ISBN 9782925178811 (EPUB)

Classification : LCC PS8639.R82814 S48 2023 | CDD C843/.6—dc23

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.



Conception graphique de la couverture : Jim Lego

Photo de l'auteur : Didier Boulad, Studio Couleur café-Verchères

Direction rédaction : Marie-Louise Legault

© Michel Trudeau, 2023

Dépôt légal – 2023

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1^{re} impression, avril 2023

Ce roman est une œuvre de pure fiction. Toute ressemblance ou similitude des personnages et des événements avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que coïncidence fortuite.

*En mémoire de
Claude Chagnon
(1939-2018)*

A:
Nancy, une
femme d'exception ;
ma fille Jennifer,
Chloé et Anouk.

Le fils

Les premiers symptômes étaient apparus peu après son premier anniversaire de naissance. Son dos commençait à courber, et il avait de la difficulté à tenir sa tête bien droite. Surdéveloppé, son crâne semblait trop lourd pour son petit corps. De plus, ses yeux étaient vides, sans vie.

Alors qu'il avait deux ans et demi, sa mère, tout en lui tenant les deux bras au-dessus de la tête, le suppliait de mettre un pied devant l'autre. Peine perdue. Quelques mois plus tard, dans un moment de folle espérance, elle prononçait lentement des mots pour l'inciter à l'imiter. Or, c'était comme apprendre à un animal le langage humain. La bouche de l'enfant, tout comme ses cordes vocales et sa langue, n'avait pas été créée pour parler. Il ne faisait que grogner et geindre. Déjà, des sons gutturaux sortaient du trou noir qu'était sa bouche.

Comme les ondes émises sans récepteur, les espoirs de la mère se perdaient dans l'univers. Le soir, parfois en silence, Margot pleurait. D'autres fois, elle devait se retenir pour ne pas crier de douleur. Son supplice quotidien drainait son énergie. Malheureusement, elle ne pouvait compter sur le grand-père du garçon, avec qui elle vivait, du fait qu'il ignorait le petit depuis sa naissance. Quant au père, il s'était volatilisé dès qu'il avait appris la grossesse.

C'est ainsi que le jeune Jérôme, un nom humain s'il en est un, s'était retrouvé seul, enfermé dans une pièce à l'autre bout de la maison, pour l'effacer du regard de son grand-père. Sa mère lui apportait nourriture et breuvages, puis le lavait avant de le bercer, parfois en sanglotant, parfois en souriant. Quelques heures plus tard, elle le déposait dans son lit et refermait la porte. Une lumière faible éclairait la pièce en permanence, sauf après 21 heures.

Plus Jérôme grandissait, plus les soins à lui apporter se compliquaient. Malgré ses six ans, il ne contrôlait pas ses sphincters. Dès qu'il se sentait inconfortable, il enlevait ses vêtements et laissait ses déjections se répandre. L'odeur devenait insupportable dans cette chambre où seule la mère pénétrait.

Que se passe-t-il dans la tête de mon enfant ? Que puis-je faire pour le stimuler ? Ces questions posées mille fois n'obtenaient aucune réponse, jusqu'au jour où jaillit l'idée de se rendre dans une librairie pour acheter plusieurs bandes dessinées de superhéros, tels *Superman*, *Batman* et *Ironman*. Jérôme ne savait pas lire, mais au moins, les dessins pourraient l'amener ailleurs que dans cette sordide chambre. Margot se rendit ensuite dans un grand magasin, au rayon des jouets, avant de revenir à la maison avec deux grosses boîtes remplies de jouets bruyants : un camion de pompiers d'un rouge vif et une dizaine d'autos miniatures. Elle brancha aussi un téléviseur dans la chambre de son fils, non sans avoir d'abord veillé à ce que l'appareil soit protégé sur trois côtés par une vitre qu'elle avait fait couper à la quincaillerie. La télévision était allumée 15 heures par jour et syntonisée en permanence sur *Télétoon*.

Si on lui avait demandé si elle aimait son enfant, Margot n'aurait pas hésité un seul instant à répondre par l'affirmative. Parfois, l'amour est plus difficile à vivre que la haine. Et l'amour qu'elle portait à Jérôme était infini.

Un jour, elle fut amenée à prendre une décision lourde de conséquences pour elle et son fils. Si le grand-père de ce dernier le rejetait, si son père l'ignorait, pourquoi l'exposer à l'indifférence et au mépris des autres gens ? Il fallait le cacher aux yeux du monde, quitte à ce qu'il ait une vie misérable.

Les mères choisissent rarement l'avenir de leur enfant. Or, Margot le pouvait. Autant par amour que pour le protéger, elle se disait incapable de vivre avec l'idée qu'il soit en danger.

Un après-midi, alors qu'elle nettoyait le plancher, elle aperçut un œil qui l'observait de l'intérieur de la chambre. Étendu sur le sol, l'œil gauche fermé et celui de droite, grand ouvert, Jérôme cherchait à attirer l'attention de sa mère à travers un espace ajouré entre le plancher et la porte. Pour la première fois, Margot entendit son enfant articuler un mot : *mamaman*. Il avait 10 ans.

Le grand-père

Margot, 13 ans

J'attends que mon père revienne de la chasse pour lui poser une question qui me fatigue depuis longtemps. Pourquoi tuer des animaux pour ensuite les empailler ? Des fois, j'ai peur pour Bijou. S'il fallait...

Il aime l'odeur du sang, la chaleur d'un corps qui laisse échapper la vie. Mais c'est la collection de ces petits corps inertes qui lui procure la joie unique de leur donner une seconde vie, celle qu'il a choisie pour eux.

Comme tous les matins, dès l'aurore, Jean-Baptiste Châtillon visite ses pièges. Quelques centaines de pas séparent la maison du bois qui s'étend sur plusieurs arpents. Il s'y dirige, en laissant ses bottes glisser dans la rosée et les feuilles mortes dans un bruit de suction. Sa seule arme : un couteau de chasse mille fois affûté. Puisque le sentier serpente en légère pente, il doit être prudent. Un accident est si vite arrivé. Parfois, il manque le pas et se rattrape à une branche pour éviter de tomber. Il continue d'avancer sur un chemin en ascension, le cœur rempli d'espoir, prêt à faire une découverte qui sera à la hauteur de ses attentes. À un tournant du sentier, à sa gauche, près d'un arbre mort, un raton laveur cherche désespérément à se libérer du fil de fer qui retient sa patte arrière gauche. La vue de l'animal remplit le chasseur de joie.

C'est une belle journée, se dit-il.

En enfilant ses gants en caoutchouc, il s'approche de la bête. Par terre, il aperçoit une branche de quatre pouces de diamètre. Il l'arrache du sol. D'un coup sec, il étourdit l'animal. Pourquoi gâcher son plaisir ! En cet instant, c'est le contact direct avec la chaleur de l'animal qu'il désire.

Après avoir déposé la branche à ses pieds, ses gants bien ajustés, il se penche vers le raton et le contemple quelques secondes. Puis soudain, d'un geste rapide et mesuré, Jean-Baptiste saisit sa proie à la

gorge et commence à serrer. Tous ses muscles répondent à son souhait d'en finir avec la vie. Lorsque la bête cesse de bouger, Jean-Baptiste, comme en transe, continue de la tenir. La sueur coule sur son front malgré la fraîcheur du matin. Avec lenteur, il détache ses mains de la gorge du raton laveur. Accroupi, il se laisse choir sur le sol humide, les deux coudes appuyés sur ses genoux, alors que ses yeux rougis et humides laissent échapper quelques larmes en hommage à la grandeur du moment.

Il sourit à la pensée de ce qui va suivre. Sa prise en bandoulière, il passe la langue sur ses lèvres craquelées, se lève et retourne à la maison. Quelques minutes se sont écoulées quand il aperçoit son atelier, un bâtiment séparé de la maison qu'il appelle affectueusement *ma remise*. Il accélère le pas. Fébrile, il entre et se dirige sans hésiter vers un congélateur géant qui ronronne sans arrêt. À l'intérieur gisent plusieurs petits corps à qui il a donné une forme qu'ils conserveront pour l'éternité. Ils ont l'apparence de leur seconde vie, une vie immobile, inconsciente, qui n'existe que pour le plaisir de leur créateur.

Dans un compartiment réservé pour lui, Jean-Baptiste dépose le sacrifié du jour sur une armature qui maintient son corps et ses membres dans une certaine position. S'éloignant de quelques pas du congélateur, le chasseur scrute l'intérieur de celui-ci, à la recherche de sa prochaine œuvre qu'il dépose doucement sur une table en acier. Ensuite, il quitte ses vêtements humides et les met à sécher près d'une fournaise poussée à sa pleine chaleur.

Le grand air et l'exaltation du moment lui ont donné faim. Comme tous les jours de trappe, il extrait d'un sac à dos un thermos de café encore brûlant et son petit déjeuner. Aujourd'hui, il a préparé un sandwich œufs-mayonnaise sur un pain blanc de commerce qu'il mange avec appétit. Après son repas, il s'allonge sur un lit de camp et ferme les yeux. Trop heureux de savourer ce moment de détente pendant que le petit corps décongèle, il refuse de s'endormir.

Une demi-heure plus tard, un peu alangui, il s'étire, puis se lève.

Avec recueillement, il contemple le corps inerte comme s'il priait. Sans précipitation, avec délicatesse, il s'empare d'un scalpel. Il doit procéder lentement pour ne pas déchirer la peau. Après tout, il allait vivre le reste de ses jours avec cette créature. Il la veut donc belle et parfaite. La main assurée, il découpe la peau selon une méthode apprise avec patience et doigté, sans perforer les organes, comme s'il

enlevait la veste et le pantalon de l'animal. Jean-Baptiste se montre satisfait de cette première opération effectuée avec une précision chirurgicale. Au cours des prochains jours, il fabriquera un squelette métallique pour y coller la peau de la bête. Il déteste la tâche suivante, qui consistera à bien recoller toutes les dents qu'il a déjà extraites avec une pince de dentiste. Ensuite, il choisira dans sa collection personnelle une paire d'yeux artificiels qu'il fixera aux cavités oculaires. Une autre bête qu'il pourra aimer et caresser à sa guise. Une autre pièce à sa collection. Il quitte son atelier pour gagner la maison, où il est attendu.

Ici un castor, là une perdrix. Sur le mur, un fusil suspendu sur deux supports en érable. Plus loin, dans le salon, un renard roux accompagné d'un raton albinos : une rareté. Accroché au mur, près d'un petit aquarium, un saumon sauvage de l'Atlantique. Dans la salle de télé, un opossum. Au-dessus du lit, dans la chambre principale, la tête d'un cerf de Virginie qui vous scrute comme s'il souhaitait partager vos rêves. Au sous-sol, on aperçoit une antique arbalète couleur rouille. À l'extérieur, fixée au mur faisant face à la route, une menaçante tête d'ours noir. «Ce n'est pas une maison, c'est un musée», aurait dit un visiteur.

Margot entend le premier son du jour, le tic-tac du vieux cadran. 8 h 30. Dès son réveil, elle se dirige vers la fenêtre de sa chambre. Un regard à 180 degrés lui permet de constater que rien n'a changé depuis la veille. Rassurée, elle aperçoit son père qui vient de fermer à clé la porte de son atelier. À deux reprises, il tourne la poignée pour que personne ne puisse y pénétrer à moins d'enfoncer la porte. Il y a bien une fenêtre, mais les regards indiscrets ne peuvent percer l'épais rideau bleu marine opaque qui la masque.

Des aboiements proviennent de l'extérieur. L'adolescente reconnaît ceux de Bijou, un bichon maltais couleur caramel qui est pour elle un frère, un confident et un animal de compagnie. Dans ses pires cauchemars, elle voit son père empailler son chien... le naturaliser,

comme il le dit si bien. Chaque fois, elle se réveille en pleurs.

Elle descend au rez-de-chaussée, tandis que son père approche de la maison. Par la fenêtre de la porte de la cuisine, elle le voit avancer d'un bon pas. Il semble de bonne humeur. La porte s'ouvre, puis Bijou en profite pour entrer en trombe et s'accrocher aux jambes de sa jeune maîtresse en branlant la queue pour signifier sa joie.

Après une brève salutation, Jean-Baptiste se dirige vers l'escalier pour gagner sa chambre. Depuis le départ de son épouse, deux mois plus tôt, il ne semble trouver le bonheur que grâce à sa passion pour les animaux.

Lorsqu'il porte son regard sur l'un d'eux, on le dirait hypnotisé dans sa rêverie. Pour tout dire, le soir, devant la télé, Margot est un peu jalouse de le voir parfois caresser Félix, le renard roux. Un jour, elle l'a surpris à lui murmurer quelques mots à l'oreille. Elle voudrait bien que l'attention de son père se porte sur elle, surtout depuis qu'elle vit seule avec lui. Or, ses larmes ont été ses douloureuses compagnes dans les semaines qui ont suivi la séparation de ses parents.

À l'heure des repas, seuls quelques mots d'ordre pratique sont échangés, de même que quelques banalités. Dès qu'il a terminé de manger, l'homme taciturne, solitaire et silencieux qu'est devenu Jean-Baptiste se terre dans sa chambre comme un animal blessé.

Pendant les quelques mois précédant la rupture, la mère de Margot s'absentait souvent de la maison, sous divers prétextes. Mais un beau jour, l'adolescente surprit le *prétexte* avec sa mère dans le sous-bois, là même où son père posait ses pièges. Elle aurait voulu que ces images disparaissent à jamais, mais elles restaient collées à ses souvenirs.

En proie à des crises d'angoisse de plus en plus fréquentes, elle redoutait que ses parents décident de se partager sa garde selon un horaire qu'ils décideraient entre eux et qu'ils lui imposeraient par la suite. Elle avait entendu des camarades aux prises avec la même situation en parler à l'école. Mais ce qu'elle craignait le plus était que sa mère et son beau-père demandent sa garde alors qu'elle, tout ce qu'elle voulait, se résumait à rester chez elle, dans cette maison située à l'orée du bois, l'endroit sur terre qui l'avait vu naître.

Avec son compagnon, sa mère s'était établie loin de la campagne, de son village et de son école. À Montréal. Margot se répétait que cela n'arriverait pas, qu'elle pourrait rester avec son père malgré

le silence et la solitude des lieux.

Un soir de la semaine dernière, avant que le paternel ne quitte la table, elle osa lui poser la question qui la tourmentait depuis toujours, mais qu'elle hésitait sans cesse à formuler.

—Pourquoi tuer tous ces animaux ?

—Parce que je les aime, répondit Jean-Baptiste qui se doutait bien que cette question lui serait un jour posée.

—Tu ne peux pas les aimer et les tuer.

—Je leur donne une seconde vie.

—Pourquoi ?

—Parce qu'il faut protéger ceux qu'on aime.

Intimidation

Ce matin, elles vont encore m'écœurer. C'est sûr que j'ai pas des notes à tout casser, mais je fais mon possible. J'aimerais mieux rester à la maison avec Bijou.

L'adolescente craignait le moment de se rendre à l'école, située à quelques kilomètres de chez elle. Dès le réveil, elle sentait l'angoisse monter en elle. Elle anticipait l'indifférence des uns, tout autant que l'agressivité et le harcèlement des autres. Allait-elle encore devoir affronter les sarcasmes des autres écoliers au sujet de son poids, de sa difficulté à s'exprimer et de ses bégaiements lorsqu'elle était stressée ? Comment supporter les sourires entendus de son professeur lorsque les autres élèves se moquaient de ses maladresses ? Le prof déployait des efforts pour rester neutre, mais peinait quelques fois à y parvenir.

Le plus stressant, c'était lors de la récréation du matin et surtout, durant celle de l'après-midi. Les écoliers, libres dans cette cour asphaltée entourée d'une clôture comme s'il s'agissait d'une prison, en profitaient pour la bousculer, se moquer d'elle ou l'isoler. L'après-midi, fatigués, ils devenaient plus turbulents et les petites agressions se faisaient plus fréquentes. Or, ce ne sont pas les gestes cruels de ses soi-disant camarades que Margot déplorait, mais bien l'absence de soutien des garçons. Elle aurait souhaité qu'au moins l'un d'entre eux prenne sa défense. La larme à l'œil dans l'autobus qui la ramenait à la maison, elle se disait qu'elle ne serait jamais aimée. Et le lendemain, l'angoisse causée par le rejet reviendrait comme une aiguille plantée mille fois dans son cœur d'enfant.

Elle n'était pas la seule à souffrir du harcèlement des autres élèves. Parfois cruels, souvent intransigeants ou carrément méchants, certains enfants, garçons ou filles, prenaient plaisir à s'attaquer à ceux qui étaient différents d'eux.

Face aux moqueries de ses camarades de classe, Margot opposait peu de résistance. Elle subissait tout en silence, comme si elle

se résignait à accepter son sort. Pour certains, elle était maladroite et repoussante, avec son acné qui s'ajoutait aux taches de rousseur qui envahissaient son visage comme une maladie de peau. Pour d'autres, elle était celle qui se retrouvait en queue de peloton au niveau des résultats scolaires. En éducation physique, elle était à peu près nulle. Combien de fois avait-elle demandé une dispense afin de se rendre à la bibliothèque plutôt que de tenter de lancer un ballon dans un panier ! Peu d'élèves reconnaissaient sa gentillesse, son désir d'aider les autres, son grand cœur et sa capacité d'écoute. Ce n'était pas une fille bavarde. Elle aimait davantage écouter. Malheureusement, sa timidité l'empêchait souvent de prendre sa place au sein d'un groupe. Ce jour-là, lorsqu'elle quitta l'autobus jaune, elle se dit qu'il était temps de mettre à exécution un plan qu'elle mijotait depuis plusieurs semaines.

L'atelier secret

Je suis un peu nerveuse. Papa s'en va à Montréal pour des examens chez le docteur. Ça, c'est correct ! Ce qui me fait un peu peur, c'est que j'ai l'intention de visiter son atelier en cachette. Il ne faut pas qu'il l'apprenne.

Les jours d'école, Jean-Baptiste avait l'habitude d'attendre sa fille dans son atelier ou encore, dans la maison. Dès qu'il l'apercevait, il sortait pour l'accueillir. Rarement il se permettait un geste d'affection, un sourire ou un léger effleurement de son épaule. Pour l'écolière, les quelques gestes de tendresse de la part de son père étaient reçus comme un cadeau, l'expression d'un amour inconditionnel. Il lui posait toujours la même question à laquelle elle apportait la même réponse, puis monsieur retournait soit dans son atelier, soit dans sa chambre.

L'atelier suscitait la curiosité de Margot. Dans sa tête de jeune adolescente, elle était persuadée qu'il renfermait des trésors. Après tout, c'est là que son paternel apportait ses prises pour les transformer. Elle savait qu'il lui était défendu d'y entrer. Mais pour tout enfant, ce qui est défendu revêt un attrait irrésistible. Un jour, la jeune fille s'était fait la promesse de trouver une façon d'y pénétrer. *Après tout, c'est aussi ma maison*, se dit-elle. Elle y vit, donc elle a le droit de voir. Elle se l'était dit avec résolution, surprise de sa détermination. Bientôt, son projet allait se concrétiser. Enfin, elle verrait ; enfin, elle saurait.

Quelques jours plus tard, son père lui annonce qu'il doit se rendre à Montréal, au CHUM, pour une évaluation de sa capacité cardiaque, sans lui mentionner que depuis quelques mois, il ressent des douleurs à la poitrine. Il entend partir au matin pour revenir en fin de journée, sans toutefois lui donner une heure précise, vu les retards qui bousculent constamment les horaires des hôpitaux. Il exige qu'elle revienne à la maison dès son retour de l'école et de ne pas en sortir. De même, il lui promet un petit souvenir de sa visite en ville, un petit

quelque chose qui lui ferait plaisir. Margot accueille la nouvelle avec joie, elle qui a toujours eu un faible pour le chocolat. Elle est sûre que c'est ce qu'elle aura, car pour son père, surprise veut toujours dire chocolat.

Après une autre journée d'indifférence et de moqueries à l'école, sans compter les autres mauvais traitements, l'adolescente sort de l'autobus scolaire et se dirige vers la maison. Elle jette un regard furtif vers l'atelier, un vieux garage dont l'extérieur est maladroitement entretenu, puis un autre regard, plus soutenu, celui-là, comme pour braver l'interdiction de son père. Emportée par la curiosité, elle sonde les deux portes de l'atelier, l'une conventionnelle et l'autre à deux battants, comme toute porte de garage campagnarde qui se respecte. Déçue, Margot rebrousse chemin en se disant qu'il doit bien exister une clé et même deux, pour pallier la perte de la première. La clé maîtresse, son père doit l'avoir sur lui. L'autre, quant à elle, doit se trouver dans la maison. À moins qu'elle ne se trouve dans le pick-up, hypothèse qu'elle refuse d'envisager.

La jeune fille gagne donc la maison et part en quête du Sésame. Elle fouille partout... dans les armoires de cuisine, sous l'évier, sous le tapis de la salle à manger, sous les comptoirs et sous les tables, puis se rend dans la chambre de son père dans laquelle elle n'aurait jamais osé pénétrer en sa présence. Pour une rare fois, elle plonge dans la réalité de son paternel. Il y voit trois carabines de chasse, la tête d'un chevreuil au-dessus du lit, un grand couteau accroché à un mur assez haut pour le rendre hors d'atteinte. Les meubles sont austères, démodés, et leurs couleurs fades d'un brun banal laissent deviner que cette chambre n'existe que pour y dormir. On voit la poussière rouler dès qu'on agite l'air. Margot repère des commodes dans les mêmes tons mornes que le reste du mobilier, ainsi qu'un petit pupitre et une chaise placée un peu à l'écart. Elle s'y assoit, puis laisse son regard faire à nouveau le tour de la pièce avant d'ouvrir le tiroir de droite. Elle y découvre une clé métallique d'un type qu'elle n'a jamais vu, un cercle en fer accroché à un bout métallique droit et complété par trois filets assez épais.

Cette trouvaille ne peut que la motiver à retourner à l'atelier pour la tester. Lorsqu'elle introduit la clé dans la porte à double battant, elle tourne facilement, sans avoir à y mettre de la force. Craintive, un peu tremblante, même, elle glisse la tête dans l'ouverture, mais ne

voit rien. L'atelier avait revêtu son uniforme noir. Une seule fenêtre, malheureusement rendue aveugle par un épais rideau opaque. Aucune lumière naturelle n'arrivait à le percer. Curieuse, Margot pousse l'une des deux portes pour y faire entrer la lumière du jour. C'est ainsi que le sanctuaire de son père se révèle à elle comme un bijou qu'on extrait d'un écrin. Sa main tâte le mur de droite afin de trouver un commutateur, mais en vain. Elle est toujours plongée dans le noir. Sa soif de découvrir l'ancre de Jean-Baptiste l'emportant sur sa culpabilité naissante, elle décide de retourner à la maison pour quérir la lampe de poche qui se trouve dans l'un des tiroirs de la cuisine.

Revenue devant la porte de l'atelier, elle hésite quelques secondes. Elle sent une ombre planer tout près. Une grande respiration plus tard, elle se décide. L'une de ses mains pousse la porte, tandis que celle qui tient la lampe lui révèle le laboratoire. Avant même qu'elle ne se lance dans l'exploration des lieux, son nez est assailli par une odeur étouffante qui lui serre la gorge au point de faire monter ses larmes. Elle sort plusieurs fois des lieux pour respirer un grand coup. Chaque fois, elle y revient, plus décidée que jamais de tout explorer. « Comment peut-il passer autant de temps dans ce garage pourri ? » se demande-t-elle.

En plus de l'odeur, elle a l'impression de poser les pieds dans un musée zoologique. Elle y voit des becs, des pattes, des dents, des yeux et des oreilles d'animaux, tous fabriqués avec du plastique. Elle doit faire un effort pour maîtriser cette montée d'adrénaline qui, ajoutée à l'odeur, lui soulève l'estomac. Elle remarque des sculptures métalliques d'animaux qui ressemblent à des squelettes décharnés. Elle a l'impression de se trouver dans un atelier de menuiserie, comme celui qu'elle avait vu dans un livre qui traînait quelque part dans la maison. Puis elle aperçoit un immense congélateur qui occupe tout un pan de mur, deux fois plus gros que celui qui dort dans le sous-sol de la maison. Elle essaie d'ouvrir la porte, mais elle est trop lourde pour elle. À force d'efforts et à l'aide d'un levier, elle finit par y parvenir. La pauvre enfant passe à deux doigts de tomber à la renverse tellement elle a eu un mouvement de recul à la vue de plusieurs cadavres de rats lavés congelés dans des positions surprenantes. Elle referme la porte du congélateur plus violemment qu'elle ne l'aurait voulu. Après avoir repris ses esprits, elle marche vers l'établi en bois dur où reposent des outils soigneusement rangés. Chacun porte une inscription. De plus,

certains sont tranchants. Margot s'approche en évitant de trébucher sur un seau que son père a sans doute oublié de poser sur une étagère.

Pour mieux examiner les objets, elle se sert du fameux seau pour se donner de la hauteur. Scalpel, couteau à lame courbée, couteau dentelé, étui, ciseaux, crochets, grattoirs, pinces... tous les outils sont bien identifiés, comme dans une salle d'opération, si elle se fie à ce qu'elle a vu à la télé. La jeune fille n'ose pas les toucher, par crainte de se couper. Suspendu au mur du fond de l'atelier, un masque de protection la fixe de ses grands yeux noirs. Une peur soudaine l'envahit, qu'elle chasse aussitôt.

La jeune fille descend de son perchoir, sort précipitamment de l'atelier et referme les portes à clé. En entrant dans la maison qu'elle rejoint à la course, elle porte un regard différent sur tous ces animaux qui encombrant l'espace. Leurs vies se sont achevées dans la souffrance alors que les pauvres bêtes se trouvaient emprisonnées dans un piège. Est-ce que Jean-Baptiste prend plaisir à les tuer, ou si le sentiment de leur donner une seconde vie l'emporte sur la cruauté de la mort ?

L'adolescente est interrompue dans sa réflexion par le bruit d'un moteur. Un regard par la fenêtre lui permet de reconnaître le véhicule de son père. Un peu nerveuse, elle déglutit. Jean-Baptiste marche vers la maison d'un pas un peu lourd, une grande enveloppe à la main. Margot avait espéré qu'il reviendrait de bonne humeur, mais visiblement, ce n'est pas le cas. À peine s'il jette un regard vers elle, qui vient tout juste de s'asseoir à la table de la salle à manger devant un cahier à dessiner. Ensuite, il disparaît, avant de faire claquer la porte de sa chambre. L'enfant juge que ce n'est pas le moment de lui parler de sa visite à l'atelier. *Et mon cadeau ?*

Dans sa chambre, Jean-Baptiste peine à contenir sa rage. Il vient de recevoir une demande de divorce. Après une quinzaine d'années de vie commune, Geneviève Girard avait décidé de régulariser leur séparation. Les tracas administratifs, la séparation des biens, la garde de Margot... tous des points d'interrogation auxquels Jean-Baptiste devra répondre au cours des prochains mois. Il anticipe surtout la réaction de sa fille et la discussion qui s'en suivra. Ce n'est pas dans ses

cordes d'exprimer ses émotions. Il se perçoit rugueux, solitaire, pas très bavard, aussi rustique qu'une vieille maison ancestrale. Et son fichu nerf sciatique qui fait des siennes. Encore ! Il décide donc de se rendre à son atelier. C'est entre la maison et son antre qu'il songe à celui qui vit maintenant avec Geneviève, Serge Gallant.

Comment peut-on autant détester quelqu'un sans même le connaître ? Serge, ce rival dont il ignore même les traits du visage, la grandeur, la couleur des cheveux, la fortune, le métier. C'est comme détester un fantôme malfaisant qui vous torture de l'intérieur. Vous souffrez, mais vous n'y pouvez rien. Tout ce qu'il sait de ce type, c'est qu'il lui a subtilisé sa femme. De savoir qu'il a partagé Geneviève avec un inconnu attise sa colère au point de lui faire craindre de devenir violent.

Il revoit sa conjointe éclater en sanglots le jour où elle lui a annoncé qu'elle le quittait. Bouche bée, il l'avait fixée en silence en posant sur elle un regard empreint d'une profonde tristesse. Aujourd'hui, fatigué et seul, il fige devant son miroir, inerte, comme un zombie. « On aurait dit que cette relation était vouée à l'échec dès le départ », se dit-il.

L'euphorie amoureuse entre lui et sa conjointe n'avait duré que quelques mois, avant que chacun n'entre dans sa coquille comme un escargot. Par la suite, tous deux avaient emprunté des chemins qui s'éloignaient l'un de l'autre, lui vers la taxidermie et son travail de menuisier et elle, vers la routine d'une vie quotidienne enrichie sur le tard d'une formation en vente.

Pour la troisième fois ce soir-là, Jean-Baptiste relit les documents envoyés par l'avocate de son ex-conjointe. Chaque paragraphe l'enfonçait davantage dans sa solitude et sa tristesse. Il a l'impression que les dernières années de sa vie seront vides de joie, et que le jour approche où il ira rejoindre ses proies dans leur deuxième vie.

Résurrection

Durant les mois qui suivirent le divorce de Geneviève et Jean-Baptiste, l'humeur de ce dernier s'était considérablement détériorée. Il avait l'impression de constamment perdre l'équilibre, tellement il se sentait instable et insatisfait. Il lui manquait un but, une raison d'avancer, une motivation pour poursuivre son chemin. Son comportement inquiétait Margot, qui ignorait quelle attitude adopter pour lui venir en aide. Pourtant, elle faisait des pieds et des mains pour l'encourager. S'il voulait une bière, elle offrait de la lui apporter. De plus, elle évitait de laisser traîner tout objet et s'assurait de la propreté impeccable de la maison. En général, lorsqu'elle se trouvait en présence de son père, ils échangeaient peu, comme si les mots étaient des pierres précieuses qu'il fallait conserver.

Déjà préoccupée par le sort de Jean-Baptiste, Margot ignore que les jours à venir resteront à jamais gravés dans sa mémoire. Le drame survient un mardi matin, quelques minutes avant qu'elle ne prenne l'autobus pour se rendre à l'école. Bijou, son bichon maltais bien-aimé, vomit à s'en arracher l'âme. Oui, elle y croit. Les animaux ont une âme. Bijou a à peu près son âge. D'aussi loin qu'elle peut se souvenir, il a toujours été là. Il fait partie d'elle. La vie sans lui est impensable. Et pourtant...

C'est en nettoyant le plancher que la jeune fille aperçoit des filaments rouges dans le vomi du chien. Impuissante, elle appelle son père à la rescousse. Celui-ci, attablé pour le petit déjeuner, n'a rien entendu, puisqu'il a ses écouteurs collés aux oreilles. D'un pas lent, il finit par comprendre et se dirige vers l'animal, qu'il caresse lentement avant de l'examiner.

—Ça regarde pas bien, Margot.

—Qu'est-ce qu'on fait ?

—Je l'emmène chez le vet.

La solennité du moment n'échappe pas à Margot, qui sent son cœur chavirer. Du coup, elle éclate en sanglots. De grosses larmes chaudes envahissent son visage, comme pour la préparer à vivre une

première expérience qu'elle n'oubliera jamais. C'est donc le cœur en lambeaux qu'elle prend la direction de l'école. Elle aimerait confier sa peine à une amie, mais elle n'en a pas ; du moins, aucune suffisamment proche pour s'épancher. Dans sa classe, ce jour-là, elle n'a de pensées que pour Bijou, qu'elle veut voir rétabli le plus rapidement possible.

Le jour même, Jean-Baptiste conduit le chien chez le vétérinaire du village, Sébastien Simard. Après examen, l'homme prononce une sentence de mort : cancer de l'œsophage. La douleur envahira le corps du pauvre animal et la souffrance assombriera ses derniers jours. Bijou est condamné. Le vétérinaire lui donne un mois à vivre. Sous le choc, Jean-Baptiste décide de ramener la petite bête à la maison et décide d'abrégé ses souffrances dès que Margot lui aura dit adieu.

Lorsqu'elle revient de l'école, la jeune fille prend son animal dans ses bras tout en demandant à son père si le pauvre est vraiment malade ou s'il s'agit seulement d'une indigestion. Les yeux de Jean-Baptiste rougissent comme si ce dernier veut profiter du moment pour évacuer la peine causée par le départ de sa conjointe et aujourd'hui, celle qu'il allait imposer à sa fille.

—Bijou va nous quitter.

—NON !

Puis elle crie sa peine, frappe le vide, ensuite ses propres genoux, comme pour se punir de ne pas pouvoir sauver son compagnon. Après quoi, elle se précipite vers celui-ci, le prend dans ses bras et le transporte jusqu'à sa chambre en pleurant de plus belle. Ce n'est pas possible. Ça ne peut être vrai.

Quelques minutes plus tard, elle redescend au rez-de-chaussée, suivie de son chien essoufflé, qui boite légèrement. En pensant qu'il devra prévenir Geneviève de la mort de Bijou, Jean-Baptiste, dans un geste inhabituel d'affection, ouvre grands les bras pour consoler sa fille, qui laisse échapper ce qui lui reste de larmes.

Le lendemain, le père retourne chez le vétérinaire pour abrégé les souffrances de l'animal. Ayant souvent songé à ce jour, il y est préparé.

Une semaine plus tard, il invite Margot à venir le rejoindre au salon. Il a un cadeau pour elle. Il lui demande de s'asseoir, pendant qu'il marche vers son fauteuil préféré. Dès qu'il y est, il se positionne derrière le meuble et se penche. Lorsque sa fille le voit déplier son corps, elle ouvre de grands yeux tant elle peine à y croire. Ce qu'elle

voit lui coupe le souffle tellement elle est heureuse. Non seulement éprouve-t-elle du mal à respirer, mais de plus, elle sent les larmes lui monter aux yeux. Son cœur veut éclater. Son père tient Bijou dans ses bras.

Invitation

Le jour de la fête des Mères, comme tous les dimanches, Jean-Baptiste revêt son costume marine, sa cravate rouge et ses souliers reluisants, puis se rend à l'église du village. Margot préfère rester à la maison pour courir dans les bois et autour de la maison, seule sans son Bijou, sachant toutefois qu'il l'attend dans sa chambre comme il le fait chaque jour depuis qu'il est entré dans sa deuxième vie. L'adolescente respire un grand coup et s'offre à la chaleur du soleil.

Dans une heure environ, sa mère viendra la chercher pour l'emmener à son restaurant préféré. Margot se réjouit à l'idée de cette sortie et de déguster le trio *hamburger-frites-cola* qu'elle aime tant.

Le trajet entre la maison et la ville voisine se déroule dans un parfait silence, ce qui est plutôt surprenant, du fait que Geneviève est habituellement un moulin à paroles. Margot sent la nervosité chez sa mère. S'apprête-t-elle à lui annoncer une mauvaise nouvelle ? Souhaite-t-elle sa garde exclusive ? Est-elle malade ? Elle imagine un papier qui tourbillonne dans le vent avant de se poser on ne sait où. Et le papier, c'est elle.

Arrivées au resto, les deux s'assoient sur une banquette en cuir rouge, percée de quelques trous causés par des brûlures datant du temps que les fumeurs étaient rois. Geneviève, qui surveille sa ligne, se contente d'un café et d'un sandwich laitue-tomate, tandis que Margot a déjà demandé à la serveuse de lui apporter son breuvage.

Geneviève lui sourit. Margot a toujours admiré la forme ovale de son visage, peu maquillé. Ses yeux bleus et sa coiffure au carré lui confèrent une apparence passe-partout. Elle est aussi à l'aise en public que dans un 5 à 7. Au début de la quarantaine, Geneviève Girard, représentante commerciale pour un grossiste, s'était installée à Montréal, car attirée par la vie mondaine et l'agitation des grandes villes. À la regarder, Margot comprend que la relation entre ses parents était une cause perdue d'avance. « Ils sont tellement différents », pense-t-elle tout en mordant goulûment dans son hamburger. Et elle se demande bien comment la femme devant elle avait pu devenir amoureuse de son père.

Après une conversation des plus banales, Geneviève, rougissante, lui semble hésitante. Margot la voit tripoter sa serviette de table comme si elle voulait la réduire en pièces.

—Je vais te parler comme à une grande, se lance-t-elle enfin. Quand j'ai rencontré ton père, j'ai tout de suite admiré sa force de caractère. On a fait de belles choses, ensemble, surtout au début de notre relation. Avec le temps, j'ai commencé à trouver ma vie ennuyeuse. C'est pour cette raison que j'ai suivi des cours de vente. Pour me distraire, mais aussi, je m'en rends compte aujourd'hui, pour préparer mon avenir.

Margot l'écoute comme si ce moment représentait son entrée dans l'âge adulte, bien qu'elle n'ait pas encore 15 ans.

—Tu es la meilleure chose qui me soit arrivée, reprend Geneviève. Et si l'amour entre ton père et moi n'a servi qu'à te mettre au monde, on peut d'ores et déjà parler d'un grand amour. Pareil pour ton père. Il t'aime, même s'il ne sait pas trop comment l'exprimer. Je me souviens encore de son sourire... et comme tu le sais... il ne sourit pas souvent... un sourire marqué par l'amour et la joie quand il t'a vue pour la première fois.

—Tu n'aimes plus papa ?

—J'avais l'impression que ses animaux, son atelier, sa maison et son bois étaient plus importants que moi. C'est comme si j'étais devenue invisible à ses yeux.

—Vas-tu revenir ?

—Non, ma chérie.

—On était bien, tous les trois, non ?

—Je suis désolée.

À la fin du repas, Margot, après s'être rendu compte que son verre est vide, demande à sa mère la permission de commander un autre breuvage.

—J'ai rencontré un homme peu de temps après m'être installée à Montréal, ment Geneviève, et je voudrais te le présenter.

À ces mots, ses yeux se détournent pour fixer ceux d'un homme assis au comptoir, situé tout près. Pour lui, c'est le signal de se joindre à elles. Serge Gallant se dirige donc vers la table, et prend place à côté de sa compagne.

—Ma chérie, je te présente Serge.

Margot regarde l'inconnu sans émotion, jusqu'à ce qu'elle le reconnaisse. C'est l'homme qu'elle a aperçu dans le bois avec sa mère alors qu'ils s'embrassaient. Elle rougit tout en constatant que sa mère lui a menti. La relation, entre cet homme et elle, remonte au moment où elle était encore en couple avec son père. Incapable de prononcer un seul mot, comme si elle était en présence de deux fraudeurs, Margot cesse de fixer le regard de l'homme pour plonger son regard dans celui de Geneviève, qu'elle zieute d'un air résigné.

—Serge travaille dans une animalerie...

L'homme ouvre la bouche pour la première fois et demande :

—As-tu un animal à la maison ?

—J'ai un chien. Bijou.

La conversation dévie donc sur les chiens, leur besoin d'affection et leur désir de plaire. Par la suite, Serge demande à la jeune fille si elle aime l'école. Bref, des questions dont il connaît déjà les réponses, mais qui servent à établir un premier contact, le début d'un lien.

Geneviève voudrait bien intervenir dans la conversation, sauf que les mots ne viennent pas. Elle s'inquiète de ce que sa fille a dit au sujet de Bijou. Elle parle de lui comme s'il était encore vivant. Une trentaine de minutes plus tard, elle constate qu'il est temps de mettre fin à la rencontre et lance :

—Je vais te raccompagner, ma puce.

Puis Margot et elle se dirigent vers leur voiture, tandis que Serge gagne la sienne. Après quoi, les véhicules partent dans des directions opposées.

Face au silence qui s'est installé dans l'auto, Geneviève allume la radio. Quelques minutes plus tard, elle baisse le volume et s'informe de l'humeur de sa passagère. Dès qu'elle ouvre la bouche, Margot lui balance :

—Papa ne sera pas content.

Ignorant le commentaire, Geneviève pose la seule question qui lui importe.

—Comment as-tu trouvé Serge ?

—J'ai pas le goût d'en parler.

Aucun autre mot n'est échangé. Arrivée devant la maison, Geneviève embrasse sa fille, qui disparaît aussitôt, puis la regarde s'éloigner en se disant que la pauvre enfant n'a pas le choix.

—C'est la vie !

Dans sa chambre, l'adolescente sort d'une poche de son pantalon une carte qu'elle a oublié de remettre à sa mère. Il y est écrit : *Bonne fête, maman. Je t'aime. Margot.* Une rose rouge, dessinée avec soin, illustre la carte.

Réservés aux adultes

Aujourd'hui, ma mère se remarie. Je suis la bouquetière. Juste d'y penser, ça m'énerve. Il paraît que c'est un honneur. Mais je n'y suis pour rien. Elle a insisté jusqu'à ce que j'accepte, un peu à reculons. Trop de parents, ça fatigue ! Il faut apprendre à naviguer entre père, mère, beau-père, sans jamais connaître toute l'histoire. On me cache tellement de choses ; des trucs réservés aux adultes, qu'on me répond.

Margot n'a jamais vu un gâteau de mariage aussi impressionnant. Disposé sur une table recouverte d'une nappe aux initiales des mariés, il comporte trois étages nappés d'une couche d'un blanc immaculé, miracle d'un mélange de sucre à glacer, de beurre et d'un soupçon d'extrait de vanille pour conserver la pureté de la création culinaire. Ceci oblige l'adolescente à lever les yeux, pour apercevoir un couple en sucre qui tout au centre de la pièce montée, se tient par la main.

Une trentaine de personnes sont réunies dans l'une des salles d'un complexe situé à Saint-Léonard, au nord de Montréal, un endroit réputé pour des événements du genre. Le menu comprend un potage, un plat composé de poulet, de légumes et d'une minuscule salade verte arrosée d'une vinaigrette italienne, ainsi que le gâteau de noces en guise de dessert. Bien sûr, vin blanc ou rouge accompagne le tout, à la suite du toast traditionnel où le vin mousseux tient lieu de champagne.

Quelques jours plus tôt, on avait expliqué à Margot qu'elle devrait précéder sa mère lors de la marche nuptiale, en tenant un panier rempli de fleurs multicolores. Avec le sourire, les yeux brillants, habillée d'une robe simple, mais jolie, la jeune fille devrait ensuite se retourner vers l'assistance en présentant un visage reflétant la joie du moment. Quelle épreuve vécue pour Margot qui n'a pas l'habitude de s'exhiber ainsi, elle qui depuis son tout jeune âge, maîtrise les vertus

de la discrétion et de la rigueur. Pendant la célébration, Margot est priée de s'asseoir dans la première rangée, et ce, jusqu'à sa prochaine tâche, qui consiste à se lever au moment indiqué par le célébrant pour apporter un petit plateau sur lequel reposent les alliances. Sous les applaudissements nourris des invités, la cérémonie prend fin après une vingtaine de minutes, au grand soulagement de Margot qui offre à la vue de tous son premier vrai sourire.

Quand tout est terminé, Jeanne, une amie de Serge, propose à Geneviève de ramener sa fille chez son père. La nouvelle mariée avait accepté avec joie, d'autant plus que Serge et elle entendent s'offrir un week-end dans les Laurentides.

Dans la voiture qui la ramène chez elle, Margot n'échange que très peu de mots avec Jeanne, les deux préférant se laisser engourdir par la musique qui envahit l'habitacle. L'adolescente est surtout préoccupée par la réaction de son père à la suite du remariage de son ex-femme. Est-ce qu'il sera aussi silencieux qu'à l'habitude ?

Lorsqu'elle entre dans la maison, elle trouve son paternel en train de lire son journal, bien assis à la table de la salle à manger. Aussi, c'est avec un sourire qu'il accueille son retour, avant de lui demander :

—Ça s'est bien passé ?

Gaillarde, Margot lui raconte brièvement sa journée. Vu l'ouverture dont il fait preuve, elle a l'impression qu'on a omis d'inviter une personne à ce mariage : Jean-Baptiste.

Un lapin dans un casier

Dans un an, je serai majeure. Qu'est-ce que ça change ? J'ai toujours la même maison, le même père, la même routine. Mais j'ai enfin terminé mon secondaire. Libération. Pour moi, l'école, c'est fini ! Je sais lire, écrire, et je pense par moi-même. Bijou est toujours là, au pied de mon lit. Comme le dit mon père : « Ils sont aussi vivants que dans leur première vie. »

Peu de temps avant son dix-septième anniversaire de naissance, Margot a franchi une étape importante. Elle s'est enfin libérée du fardeau imposé par ses collègues de classe, qui n'avaient cessé de la harceler, l'intimider et la ridiculiser. Durant toutes ces années, elle a accumulé tant de rage, que seule une explosion peut la soulager.

Celle-ci survient un matin de juin, en pleine vague de chaleur, quelques jours avant les vacances d'été. Dès son réveil, Margot est en sueurs. Cette troisième journée de canicule lui pèse sur les nerfs. Elle est l'une des dernières élèves à quitter l'autobus scolaire. Dès qu'elle pose le pied sur l'asphalte brûlant, elle glisse et tombe. Du coup, les rires fusent de toutes parts, accompagnés de cris et de doigts pointés vers elle. Ce qu'elle ignore, c'est qu'une élève a répandu une huile lubrifiante juste avant qu'elle ne descende de l'autobus.

Margot se relève lentement, un peu étourdie. Une fois debout, elle se dirige vers Monique Levasseur, la leader du groupe. Elle la fixe, tandis que les rires et les moqueries pleuvent encore sur elle comme une averse de confettis.

—On se voit demain. Je t'attendrai, dit-elle.

Puis elle prend le chemin de la porte d'entrée de l'école.

Le lendemain, Monique trouve un lapin éviscéré dans son casier, dont le cadenas avait été arraché. Un bout de papier dépasse des viscères de l'animal. Elle peut y lire : *C'est ce qui t'attend tous les jours...*

À la fin de ses études, Margot décide de quitter la maison pour s'installer quelque temps chez sa mère, à Montréal. Depuis qu'elle a fait sa connaissance, les quelques contacts avec son beau-père ont d'abord été courtois, puis de plus en plus chaleureux, surtout depuis qu'il a épousé Geneviève. Attirée par l'attrait de la grande ville, l'adolescente entend se promener dans le Vieux-Montréal que jusque-là elle n'a vu qu'en photos, dévorer un hamburger bien garni, se déplacer en métro et grimper le mont Royal pour gagner le lac aux Castors et profiter de la nature.

À son arrivée dans la grande ville, elle est accueillie avec le sourire dans un appartement modeste du quartier Rosemont, près du boulevard Saint-Michel; un 4 et demi situé au rez-de-chaussée de l'immeuble qui l'abrite. Margot se plaît à paresser le matin pendant que le couple est au travail, à se promener l'après-midi et à écouler la plupart de ses soirées avec sa mère et son conjoint. Au cours des week-ends, tous les trois arpentent les quartiers environnants.

Un vendredi soir, seule sur la rue Masson, Margot admire les vêtements dernier cri, les façades des restaurants qui rivalisent d'originalité, les *fast food* tape-à-l'œil et surtout, ses semblables qui ne lui ressemblent pas comme elle le voudrait. Elle n'a jamais vu autant de gens rassemblés au même endroit.

Vêtue d'une jupe démodée, d'un chandail à manche trois-quarts et maquillée seulement d'un peu de fard à joues, elle détonne devant ces adolescentes à jupette qui paraissent plus âgées et ces garçons habillés d'étroits jeans troués. Certains marchent pieds nus alors que d'autres sont chaussés de bottines d'armée.

Au retour de sa sortie, épuisée et désabusée, l'adolescente se demande pourquoi elle est si différente des autres jeunes de son âge.

Le lendemain, elle ressent tout le poids de sa solitude. Elle n'en peut plus de porter sur ses épaules le fardeau d'être ce qu'elle est, une jeune femme seule qui n'a connu ni l'amour, ni la passion, ni la sensation d'être indispensable à quelqu'un. Se sentir importante aux yeux de sa famille qui constitue un cocon protecteur contre les autres, et parfois, contre soi-même, n'est-ce pas ce qui compte? Avant, elle n'avait nullement conscience d'être heureuse ou malheureuse. Ce n'était pas un sujet qui la préoccupait. Elle se laissait vivre au fil de

la routine dans un confort rassurant. Or, il existe un monde excitant à découvrir, chargé d'inconnus, de risques et de nouveautés. Un monde qui lui fait peur.

Premier amour

Ce soir, je serre Bijou dans mes bras et je suis seule sans l'être tout à fait. Mes pensées voyagent vers Jean. Il a 22 ans. Je le vois au moins deux fois par semaine puisqu'il effectue des travaux pour mon père. Ce n'est pas le plus beau, mais c'est le seul garçon que je connaisse. Lorsqu'il m'aperçoit, il lui arrive de me dévisager. Je souris, les yeux baissés.

C'est maintenant la mi-mai ; le soleil caresse la jeune femme qui porte une jolie camisole blanche, ornée de quelques fleurs en filigrane, un short et des sandales. Elle a chaud, très chaud. Et c'est bon ! La sueur descend le long de sa colonne et laisse une trace humide sous l'encolure. Elle écarte les bras pour s'offrir au printemps qui la prend. Depuis quelque temps, elle découvre son corps grâce à la lecture d'articles de magazines. Ces délicats replis interdits s'ouvrent sur un monde nouveau. Elle aime que le bout de ses seins durcisse lorsqu'il fait froid et qu'ils transpirent sous la chaleur.

—Je suis pas aussi innocente que j'en ai l'air.

Et elle rêve à Jean, qui s'approche à grands pas. Il court, presque, avant de se retrouver si près qu'elle absorbe son odeur : un mélange âcre et sucré de sueur, de sciures de bois et de miel. La jeune femme se dirige vers l'atelier de son père dans l'espoir d'apercevoir le jeune homme. Il n'y est pas, alors que le taxidermiste, oui. Elle le regrette un peu et se dit que c'est si bon de rêver.

—Sais-tu quand Jean va revenir ? demande-t-elle à son père.

—Demain matin, très tôt.

Le jour suivant, à 11 h 45, Margot, comme un soldat en campagne, s'apprête à exécuter le plan élaboré la veille.

Elle a préparé des sandwiches jambon-fromage, des raisins rouges frais, des croustilles et a sorti trois liqueurs douces du réfrigérateur. «Après tout, c'est simplement un lunch, mais c'est un début», se dit-elle, émoustillée par son audace. Habituellement, le gaillard apporte son repas, qu'il grignote seul dans la pièce où il travaille. Parfois, il s'installe à l'extérieur, assis sur la pelouse humide ou à la table à pi-

que-nique en merisier. La semaine précédente, Margot s'est surprise à l'espionner pendant qu'il mangeait. Elle avait été troublée lorsqu'elle le vit enlever son chandail trempé de sueur, s'allonger de tout son long dans l'herbe, les bras étirés vers l'arrière, faisant saillir les muscles de sa poitrine et de ses bras.

L'heure venue, la jeune femme se dirige vers l'atelier de menuiserie.

—Pour faire changement, ça te dirait-tu qu'on dîne ensemble ?

Un regard incertain du jeune homme, une montée d'anxiété chez mademoiselle.

—J'sais pas.

—J'ai fait des sandwichs pour nous deux et pour mon père.

—J'ai mon lunch.

—J'vais le mettre au frigo, tu le mangeras demain.

—O.K. Où on mange ? finit par accepter Jean.

—À la table à pique-nique.

Margot rougit de plaisir. Elle avise Jean-Baptiste qu'elle mangerait avec eux.

—J'ai fait ton sandwich préféré, minaude-t-elle.

Son père, muet comme à son habitude, approuve d'un hochement de tête.

Le repas se déroule dans un silence presque total. À quelques reprises, Margot tente de lancer la conversation tandis que ses interlocuteurs ne lui répondent que par des monosyllabes. Après vingt minutes de ce traitement, la jeune femme, déçue, voit les deux hommes retourner travailler. Un peu triste, elle débarrasse la table, le regard fixé sur leur dos. Ce faisant, elle élabore, en vue du lendemain, un nouveau plan encore plus audacieux.

Il lui faut attirer l'attention de Jean malgré ce premier échec. L'entretien de la maison et des dépendances lui siphonnent tant d'énergie, qu'elle ne quitte presque jamais la propriété. En fait, son seul divertissement consiste à paresser devant la télé. Bien sûr, elle conduit le pick-up pour se rendre à l'épicerie ou à la banque, mais chaque fois, les garçons lui jettent des regards fuyants en raison de sa silhouette boulotte, de son léger maquillage et de ses discrets vêtements plus confortables qu'attrayants.

Le jour suivant, elle met son plan à exécution. C'est un matin nuageux comme si l'orage attendait un signal céleste pour éclater. La

rosée omniprésente rend l'herbe plus verte et glissante qu'à l'habitude, ce qui réjouit Margot. Elle sourit à la pensée de ce qui va suivre. Jean pénètre sur la propriété d'un pas décidé et d'un air sérieux. On aurait dit qu'il n'entendait pas à rire, ce matin-là. Tellement, que l'adolescente en est à se demander si un quelconque incident ne l'a pas contrarié. Résolue à prendre le contrôle de la situation, elle choisit d'ignorer l'humeur du beau Jean.

Enveloppée dans un coupe-vent imperméable, la tête coiffée d'un chapeau en forme de cône et sandales plates aux pieds, elle sort de la maison et se dirige vers Jean d'un pas alerte alors qu'il taille des arbustes entre deux averses.

—T'as pas oublié que j'ai ton lunch dans le frigo ? lui lance-t-elle. Quand t'auras faim, fais-moi signe.

Après quoi, elle se retourne vivement et feint de perdre l'équilibre. Du coup, ses chaussures glissent sur la pelouse humide et elle se laisse tomber volontairement, mais sans se blesser. Elle simule la douleur avec un «Aie ! Aie ! » Ses yeux passent de sa cheville qu'elle tient à deux mains, à Jean qui met quelques instants à réagir, comme si son cerveau tente d'enregistrer ce qu'il voit. Quand finalement l'information atteint ses neurones, il se penche et demande :

—Où t'as mal ?

—Ma cheville...

Margot laisse échapper un petit cri pour inciter l'employé à la transporter dans la maison, sauf que ce dernier voit les choses autrement.

—Veux-tu que je t'emmène à l'hôpital ?

—Non. Aide-moi à me relever.

Appuyée sur lui, Margot tente de faire un pas qu'apparemment, sa jambe ne peut supporter. Elle se remet en position assise.

—Emmène-moi dans la maison, insiste-t-elle.

Maladroitement, Jean lui passe un bras autour de la taille et un autre sous les genoux. Margot s'accroche à son cou dès qu'il se relève. Elle serre un peu trop fort, mais son sauveur n'en fait pas de cas. Pour n'importe quel témoin, cette scène aurait semblé des plus loufoques, du fait que Jean n'osait presser sa charge contre lui alors que pour sa

part, Margot s'accrochait à lui comme une sangsue sur la jambe d'un baigneur.

Jean se dirige vers la maison tandis que la jeune femme s'accroche encore plus fermement à son cou. Ils parcourent ainsi une vingtaine de mètres. En chemin, Margot, pour qui il s'agit d'un premier contact familial avec un homme, se love contre lui avec ferveur, ses seins bien pressés contre la poitrine de son sauveur. Elle profite de l'instant, pendant que l'employé, concentré sur sa tâche, ne s'en soucie pas. Une fois à la maison, il suggère à la jeune femme de la conduire chez un médecin.

—Dépose-moi plutôt sur le divan, lui commande-t-elle.

Lorsqu'il s'exécute, sans le quitter des yeux, elle maintient son étreinte quelques secondes de plus que nécessaire alors que le jeune homme retire lentement ses bras. Son regard semble répondre à cette puérile tentative de séduction, même s'il s'était parfaitement rendu compte que la douleur de Margot s'était estompée dès qu'il l'avait soulevée.

Ce soir-là, dans son lit, l'adolescente éprouve une sensation euphorique. Un nouvel univers vient de s'ouvrir devant elle, un monde plein de terres inconnues, de jardins fleuris et de bonheurs simples, comme dans les films et les livres. Du coup, elle se met à imaginer une vie qui lui appartiendrait de plein droit et dans laquelle elle serait à la fois reine et esclave, où les hommes se trouveraient à ses pieds parce qu'elle avait su les duper comme elle l'avait fait une première fois, un certain jour de pluie. Un lieu éternel où tous les animaux morts ressusciteraient et dans lequel Bijou serait épuisé tellement il aurait couru dans la plaine ensoleillée ou dans la forêt de pins. Ses enfants deviendraient les rois d'un paradis perdu. Dans ses rêves les plus fous, elle dominait ce monde, le façonnait à son image, puis l'aimait jusqu'à le trahir, le détruire. Sa rêverie se muta en un tel délire, qu'elle ne se possédait plus. Elle était sortie de son corps tandis que son cerveau explosait, telles des étoiles en fin de vie, et tout devint noir. Margot se vautrait dans un vide infini, d'où elle n'aurait jamais voulu sortir. Puis, plus rien.

Réalité oblige

Depuis des mois, je sens ce petit corps grandir en moi. Je suis fière de l'arracher au néant, de lui donner la vie, de l'aimer et de le protéger. Étendue sur mon lit, je sens ses petits pieds s'agiter dans mon ventre. L'être que je nourris de mon sang veut déjà marquer sa présence dans l'univers. Je devrais accoucher dans quelques jours ; du moins, je l'espère.

—Jean, on va avoir un bébé.

Soudainement, le jeune homme se transforme en robot inanimé dont on aurait débranché les fils ou brûlé les circuits. Quelques secondes qui durent, qui s'éternisent, autant de petits trous dans le cœur de Margot. Puis enfin, il revient à la vie.

—On a pas d'argent. On est pas marié.

Les mots sortent de sa bouche comme une plainte désespérée.

—Je pensais qu'on s'aimait, réplique Margot, déçue.

—Combien de mois ?

—Ça fait presque deux mois.

—On a le temps d'y penser.

—Y'a rien à penser. C'est mon bébé.

Le lendemain de cette conversation, Jean Latour ne s'est pas présenté à l'atelier pour terminer les travaux ni les jours suivants. Pour finir, on ne l'a jamais revu à la maison.

Les semaines passent et la future maman sent la vie s'épanouir en elle. Ses mains pressent son ventre pour faire bouger le bébé. À cinq mois et demi de grossesse, elle appuie sur le côté droit de son abdomen pour pousser le fœtus afin de provoquer une réaction. Déjà, son petit se rebelle, car elle sent son pied la repousser. Comme c'est vivant et rassurant !

À ce stade de développement, il mesure plus de 20 centimètres, pèse 240 grammes. Le liquide amniotique lui donne de l'espace pour bouger afin que ses muscles prennent du tonus. L'embryon alterne entre les différentes phases du sommeil : s'il est réveillé, il bouge. Margot adore quand il frappe la paroi de son ventre.

La grossesse constitue l'expérience la plus significative de sa vie. Pourtant, elle s'est refusée jusqu'ici à la partager avec ses proches. Elle redoute particulièrement la réaction de son père. Jean-Baptiste, qui compte ses mots comme s'ils collaient à sa langue, exprime généralement peu ses émotions.

Margot répète intérieurement le discours qu'elle entend lui tenir. Or, trop effrayée pour se lancer, elle décide de révéler d'abord son secret à sa mère.

C'est octobre et le soleil brille. En route pour Montréal au volant du pick-up de son père, Margot voit défiler le ruban d'asphalte. Elle se sent plus vivante que jamais. Retardée par les nombreux bouchons à l'approche de Montréal, elle maudit les cônes orange qui tapissent la ville ; elle s'ennuie déjà de Deslandes, en Mauricie, le village qui l'a vue naître. En retard sur son horaire, elle se retrouve devant la porte de l'appartement de sa mère. Hésitante, elle répète son scénario telle une actrice sur le point d'entrer en scène, bien qu'elle sache parfaitement que ces moments-là ne se passent jamais comme prévu. Afin de ménager l'effet de surprise, elle a pris soin de camoufler son ventre sous un ample manteau léger.

Geneviève, qui n'a pas revu sa fille depuis plusieurs mois, l'accueille avec enthousiasme, selon son habitude : des bisous, des câlins, du café, des biscuits, des blagues, des sourires et des banalités. La routine, quoi ! Les mots se bousculent dans la tête de Geneviève, qui peine à respirer entre deux phrases. Margot espère que sa mère va cesser de parler ne serait-ce qu'une seconde, question de lui donner la chance de lui annoncer la grande nouvelle. Finalement, elle profite d'une pause pour lancer : « Je suis enceinte ! »

Comme entrée en matière, côté délicatesse, on a déjà vu mieux, se dit-elle avec un sourire intérieur. Sa maman saute de sa chaise.

—Merveilleux ! s'écrie-t-elle, les bras ouverts pour l'embrasser.

Soulagée, Margot se lève à son tour et les deux femmes s'étreignent. Puis, les questions fusent : *combien de mois ? As-tu passé une échographie ? Comment te sens-tu ? Pas trop dur ? As-tu faim ? Vas-tu lui donner le sein ?* S'ensuit la fameuse question :

—Qui est le père ?

—Y'en a pas.

Le silence tombe soudainement et l'air s'alourdit pour jeter un poids pesant sur les épaules de la mère et de la fille. La magie du moment s'estompe et cède la place à l'inquiétude. Margot explique que Jean a disparu dès qu'il a su qu'elle n'avait jamais songé à se faire avorter et qu'elle était très heureuse à l'idée d'avoir un enfant.

—Ce n'est pas dramatique. Serge et toi, vous êtes là. Et papa aussi va comprendre, dit-elle, afin de dissimuler ses craintes à Geneviève.

Sauf que cette dernière est une mère perspicace qui connaît bien sa fille.

—Qu'est-ce que j'ignore et que je devrais savoir ? demande Geneviève.

Mal à l'aise, Margot choisit de garder le silence.

—Tu ne l'as pas dit à ton père, si je comprends bien, devine Geneviève. Pourquoi ?

La jeune femme s'agite sur le fauteuil comme pour fuir la question.

Faut plonger, ma fille !

—J'angoisse à l'idée de lui dire, finit-elle par cracher. Le dialogue n'a jamais été facile avec lui. S'il me jette dehors... Qu'est-ce que je vais faire ?

—On est en 2001. Ton père ne te mettra jamais à la rue. Je le sais, je l'ai aimé. Et si jamais il fait ça, Serge et moi on sera là. Mais... dis-moi... As-tu pensé à lui écrire au lieu de lui parler ? L'avantage d'une lettre, c'est que tu donnes la chance à celui qui la reçoit de prendre le temps de réfléchir plutôt que de réagir sur un coup de tête.

La suggestion de Geneviève plaît à Margot, qui projette d'écrire à son père dès son retour chez elle.

Cher papa,

Depuis ma naissance, tu as toujours été présent pour moi.

Un jour où tu étais sorti, j'ai visité en cachette ton atelier que tu appelles ta remise.

Tu ne me l'as jamais reproché, même si je soupçonne que tu le savais.

Quand Bijou est mort, tu lui as donné une seconde vie pour m'épargner la souffrance de le voir partir pour toujours. Aujourd'hui encore, je le caresse chaque soir.

Comment pourrais-je oublier tout ce que tu as fait pour moi ?

Tu te souviens de Jean Latour, ton employé qui a disparu soudainement sans même percevoir son salaire ? Je venais de lui annoncer que j'étais enceinte de lui.

Je ne savais pas comment te le dire en face. Je souhaite de tout mon cœur que tu l'acceptes et que tu me pardonnes.

Maintenant que tu sais, je crains ta réaction. Je t'en supplie, ne m'en veux pas, car j'ai besoin de ton aide.

Ta fille pour toujours,

Margot

Après avoir appris sa paternité imminente, Jean Latour prit le premier autobus en direction de Montréal. À 22 ans, il ne mesurait pas encore toute l'étendue de sa lâcheté. Dans son for intérieur, il espérait que Margot se ferait avorter, même s'il n'y croyait pas trop. Il n'avait pas été dupe du manège de la jeune fille qui avait feint d'être blessée à la cheville. Il n'avait pas non plus été indifférent lorsqu'elle s'était blottie contre lui, la tête sur son épaule. Il se souvenait aussi que, la veille, Margot l'avait invité à partager un dîner avec elle et son père : une première tentative infantile de rapprochement. Aussi, il ne fut pas étonné qu'elle soit rapidement revenue à la charge. Il devait s'avouer qu'il avait été flatté par toutes ces tentatives. *Et pourquoi pas ?* s'était-il dit.

Mais avant de quitter son village pour la ville, lui aussi avait déposé une lettre à l'intention de son père pour le remercier de son soutien constant en dépit de ses folies de jeunesse. Il lui expliquait qu'il avait besoin de changer d'air, de réfléchir à son avenir. De même, il lui confiait son ambition de reprendre ses études pour bâtir son avenir.

Malgré tout, Jean se sentait coupable de délaisser son père deux ans seulement après la mort de sa mère, emportée par un cancer. C'est le cœur à la fois lourd et léger qu'il quitta la maison.

À la lecture de ce mot écrit d'une main assurée, monsieur Latour ressentit un fort sentiment de fierté envers son fils. *Enfin*, pensa-t-il, *il va se prendre en main*.

Dans l'autobus qui le mène vers sa nouvelle vie, plus les kilomètres s'additionnent, plus sa culpabilité disparaît. Le passager assis à ses côtés tente d'amorcer une conversation, mais se heurte au refus du jeune Latour qui feint de roupiller, enfermé dans ses pensées en ébullition. Le jeune homme se sent seul, mais cette sensation se dérobe lentement durant le trajet.

À Deslandes, les débouchés limités l'avaient forcé à accepter de petits boulots ici et là. Maintenant, il ne veut plus se contenter de cela : il aspire à plus, et à mieux. Et vite ! C'est ainsi que, dans cet autobus qui le conduit vers l'avenir, il souhaite reprendre ses études et décrocher un diplôme de mécanicien. Depuis son tout jeune âge, il est passionné par les machines de toutes sortes. Un jour, il avait même poussé l'audace jusqu'à demander à son père de lui offrir en cadeau un abonnement à une populaire revue new-yorkaise traitant de ce sujet. Il se souvient notamment d'un article dont le titre était : *How to FIX Anything*. Puisqu'il ne maîtrisait pas parfaitement l'anglais, il demandait généralement à son père de traduire pour lui. Les deux hommes passaient des heures à échanger sur les appareils.

Jean descend au terminus, rue Berri, près de l'Université du Québec à Montréal. Malgré ses petits boulots souvent mal payés, il avait quand même réussi à accumuler un peu plus de 2000 dollars.

À l'angle de l'avenue Mont-Royal et de la rue Saint-Denis, il aperçoit une affiche indiquant une chambre à louer. Rapidement, il se rend à l'adresse indiquée où le propriétaire de la maison de location

l'accueille chaleureusement. *Ça commence bien*, se dit-il, alors qu'il grimpe les marches vers le deuxième étage avec sa valise et son sac à dos.

Après avoir déposé ses maigres bagages, il regagne l'extérieur et part à la découverte de la ville. Il remonte la rue Mont-Royal en direction est, vers Papineau, où il découvre l'agitation d'une grande ville : de nombreux restaurants, des magasins et des boutiques lui font de l'œil. Il ouvre de grands yeux devant tant de nouveautés, ravi par ce qu'il voit. Il se promet que, dès son retour à la chambre, il prendra connaissance des programmes en technique de génie mécanique avant de décider quel établissement scolaire choisir. Il sait que son père l'aidera financièrement, surtout s'il s'engage dans une discipline qui les réunit.

C'est ainsi que le souvenir de Margot commence à s'effacer, pour faire place à l'inconnu.

Crystal meth

Son client camoufle dans une poche de son manteau le petit sachet contenant des cristaux bleus et blancs. Angle Mont-Royal et Saint-Denis à Montréal, le vendeur se tourne vers la vitrine d'un magasin, mais reste sur place afin de se cacher des regards indiscrets. C'est son *spot*. Son coin à lui. Il est protégé par le groupe qui attribue un coin de rue à chaque vendeur et gare à celui qui sort de son secteur. Il peut être certain d'être banni du clan, en plus de subir les foudres de la personne lésée, et ce, en toute impunité. Le milieu ne pardonne pas. Il exige un pourcentage exorbitant compte tenu des risques encourus.

Une fois, le vendeur avait subi toute une raclée de la part d'un client insatisfait de la qualité du produit et qui avait exigé un remboursement. Le pauvre en avait gardé les marques pendant plusieurs semaines. Nez fracturé, multiples ecchymoses sous l'œil gauche et deux côtes fêlées avaient interrompu ses présences sur le terrain. « Je m'en serais bien passé... » s'était-il dit en prenant un xième antalgique.

Ce vendeur n'est nul autre que Jean Latour qui souhaite reprendre du service au plus vite. La fin de ses études approche et il obtiendra son diplôme en génie mécanique dans quelques mois. Son emploi à temps partiel, quoiqu'illégal, lui rapporte suffisamment pour lui permettre d'habiter un joli studio confortable et bien équipé situé sur la rue Saint-André. Ses études lui coûtent peu, si bien qu'il a réussi à accumuler quelques économies pour célébrer la fin de ses cours sous le soleil de Punta Cana.

Mais les policiers affectés à la surveillance des vendeurs de méthamphétamines, plus puissantes et plus toxiques que les amphétamines, veillent. Jean Latour l'apprend à ses dépens quelques semaines après son retour dans la rue, lorsque quatre agents en civil l'entourent avant de lui passer les menottes et de le précipiter sans ménagement à l'arrière d'une voiture. Jean tremble tout en s'efforçant de garder son calme. Il se voit déjà emprisonné, avec un casier judiciaire en prime. Au moment de son arrestation, il transportait huit sachets de crystal meth au fond de la poche intérieure de son manteau en cuir, beaucoup trop pour plaider qu'il est un simple consommateur.

Enfermé avec deux autres trafiquants dans une grande cellule munie de barreaux du plafond au plancher et meublée d'un seul banc sur trois côtés, Latour s'apitoie sur son triste destin en fixant le plancher pour éviter le regard des autres détenus. Il avait été conduit au poste de police situé au nord du parc La Fontaine, angle Christophe-Colomb et Rachel, un vieil édifice en pierres grises rappelant les manoirs d'antan. De nos jours, ce poste est devenu une caserne de pompiers, comme s'il y avait plus d'incendies que de crimes sur le Plateau.

Deux heures après l'arrivée de Jean en cellule, un policier en uniforme lui ordonne de le suivre. Après lui avoir passé les menottes sous le regard d'un deuxième policier placé un peu en retrait, on le conduit dans une salle d'interrogatoire, où il doit patienter plus de trente minutes avant de connaître la suite des événements. Nerveux, un peu désorienté, il affronte l'inconnu.

Enfin, deux agents en civil font leur entrée. Transportant tous deux une chemise au format légal, ils s'installent face au prévenu.

Dans l'attente, jamais Jean n'avait eu la moindre pensée pour ses clients aux prises avec une dépendance. Pas même de la pitié pour ces *junkies* qu'il méprisait par-dessus tout. Personnellement, il n'avait testé le crystal meth qu'une seule fois. Et avec regret. Il avait détesté ce cocktail qui crée ce besoin incontrôlable d'enfiler les mots en cascade et qui procure une impression de puissance alors que la descente est aussi catastrophique que déprimante. Comment dormir et se détendre après un tel voyage ? Il lui avait fallu trois jours pour s'en remettre. Sa décision était prise... plus jamais. Il préférerait l'euphorie tranquille de la vodka ou du gin, accompagné d'un petit joint.

Alors que les deux policiers s'apprêtent à l'interroger, Jean décide de garder le silence tant et aussi longtemps qu'il n'aura pas discuté avec un avocat. Face à son mutisme, les policiers le conduisent dans une cage vitrée équipée d'un téléphone mural, comme on en voit dans les vieux films français. Il se console à la pensée d'avoir gagné du temps. L'avocat, un ami de son père, lui indique qu'il le rejoindra au poste dans une quarantaine de minutes.

Jean n'est guère étonné de la rafale de questions posées par les policiers. Qui était son fournisseur ? Comment l'avait-il rencontré ? Où prenait-il possession de la marchandise ? À quelle fréquence ? Qui, parmi ses connaissances, travaillait dans le même secteur ? Combien payait-il pour un sachet et combien le revendait-il ? Pouvait-il décrire

physiquement son fournisseur... Âge, race, couleur des cheveux, des yeux, grandeur, poids approximatif, type de vêtements, couleurs, langue parlée, accent, cicatrices ? À toutes ces questions, le vendeur n'avait qu'une seule réponse :

—J'attends mon avocat.

—Vous ne vous aidez pas en refusant de collaborer.

Puis il est invité à revenir dans la salle d'interrogatoire dès l'arrivée de son conseiller juridique. Puisqu'il a été pris en flagrant délit et que les policiers lui ont montré une scène captée par une caméra de surveillance du magasin devant lequel il se livrait à son trafic, son avocat lui suggère d'avouer son méfait, sans toutefois dénoncer son fournisseur. La crainte qu'il fasse l'objet d'une vengeance sanglante induit l'avocat de Jean à faire preuve d'une telle prudence.

Le prévenu est libéré le soir même du jour de son arrestation, sur la promesse de comparaître lors de son procès, quelque trois mois plus tard. Au moins, il pourra profiter de ce délai pour terminer ses études.

Son avocat lui a fait comprendre qu'il ferait tout en son pouvoir pour que la sentence soit légère, mais qu'un séjour de quelques mois en prison n'était pas à exclure. Déprimé, Jean rentre chez lui tout penaud, vidé de son énergie et des idées noires plein la tête. Le pauvre en a l'estomac noué.

Le fait qu'il est étudiant à temps plein pourrait bien jouer en sa faveur. Sûrement que son avocat saurait démontrer son sérieux et minimiser la gravité de son geste.

Deux semaines après sa graduation, Jean se présente devant le juge pour y subir son procès. L'avocat de la défense plaide que le fournisseur de son client lui avait proposé de ne vendre que du cannabis, mais qu'après quelques semaines, il l'avait contraint sous la menace de passer au crystal meth, sous prétexte que l'herbe était en pénurie. Durant toute la durée du procès, Jean garde la tête basse et un air contrit. En fait, il ne lève les yeux qu'une seule fois pour fixer le juge quelques secondes, avant de se prosterner à nouveau.

Malheureusement, le magistrat ne semble guère sympathique aux arguments de la défense. En contrepartie, le procureur de la Couronne fait valoir que le crystal meth est une drogue dangereuse et qu'il

est irresponsable et criminel de la vendre. Pour ces raisons, il réclame deux ans de prison. Au bout du compte, Jean écope d'un an, soit la peine minimale prévue par le Code criminel.

Le jeune homme se console à l'idée de savoir qu'au Québec, les prisonniers ne purgent généralement que le sixième de leur peine, ce qui dans son cas, représente un emprisonnement de deux mois. À la condition, bien sûr, qu'il fasse preuve d'une conduite irréprochable.

7 heures. Un rayon de lumière traverse la minuscule fenêtre de la cellule. Jean se souvient que la veille au soir, il a sombré dans un sommeil agité après plusieurs heures de demi-conscience. Une prison n'est jamais silencieuse. Il se trouve toujours un ou plusieurs détenus pour se plaindre de leur sort, critiquer la nourriture ou entrer en état de crise, comme si la noirceur représentait pour eux le moment propice pour exprimer leur colère et leurs frustrations. D'autres prisonniers ont beau leur crier de se taire, mais rien à faire. Aussi bien s'adresser aux murs. Et d'ailleurs, en criant de la sorte contre les protestataires, ils se font les complices de leur délire.

—Princesse a bien dormi ?

Jean tourne la tête et constate que son codétenu a le regard rivé sur lui, avec au visage un demi-sourire de satisfaction. Lorsque la veille il a rencontré son nouveau colocataire tout frais débarqué, Rick Boivin l'avait accueilli comme un grand frère qui retrouve son cadet après une longue absence. Il lui avait expliqué l'ABC des règles du pénitencier, puis servi quelques conseils pour éviter de se retrouver en mauvaise posture.

—Si t'es ici, c'est parce que t'es pas un enfant de cœur, lui avait-il rappelé, et donc, tu dois garder en mémoire que les autres non plus ne le sont pas. Alors, tu devras être constamment sur tes gardes, même si on se trouve dans une prison à sécurité minimum. Fais gaffe aux gangs. Si t'es près de l'un, l'autre va te considérer comme un ennemi.

Heureux de cet accueil, Jean bombarde Rick de questions sur la vie en prison. C'est ainsi qu'il apprend qu'il travaillera pour un salaire de misère, quelques dollars par jour. Rick lui suggère d'éviter la buanderie, sous le contrôle d'un groupe de motards, ainsi que la cui-

sine, sous le joug, elle, d'un gang de rue affilié au groupe qui contrôle l'usine de fabrication de bouchons de bouteille pour le compte de la mafia italienne. Ne reste plus que la bibliothèque que peu de détenus fréquentent. Jean s'est donc dit qu'il opérerait pour l'usine, où il pourrait exercer son métier de mécanicien. S'il se mêlait de ses affaires, les Italiens l'ignorerait. Peut-être même qu'il pourrait s'en faire des amis.

—T'es ici pourquoi? s'enquiert Rick sans que Jean, forcé de revenir au moment présent, n'en soit surpris

Tout détenu, surtout celui avec qui l'on partage la cellule veut savoir si son coloc est un tueur, un voleur, un violeur ou un fraudeur.

—J'me suis fait pogner pour trafic. Et toi?

—J'aime un peu trop les femmes. Surtout quand elles rapportent gros. J'ai pris un an; jamais de violence, c'est ce qui m'a évité une peine plus longue.

Soudain, les deux prisonniers sont interrompus par le déclic des portes qui s'ouvrent. C'est l'heure du petit déjeuner.

Après avoir pris leur rang, un cabaret à la main, ils se retrouvent assis l'un en face de l'autre en compagnie d'autres détenus. Jean est étonné du peu de mots échangés entre eux. En lieu et place, chacun reste concentré sur son repas. Ne dit-on pas, après tout, que le petit déjeuner est le repas plus important de la journée?

Durant les semaines qui suivent, Jean devint le confident de Rick. De dix ans son aîné, celui-ci avait transporté son baluchon dans plusieurs villes du Québec et de l'Ontario. Il avait même poussé une pointe vers le nord des États-Unis, où il avait regretté de ne pas avoir choisi un lieu plus au sud. Il avait exercé de petits boulots en restauration, puis comme placier dans un cinéma à Toronto, chasseur dans un grand hôtel de Québec et videur dans un club de danseuses en Abitibi. C'est à ce dernier endroit qu'il s'était initié à son futur métier de *pimp*. Là-bas, effectivement, il avait eu l'occasion de rencontrer des gens influents dans le milieu du crime, et ce, tout en gardant les mains propres puisqu'il se contentait d'offrir les belles de jour et de nuit à ces messieurs. Il s'était constitué une banque d'escortes de qui il exigeait une discrétion absolue. Il y avait même des gentlemen qui offraient des services spécialisés par son entremise. Rick se faisait un honneur de pratiquer son métier dans le respect de ses collaborateurs, nom qu'il leur donnait quand il parlait d'eux à ses clients.

De son côté, Jean a peu à raconter. Chaque fois qu'il écoute Rick, il se dit que sa vie a été jusque-là si monotone, qu'il ne peut qu'être surpris de se retrouver en cellule avec ce bourlingueur.

Au bout de deux mois, il obtient sa libération pour bonne conduite. Néanmoins, c'est avec un pincement au cœur qu'il laisse son nouvel ami derrière lui. Lorsque les deux hommes se séparent, ils se promettent de s'écrire. Jean s'engage alors à transmettre son nouveau numéro de cellulaire à Rick le plus rapidement possible.

Quand les portes du pénitencier s'ouvrent pour laisser sortir Jean, il se promet bien de ne jamais y revenir. Lorsque le soleil lui caresse la tête et qu'il est inondé de lumière, il a l'impression qu'une vie nouvelle s'offre à lui.

Ces deux mois d'emprisonnement lui ont permis d'échafauder les bases de son avenir. Il souhaite s'installer n'importe où sauf à Montréal. Avant son incarcération, un homme avec qui il s'était lié d'amitié, lui avait parlé de son village natal, Sainte-Fleur. Il lui avait aussi dit que dans la ville voisine, Laroche, la fonderie *Firesteel* recrutait de nouveaux employés, dont des mécaniciens. Cet ami n'était nul autre que le fils de l'ancien maire du village et l'un des employés de l'usine, Guillaume Joncas. Selon les dires de ce dernier, Sainte-Fleur se targuerait d'être un village sans histoire dans un environnement champêtre. De plus, un travail à proximité de chez lui n'exigerait que de courts déplacements. Dans les grandes villes et en banlieue, on gaspille un temps fou à toujours parcourir le même trajet dans une congestion permanente, entre des forêts de cônes orange.

L'idée est bonne, mais son dossier criminel risque de constituer un obstacle dans sa recherche d'emploi. Pour pallier ce problème, un avocat lui avait déjà suggéré de changer de nom. Au Québec, il est possible de le faire sans s'adresser aux tribunaux. Le nom écrit sur son certificat de naissance est Jean Latour. Si on y ajoute le nom de sa mère, Huguette Fortier, on obtient Jean Latour-Fortier. Dans ces circonstances, un simple formulaire envoyé au directeur de l'état civil suffit. Lorsque Jean aura fait reconnaître son nouveau nom, il pourra se faire appeler Latour, Latour-Fortier ou Fortier tout court.

C'est ainsi qu'il est devenu Jean Fortier.

Treize ans plus tard...

Dans la modeste église du village, le célébrant prononce les ultimes mots d'adieu à la personne décédée. De son côté, Serge Gallant, le beau-père de Margot, jette un coup d'œil à la jolie chanteuse qu'il a déjà rencontrée, installée près de l'autel. Elle le reconnaît, puis lui sourit malgré la tristesse du moment. Les notes finales de *Ceux qui s'en vont, ceux qui nous laissent*, chanson popularisée par Ginette Reno, s'estompent et viennent mourir dans la nef.

Aujourd'hui, Margot enterre son père. À 58 ans, Jean-Baptiste Châtillon a été terrassé par un infarctus du myocarde en plein après-midi d'un printemps pluvieux. Il s'était retiré dans sa remise pour y empailler un renard qu'il avait piégé quelques jours plus tôt. Vers l'heure du souper, sa fille s'était inquiétée, car il n'avait pas donné signe de vie depuis le matin. Il avait pour habitude de revenir à la maison vers 17 heures pour siroter une bière, parfois deux, avant de se régaler de la cuisine de Margot. Soucieuse, celle-ci s'était dirigée vers l'atelier. En ouvrant la porte, son cœur s'était arrêté et s'était mis à cogner si fort, qu'elle croyait ses tempes sur le point d'éclater. Jean-Baptiste gisait inconscient sur le plancher en ciment, les yeux entrouverts, immobile, un bras pressé contre sa poitrine, et une main posée sur sa gorge. L'homme était recroquevillé comme une araignée qui serre les pattes contre elle pour demeurer invisible à l'œil d'un prédateur. En état de choc, Margot avait réussi à surmonter son hébété et s'était précipitée vers son père. Dès qu'elle l'avait touché, un frisson tel une décharge électrique l'avait paralysée. Non seulement il ne respirait plus, mais sa peau était froide. La panique s'était emparée de la pauvre femme qui s'était hâtée de rentrer pour appeler le 911. Elle avait reçu la confirmation du pire quelques minutes après l'arrivée des ambulanciers, et s'était mise à trembler sous le coup de l'émotion. Il lui avait semblé que son corps se liquéfiait, qu'elle allait couler dans l'herbe fraîche.

Les portes de l'église se referment. Les retardataires se donnent une dernière accolade avant de retourner chez eux ou de se rendre au cimetière. Certains ont pleuré, d'autres non. Margot, elle, est ravagée par l'absence de celui avec qui elle a vécu pendant 35 ans. Elle peine tant à tenir debout, qu'elle doit être soutenue par sa mère et son beau-père qui font de leur mieux pour lui changer les idées.

Pour la consoler, Geneviève lui propose de venir habiter avec eux pendant quelque temps. Les yeux embués par des larmes qu'elle ne peut contrôler, Margot hoche la tête de manière si étrange qu'on ignore si elle accepte ou refuse. Elle s'accroche au bras de son unique parent vivant et dépose sa tête sur son épaule. Sous le regard de Serge, les deux femmes restent immobiles et silencieuses quelques instants. Leur moment de recueillement est interrompu par une auto aussi bruyante qu'un jet qui passe tout près. Elles sursautent et se détachent l'une de l'autre alors que Serge les entraîne au cimetière pour assister à la cérémonie d'adieu. La plupart des invités qui ont décidé de s'y rendre sont sans doute en attente de leur arrivée.

Dans la voiture de son beau-père, Margot tente de contrôler sa peine. *Ça suffit*, se dit-elle, pour retrouver une parcelle de courage et parvenir à affronter la mise en terre. Elle va même jusqu'à sourire à la pensée que le taxidermiste qu'était Jean-Baptiste et qui faisait renaître ses protégés n'aura pas eu la possibilité de s'offrir ce privilège.

Margot se demande qui la protégera à compter d'aujourd'hui ?

Un voile de solitude tombe du ciel et la recouvre entièrement.

Une dizaine de personnes sont réunies autour d'un officiant pour la mise en terre : Margot, Geneviève, Serge, deux anciens compagnons de travail du défunt et leurs conjointes, trois connaissances et un taxidermiste que Jean-Baptiste avait rencontré au cours d'un congrès.

Sur une petite table pliante, on a placé un panier qui contient deux douzaines de roses blanches. À tour de rôle, les participants s'avancent vers la tombe pour y déposer une fleur immaculée, accompagnée d'une dernière pensée pour Jean-Baptiste Châtillon. La cérémonie terminée, l'assemblée se dirige vers une modeste salle de réception, un endroit discret, quoiqu'accueillant.

Comme lors de la plupart des réunions qui suivent des funérailles, les rires fusent, pareils à un hommage à la vie et au disparu qui a aussi bu, mangé, et bien ri de son vivant. On dirait qu'après cette surcharge de tristesse, de pleurs et de rites, l'être humain veut se re-

connecter à la joie pour oublier qu'un jour, ce sera lui qui se trouvera au centre de l'attention lors d'un événement semblable.

Margot écoute les conversations, répond aux questions qu'on lui pose sur ses projets et veille à rester près de sa mère qui lui presse souvent la main pour l'encourager. Serge, lui, trinque à répétition et s'empiffre. Au bout d'une heure et demie, on quitte la salle, certains espèrent que des amitiés naîtront peut-être à la suite de ce triste jour. Serge, lui, titube, un sourire béat imprimé sur son visage.

Finalement, Margot a refusé l'invitation de sa mère et préfère rentrer à la maison, sa grande demeure vide où seul Bijou l'attend, figé dans son éternité. Toutefois, elle est désemparée devant l'immensité des tâches à venir. Au cours des prochaines semaines, elle devra rencontrer le notaire pour régler la succession, statuer sur la vente de la maison et de ses dépendances, voir le gérant de la banque et décider du reste de sa vie. Une vague d'insécurité la submerge et il lui faut respirer profondément pour éviter de paniquer. En plus de laisser un grand vide dans son cœur, la perte de son père implique une remise en question, une sérieuse réflexion sur son avenir pour tenter de maîtriser au mieux son destin. À cet instant précis, elle constate que la mort de Jean-Baptiste ranime la peur de sa propre fin. Cette fois, elle se sent seule, vraiment toute seule, avec son fils handicapé.

Le jour du départ

Je suis épuisée. La seule pensée que des étrangers vont envahir la maison dans laquelle j'ai passé toute ma vie me rend malade. Mais je n'avais pas le choix. Cette demeure est trop vaste pour que j'arrive à l'entretenir seule. Je garde beaucoup de souvenirs, aussi, des dizaines de secondes vies d'animaux qui ne verront jamais le jour maintenant que papa nous a quittés. J'ai trouvé un endroit où m'installer. Dans un petit village le long du fleuve Saint-Laurent, à une soixantaine de kilomètres de Montréal. Les boîtes s'empilent, entassées sur tous les murs de la cuisine, du salon et de ma chambre. Je pars aujourd'hui.

La porte se referme une dernière fois sur la maison de Margot. Les déménageurs, assis dans le camion rempli au maximum de sa capacité, s'apprêtent à quitter Deslandes pour Sainte-Fleur. Elle les incite à être attentifs pour ne pas rater le Rang Sud, situé à quelques kilomètres du village, du fait que le nom de la route est parfois caché par les arbres plantés trop près de l'affiche.

—Le GPS va s'arranger avec ça, répond le chauffeur.

Margot doit leur faire confiance, ce qui a toujours représenté un défi irraisonné pour elle. Elle n'a jamais compris d'où lui vient cette grande méfiance envers tout un chacun, hormis ses proches.

Secoué par des soubresauts, le camion de déménagement quitte lentement l'allée en direction de l'autoroute. Margot le regarde s'éloigner, puis sa vue voilée embrasse l'ensemble de la propriété avant de s'attarder un instant sur l'atelier. Les souvenirs affluent telle une pluie torrentielle. Elle se revoit avec Jean Latour alors qu'elle s'accrochait à son cou et simulait une blessure pour tenter de le séduire. Elle revoit sa grossesse, la naissance de son fils Jérôme, qui est assis à ses côtés, impassible, le regard perdu. L'heure est maintenant venue de couper le cordon ; ils doivent partir.

Dès le début du trajet, le coffre du pick-up, alourdi par des cartons et quelques objets dont Margot aura besoin à son arrivée, met à

rude épreuve les amortisseurs. En silence, la mère et le fils s'éloignent du Rang Sud. Avant de s'engager sur la voie rapide, à la sortie de Deslandes, un chevreuil traverse la route à la course. Bonne conductrice, Margot réussit à freiner pour éviter la collision. Puis elle sourit à la pensée que la tête de cet animal aurait pu orner un mur de sa nouvelle maison. À l'arrière de son véhicule se trouvent quelques bêtes empaillées soigneusement emballées, qu'elle apporte pour se remémorer son enfance et aussi, rendre hommage à son père. Pour sa part, Bijou, son fidèle ami, repose paisiblement sur le siège arrière.

Jérôme, lui, reste tranquille, prisonnier de la ceinture de sécurité. Au départ, il portait une casquette, mais voilà que quelques minutes plus tard, elle apparaît à ses pieds. Au bout d'un moment, le sédatif que Margot lui a administré commence à faire son effet. Un regard oblique de cette dernière, puis l'adolescent cogne des clous, non sans résister au sommeil. Des paysages, des villages, des gens vaquant à leurs occupations, il ne voit que des images confuses, vite oubliées.

Deux heures après leur départ, un panneau d'affichage particulier se dresse le long de la route 132 : Sainte-Fleur, 5 kilomètres. L'adrénaline oppresse légèrement la respiration de la conductrice. Elle pourrait soulager son anxiété en la partageant avec Jérôme, mais celui-ci s'est endormi. Puisse-t-il se réveiller dans les prochaines minutes. Quelques jours précédant leur départ, elle s'est rendue à la nouvelle résidence pour adapter le garage aux besoins de son enfant, car c'est là qu'il séjournera jusqu'à ce qu'il puisse s'installer dans la pièce du sous-sol prévue pour lui, ce qui devrait prendre une quinzaine de jours.

Le GPS indique que la destination se rapproche de plus en plus. Margot tourne à droite sur le Rang Sud en direction du numéro 112, situé à deux kilomètres. Si elle avait poursuivi sa route, elle aurait atteint le cœur du village cinq minutes plus tard. Sur ce chemin de campagne, elle ne rencontre qu'une maison ; des deux côtés, la forêt règne jusqu'à ce qu'elle aperçoive un espace déboisé composé d'une demeure et d'un garage détaché. La conductrice s'engage dans l'allée qui mène chez elle. Ce n'est pas la résidence la plus élégante, mais au moment de la visite, elle lui a semblé pratique et confortable. Le loyer abordable et l'isolement des lieux ont été des facteurs déterminants dans sa décision. Plus tard, si elle s'y sent vraiment bien, Margot pourra envisager de faire une offre d'achat.

Il s'agit d'une maison en bois peinte en blanc, de plain-pied, dotée de six pièces construites voilà une quarantaine d'années. Elle appartient au maire de Sainte-Fleur, Guillaume Joncas. Au coût de 800 dollars par mois, non seulement la mère monoparentale peut-elle se l'offrir, mais de plus, elle se réjouit de ne pas avoir amputé son capital, fruit de la vente du domaine paternel. Cet argent accumulé servirait plutôt à son héritier afin d'assurer sa sécurité et son bien-être quand elle n'y serait plus.

Pour l'instant, ce n'est pas une préoccupation. À 35 ans, Margot considère être en bonne santé. Élevée à la campagne et habituée aux travaux d'entretien d'un domaine passablement vaste pour deux personnes, elle possède l'énergie des gens dans la fleur de l'âge.

Avant l'arrivée des déménageurs, elle s'empresse d'installer son fils dans la dépendance. Jérôme, encore sous les effets du calmant, se laisse guider. Dans le garage se trouvent un lit, des couvertures, un petit réfrigérateur et des bandes dessinées. Attristée à l'idée de devoir s'éloigner de son garçon, c'est avec les yeux mouillés que Margot ferme à clé et retourne à son pick-up.

Son attention est attirée par une voiture qui s'introduit dans l'allée et qu'elle reconnaît. Sitôt le véhicule immobilisé, Geneviève, sourire aux lèvres, se précipite vers sa fille pour lui faire une étreinte. Pendant ce temps, Serge Gallant, l'air maussade, s'empare de son coffre à outils.

Quelques semaines plus tôt, Margot avait demandé à son beau-père, bricoleur à ses heures, de modifier une chambre du sous-sol, pour la convertir en salle de musique. Elle avait fait valoir que les murs et les plafonds devaient être isolés avec des panneaux acoustiques en mousse, et le plancher en bois, changé pour un revêtement plastifié. Il fallait aussi équiper cette pièce d'un évier et d'une douche.

—Une salle de musique avec une douche et une toilette ? J'ai jamais vu ça, avait rétorqué Serge.

—J'avais pensé les installer dans cette pièce pour sauver de l'espace.

Serge s'était contenté de cette explication.

Avant de débiter les travaux, il doit retourner à sa voiture pour se rendre à la quincaillerie du village afin d'acheter les matériaux qui lui permettront de se mettre à l'œuvre. Pendant ce temps, son épouse aide Margot à organiser les dizaines de cartons que les déménageurs

dispersent dans toutes les pièces du rez-de-chaussée. Geneviève prend ensuite le contrôle des opérations. Elle commence à vider les boîtes et à ranger leur contenu.

Elle galope tellement d'une pièce à l'autre, que Margot en est étourdie. *Une vraie boule d'énergie, cette femme*, pense-t-elle avant de se mettre à la tâche à son tour.

Geneviève s'arrête soudainement, figée comme une statue.

—Où est Jérôme ?

—Inquiète-toi pas. Il est en sécurité.

Hormis Jean-Baptiste, Geneviève était la seule à connaître l'existence de Jérôme ; le fait de partager ce secret avait soudé la relation entre la mère et la fille.

Rassurée, Geneviève reprend son travail à un rythme effréné.

Un premier visiteur

Le village de Sainte-Fleur s'endort dans le calme et la fraîcheur du début de l'automne. Même le jour, on pourrait dire que l'endroit somnole, puisque la plupart des 3 000 habitants travaillent à Montréal, ou dans une usine ou un commerce de la Rive-Sud.

On peut compter sur le bout des doigts les incidents malheureux survenus en ce lieu. Il y a bien eu cet accident de voiture qui n'avait fait que deux blessés légers, mais qui avait retenu l'attention des résidents pendant deux semaines, ou encore, l'accouchement qui s'était déroulé dans l'allée des croustilles de l'épicerie. Des étudiants avaient même filmé toute la scène avec leur sacro-saint cellulaire accroché au bout du bras, ce qui avait fait sensation sur les réseaux sociaux.

Il y avait aussi eu un grand émoi causé par une liaison secrète entre un notable et une conseillère municipale. Les deux s'émoustillaient sur le siège d'une machine agricole, dissimulée derrière la grange qui appartenait à l'homme. Son épouse, après les avoir surpris, avait par la suite demandé le divorce pour cause d'adultère. Aujourd'hui, selon ce que racontent les plus vieux devant un pichet de bière, l'homme aurait quitté sa maîtresse pour la servante du curé.

Il reste qu'on a vite fait le tour de ce hameau bordé de plusieurs municipalités plus peuplées, où on trouve des commerces et des services de base. Sainte-Fleur est, en quelque sorte, un village d'autrefois, animé d'une mentalité d'entraide entre les habitants.

Les prix y sont légèrement plus élevés qu'ailleurs puisque les détaillants bénéficient de clients captifs. Près de 30% de la population est constituée de familles qui souhaitent s'éloigner de Montréal pour que leurs enfants puissent profiter d'un environnement plus sain. À soixante kilomètres de la métropole, on ne parle plus de banlieue, mais de terres agricoles qui entourent de petits quartiers résidentiels. À Sainte-Fleur, les retraités sont choyés, car on y trouve une résidence pour personnes âgées moderne et adaptée à leurs besoins.

Le village est principalement habité par les plus vieux qui restent ancrés dans leurs habitudes, ou au contraire, par des jeunes qui craignent l'inconnu ou qui n'ont pas les moyens d'aller ailleurs.

La route nationale 132, qui va vers l'est jusqu'au golfe du Saint-Laurent, longe le fleuve. La municipalité a profité de la proximité de cette importante voie pour en aménager une partie des berges et ainsi, permettre l'installation de terrains de jeux et d'une promenade où, en plus de flâner, on peut courir, jouer à la balle molle, au football ou à la pétanque. De même, le gouvernement a construit un quai pour permettre le mouillage des bateaux de plaisance et leur accès au cours d'eau. L'hiver, près de l'hôtel de ville situé sur un promontoire, les enfants s'éclatent dans les glissades.

Le cœur du village respire la tranquillité. On peut aisément y circuler à pied toute l'année. Durant la saison froide, il suffit d'être équipé d'une solide semelle à crampons pour éviter de glisser ou de chuter. La glace et la neige recouvrent le bitume, le prix à payer pour des rues sans abrasif. Des maisons construites au milieu du siècle dernier bordent certaines voies, de telle sorte qu'une balade dans le vieux village, comme les anciens l'appellent, prend la forme d'un pèlerinage.

Mais l'âme de Sainte-Fleur est ailleurs, bien camouflée dans les rangs qui quittent la route 132 pour se perdre dans les terres agricoles qui mènent vers une autre localité sise au sud-ouest. Ces chemins de campagne traversent des terrains où l'on cultive surtout du maïs et du soya. Au moment de la récolte, tard en automne, les machines soulèvent des nuages de résidus de céréales mêlés à la poussière du sol. Le Rang Ouest compte de nombreuses écuries d'équitation de style anglais ou western, où on pratique la randonnée et l'élevage. Écuries privées et terres agricoles confèrent un cachet pastoral que s'approprient cultivateurs et cavaliers.

Le Rang Ouest est traversé par celui qui va vers le sud et qui s'enfonce dans les bois. C'est l'endroit qu'a choisi Margot qui pour l'instant, consacre toute son énergie dans l'aménagement de sa nouvelle demeure.

Le lendemain de son arrivée à Sainte-Fleur, les travaux sont interrompus par un bruit provenant de l'entrée. On frappe à la porte. En jetant un coup d'œil par le judas, Margot aperçoit le visage d'un homme d'une quarantaine d'années et ouvre.

—Bonjour! Je voulais vous souhaiter la bienvenue à Sainte-Fleur, lance le visiteur. Je suis votre voisin... Romain... Romain Beauchamp. J'habite la seule autre maison du rang.

Déstabilisée par cette visite impromptue, Margot se sent rougir. Méfiante devant l'inconnu, elle choisit de garder le silence.

—Si vous avez besoin de quoi que ce soit, dit encore Romain, ne vous gênez pas. Je vous laisse mon numéro de téléphone.

Après avoir remercié son voisin pour sa gentillesse, Margot improvise une question.

—À quelle heure ferme l'épicerie ?

—Elle reste ouverte jusqu'à dix-huit heures, sauf les jeudis et vendredis, où elle ferme à vingt heures.

—Je vous remercie, mais je dois y aller. Nous sommes en pleins travaux. Merci d'être venu.

Une expression polie qui indique clairement le désir de mettre fin à une conversation. Que peut ajouter le visiteur alors que la porte se referme sur lui ?

Margot est d'avis qu'il était trop tôt pour fraterniser avec le voisinage, car elle n'est pas prête à faire face aux imprévus. Elle préfère attendre que Serge ait fini la pièce du sous-sol avant de s'y présenter. Elle y arrivera sans mal, puisque son réfrigérateur contient suffisamment d'aliments pour lui permettre d'être autonome durant au moins une dizaine de jours. Selon ce qui est prévu, son beau-père devrait terminer les travaux au début de la prochaine semaine.

Lorsque sa nouvelle voisine avait emménagé, Romain Beauchamp abattait des arbres sur un terrain situé en biais de la résidence de Margot. Il était convaincu d'avoir aperçu un homme soutenu par une femme sortir d'un pick-up et se diriger vers le garage. Plus tard, il avait vu un couple tourner dans l'allée et être accueilli par la propriétaire du camion.

Romain aurait juré qu'un seul homme était reparti, soit celui qui se présentait tôt chaque matin avec ses outils pour ensuite repartir en fin d'après-midi. Durant la journée, puisqu'il le voyait transporter des matériaux, Beauchamp se dit qu'il s'agissait sûrement d'un employé qui rénoverait l'intérieur de la maison.

L'homme fut interrompu dans ses réflexions par son fils Richard, qu'il surnommait affectueusement Ti-gars ou encore : mon Ti-gars, Ti-gars à papa, C'est toé, mon Ti-gars. Le hic, c'est que depuis qu'il avait

célébré son dix-septième anniversaire, l'adolescent ne trouvait plus drôles ces sobriquets dont il était affublé. À croire que Romain ne comprenait pas, puisqu'il continuait de s'amuser à inventer constamment des noms différents, une façon pour lui d'exprimer son affection et son attachement à son fils.

La mort de sa conjointe, Catherine, aussi la mère de Richard, avait rapproché le père et le fils, qui partageaient les tâches relatives à la vie en forêt : défricher, bûcher, construire et réparer divers véhicules, outils ou appareils ménagers. Toujours, Romain se faisait un plaisir de transmettre ses connaissances en travaux manuels à son Tigars.

Le bûcheron avait hérité d'une terre à bois de son père, décedé une dizaine d'années plus tôt. Romain et son fils abattaient des arbres, en plantaient d'autres, et émondaient certaines essences qu'ils voulaient conserver. Quelques fois, ils louaient une excavatrice pour creuser des tranchées afin de faciliter l'égouttement des eaux. Le bois destiné au chauffage s'accumulait, et était parfaitement cordé sur des dizaines de mètres de large. Les deux ouvriers forestiers avaient construit un abri rustique afin de protéger leurs ressources des intempéries.

Après une journée bien remplie et exténuante, Romain et son père avaient l'habitude de se rendre à l'hôtel du village pour s'offrir quelques bières dont la première était systématiquement avalée à toute vitesse pour creuser un fossé entre le dur labeur et la soirée. Le serveur les accueillait comme il le fait toujours, puis s'adressait au plus jeune.

—Je veux voir ta carte.

—Arrête de me niaiser.

Richard et le serveur éclataient de rire tandis que Romain souriait. Ce dernier commandait quatre bières et en offrait une au serveur en guise de pourboire.

Le bar du village est situé au sous-sol d'un hôtel qui renferme une dizaine de chambres occupées en été par des travailleurs saisonniers qui aident aux récoltes et aux multiples tâches de la ferme.

Ce soir-là, une idée germe dans l'esprit de Romain alors qu'il engloutit sa troisième bière. Il décide toutefois d'attendre le bon mo-

ment avant d'en parler à son fils. Résolu, il veut tout savoir au sujet de sa nouvelle voisine. En quittant l'hôtel, un peu enivrés, les deux bûcherons regagnent le camion garé près de l'église.

À son grand soulagement, Serge vient de compléter les travaux de rénovation chez Margot, qui ne manque pas de lui démontrer sa reconnaissance en lui offrant 800 dollars, soit environ 15 dollars de l'heure. De même, elle lui rembourse les 1 000 dollars pour les matériaux, le tout en argent comptant.

—Ça me fait plaisir de faire ça pour toi, la remercie Serge tout en se disant que 800 dollars, c'est trop peu payé pour tout le travail des huit derniers jours en plus de ses déplacements depuis Montréal.

C'est Geneviève qui l'avait supplié de réaliser ces travaux. S'il avait accepté, c'était bien sûr pour plaire à sa conjointe, mais aussi, pour connaître le nouvel environnement de sa belle-fille. Durant tout le temps qu'il avait passé là-bas, il s'était beaucoup interrogé sur les nombreuses visites de Margot au garage sous prétexte qu'elle souhaitait y ranger des objets. Or, chaque fois, elle revenait les bras aussi chargés qu'à son départ. Parfois, à l'heure du lunch, il lui arrivait de s'absenter plus de trente minutes. Aussi, Serge s'était-il promis d'aller jeter un œil au garage avant de retourner à Montréal.

Depuis son mariage, Serge semblait très satisfait de sa vie de couple, même s'il lui fallait composer avec la jalousie de sa femme, qui entretenait plusieurs doutes sur la relation qui le liait à Lise Dandurand, une amie qu'il fréquentait depuis une vingtaine d'années. Geneviève, effectivement, jugeait que leur relation était ambiguë. Parfois, de longues amitiés cachent des sentiments refoulés, et c'est ce qu'elle craignait. Non pas du côté de Serge, mais de celui de Lise. Son mari la lui avait présentée comme une amie de toujours, sauf que Geneviève n'avait pas manqué de déceler, dans l'attitude et les paroles de la femme, que celle-ci nourrissait envers son conjoint des sentiments qu'elle s'efforçait de camoufler.

Lors de sorties au cinéma, au théâtre ou au restaurant, Gene-

viève était attentive aux contacts visuels et aux sourires furtifs que lançait son homme, question de savoir s'il n'était pas attiré par une autre femme. Lorsqu'elle tentait de se raisonner, elle reconnaissait que les perceptions diffèrent souvent de la réalité, que Serge était digne de confiance et que son insécurité stimulait son imagination, au point de l'amener à créer toutes sortes de scénarios où elle était la perdante.

Elle cherchait constamment à retracer l'origine de cette insécurité qui la minait de l'intérieur. Selon ses humeurs, elle pouvait passer des jours, parfois une semaine, à boudier Serge et à refuser de lui adresser la parole ; non pas à cause d'une erreur de sa part, mais bien pour ce qu'elle croyait être une trahison.

En raison de la jalousie malade de sa compagne, Serge se retrouvait donc constamment sous haute tension. À ses amis, il confiait qu'il n'avait aucune marge de manœuvre, et qu'il devait marcher droit s'il voulait acheter la paix au sein de son foyer. Néanmoins, il tenait à conserver intacte sa relation avec Lise, qui lui vouait une amitié sans faille. Sans enfant, cette femme, de quelques années son aînée, avait fait de lui son héritier. Sans être très fortunée, elle possédait tout de même une maison, un compte en banque bien garni et quelques investissements.

C'est en pensant à cet éventuel héritage que Serge se contente des 800 dollars offerts par Margot. Sans aller jusqu'à élaborer un plan pour rattraper sa perte, il se dit qu'un jour viendra où il pourra se refaire.

Il quitte donc la maison de sa belle-fille en souriant. Sans trop savoir pourquoi, il se sent un peu euphorique. Vitre baissée, un vent de liberté le ramène auprès de Geneviève. Il s'attend à un accueil chaleureux, vide de tout soupçon. Il est si enthousiasme à l'idée de rentrer pour de bon, qu'il en oublie d'inspecter le garage.

De la fenêtre du salon, c'est avec soulagement que Margot le regarde s'éloigner. Déjà à l'adolescence, elle avait l'habitude de placer scrupuleusement ses effets personnels en bon ordre. Si son père avait fouillé dans ses affaires, elle l'aurait tout de suite su. Or, durant son passage chez elle, son beau-père est tombé dans le piège qu'elle lui a tendu. Pour tester son honnêteté, elle avait laissé, bien visible, un

billet de vingt dollars sur sa commode. Disparu. De même, son carnet de banque avait été déplacé. Quelqu'un l'avait ouvert. Le seul suspect ne pouvait être que Serge.

Malgré les preuves, Margot décide de garder ses soupçons pour elle. Pourquoi partager une information alors qu'elle peut servir d'arme contre celui qui a trahi sa confiance? Sur cette pensée, elle prend le chemin du garage. Il est 18 heures, Jérôme doit manger.

Silhouette

Serge vient de partir. Je suis assez satisfaite des travaux, mais déçue qu'il se soit montré trop curieux. Jérôme est dans sa chambre, enseveli sous les bandes dessinées que je lui achète maintenant en abondance. C'est tellement dur. Je viens d'installer la nouvelle serrure sur la porte de la chambre. Je ne voulais pas le faire devant Serge, car il aurait trouvé curieux que je le fasse moi-même.

La fraîcheur automnale envahit Sainte-Fleur. Assis à la table de leur cuisine, Romain et Richard planifient leur prochaine sortie en forêt. Au programme, une douzaine de cordes pour alimenter le poêle à combustion lente cet hiver. Les travaux seront effectués ce week-end, puisqu'en semaine, Richard travaille comme manœuvre dans un centre de distribution à Laroche. Avec ses 20 000 habitants, sa diversité de commerces et ses quatre bars éparpillés dans ce que les gens appellent un peu pompeusement le centre-ville, Laroche est l'endroit le plus près de Sainte-Fleur.

En se servant une autre bière, Romain répète à Richard les soupçons qu'il entretient quant à la silhouette qu'il a aperçue lors du déménagement de leur voisine.

—Tu devrais aller faire un tour, lui suggère-t-il.

Richard lève les yeux de son assiette fromage-biscottes, absorbe une autre gorgée de bière et regarde son père.

—Qu'est-ce que tu veux dire ?

—Ce soir, tu pourrais garer le pick-up sur notre terre, marcher jusqu'à chez elle et faire le tour de la maison.

—Qu'est-ce que tu cherches à savoir ?

—Si elle vit seule.

Motivé par Romain, Ti-Gars se sent investi d'une mission, celle de faire plaisir à son père. Avec le temps, Romain a fait de Richard son fidèle valet, tandis que ce dernier a fait de son paternel son pourvoyeur et modèle.

L'adolescent obéit donc et s'approche de la maison de Margot. Penché, il reluque une première fenêtre, celle qui donne dans le salon.

Les rideaux sont tirés, mais il peut voir qu'une faible lumière éclaire la pièce. Il cherche un interstice par lequel il pourrait voir à l'intérieur. Voyant une lueur se faufiler du côté gauche de la fenêtre, il y colle un œil. Or, tout ce qu'il peut voir se résume au téléviseur, placé dans l'angle du salon.

Autre fenêtre. Puisqu'aucune lumière ne transparaît, l'espion passe à la suivante. Il va ainsi de fenêtre en fenêtre, sans percevoir le moindre mouvement. Pourtant, le camion de Margot est bien garé dans l'entrée. Cela signifie donc qu'elle est dans la maison, à moins que quelqu'un soit venu la chercher. Enfin, Richard pousse l'audace jusqu'à monter sur le balcon arrière pour regarder dans la cuisine. C'est le noir complet, hormis une veilleuse.

De retour chez lui, l'envoyé spécial est forcé d'admettre qu'il a fait chou blanc. Déçu, Romain admet qu'il aurait été surpris qu'un homme se trouve en compagnie de Margot. Après tout, peut-être a-t-il rêvé ? D'ailleurs, n'avait-il pas bu ce jour-là ?

—T'en fais pas, Ti-Gars. Mais on garde un œil sur ce qui se passe là-bas. On ne sait jamais...

Le marché de Noël

Le Centre communautaire de Sainte-Fleur est rempli à craquer. Au rez-de-chaussée, les kiosques sont alignés sur trois rangées, tandis que la mezzanine en compte deux. L'entrée est gratuite pour tous, même pour ceux qui n'habitent pas le village. *Bienvenue à tous*, est écrit sur une affiche collée sur la double porte donnant accès au centre.

Dès l'entrée, la représentante d'une banque offre aux visiteurs une nouvelle carte de crédit qui peut leur valoir tellement de points, qu'ils pourraient croire qu'il leur suffit de dépenser beaucoup, tout le temps, pour faire le tour du monde.

Margot embrasse la salle d'un regard à la fois curieux et satisfait. Tant à voir lui cause un léger vertige. Elle se reprend toutefois quand elle remarque que l'un de ses peintres préférés, Benoit Miron, habite le village. Ses toiles représentent des paysages locaux, dessinés dans un style naïf.

On trouve aussi des bijoux variés en argent, en étain et même, en or 10 ou 14 carats. En hommage à l'histoire du Québec et à ses trappeurs, un marchand propose de la fourrure recyclée, comme pour se déculpabiliser de la fin atroce de trop de bêtes. Transformée en étoles, en collets, en capuchons et même en bijoux, la fourrure offerte dans ce kiosque attire les plus nantis du village.

Chaque mois de novembre, le Tout-Sainte-Fleur se fait un devoir d'encourager les marchands locaux, tout autant que ceux qui viennent d'ailleurs pour enrichir l'offre. Pour sa part, le maire Guillaume Joncas soutient de sa présence ce marché de Noël, comme il l'appelle, événement qui depuis une vingtaine d'années se veut une véritable fête.

Le cœur léger, Margot discute avec plusieurs exposants, pose des questions sur leurs produits, réalise quelques achats et s'éternise devant les œuvres de Benoit Miron. Lorsqu'elle aperçoit, sur la mezzanine, le kiosque où l'on vend de la fourrure recyclée, elle passe à deux doigts de défaillir tant cela lui rappelle son père et ses macabres réalisations. Elle descend le premier escalier qu'elle rencontre, heureuse de s'éloigner le plus possible de ces fourrures. Ce n'est pas le

souvenir de ces animaux morts qui la déstabilise, mais bien la peine causée par l'absence de son père. Ce sont les cicatrices elles-mêmes qui décident du temps qu'elles mettront à se refermer.

À l'extérieur, le stationnement est rempli au maximum de sa capacité. Certains visiteurs n'ont pas hésité à laisser tourner le moteur de leur véhicule afin d'être bien au chaud à leur retour.

De retour chez elle, dès qu'elle ouvre la porte d'entrée, Margot entend des cris provenant du sous-sol. Aussitôt, elle dévale l'escalier, sort la clé de sa cachette et ouvre la porte de la chambre de Jérôme. Le pauvre est assis par terre, dans le coin opposé à la porte d'entrée, et s'époumone. S'il pouvait parler, il partagerait avec sa mère les visions d'horreur qui envahissent son cerveau. Il lui dirait que des araignées volantes descendent du plafond en sifflant pour s'infiltrer dans ses yeux, dans ses oreilles, dans son nez et dans sa bouche, dont les lèvres bleuissent à force de se serrer l'une contre l'autre. Le pauvre enfant confesserait qu'il a l'impression de devenir l'hôte d'une espèce qui lui est à la fois étrangère et terrifiante.

Ses mains tremblent tandis qu'il combat l'ennemi invisible, de même qu'il se frappe le visage. Déjà, il a le nez en sang, la bouche tuméfiée et un liquide jaunâtre s'échappe de ses narines. En proie à la férocité de l'envahisseur, il se frappe la tête contre le mur et se mord la langue en criant sa douleur. Pendant cette tempête dans son cerveau, il ne parvient à hurler qu'un seul mot : « *Mamaman* », qui fuse de sa bouche ensanglantée comme un ultime appel à l'aide.

Heureusement, son appel au secours a été entendu par sa mère qui reste pour l'instant figée, bien que ce type de comportement lui soit familier. Mais comment s'y habituer ? À pas lents et mesurés pour ne pas l'effrayer davantage, Margot se dirige vers son fils. Bientôt à sa portée, celui-ci lui saisit l'avant-bras comme pour l'entraîner avec lui dans son cauchemar. En guise de réponse, elle lui prend les deux mains, tant pour le rassurer que pour se protéger. Jérôme tente de se dégager, mais sa mère résiste. Pendant un instant, il réussit à libérer l'une de ses mains, soit celle que plus tôt, il utilisait pour se frapper à la tempe. Sa tête s'agite d'avant en arrière, non pour se faire du mal, mais pour extirper le mal de son esprit.

Margot le regarde droit dans les yeux. Des yeux remplis de larmes, de frayeur et de noirceur, tels ceux d'un animal terrorisé. Des yeux qui ne demandent pas mieux que de quitter ce corps pour l'oublier à jamais. Dans l'état où est son fils, Margot sait que sa présence ne peut que le rassurer. Elle fait donc preuve de patience, en se montrant aimante et maternelle.

De minute en minute, Jérôme perd son énergie et sa combativité. Connaissant bien son fils et son mal, Margot sait parfaitement que l'épuisement physique viendra à bout de son corps qui bientôt, n'aura plus la force de lutter. D'ici peu, il s'abandonnera et deviendra amorphe, vidé.

Comme toujours, la mère se sent coupable de l'avoir laissé seul, de ne pas savoir comment le soigner. Coupable, aussi, de ne pas consulter un médecin, de ne pas vouloir que son garçon guérisse et d'ignorer comment celui-ci pourrait survivre sans elle.

Durant les jours qui suivent, Margot reste cloîtrée chez elle et tente tant bien que mal de retrouver ses esprits après la terrible crise de Jérôme. Ce n'est pas la première fois que le cerveau de son fils éclate, mais il ne fait aucun doute que cette dernière explosion est la plus violente à laquelle elle a assisté jusque-là. Maintenant qu'elle prend le temps d'y réfléchir, son désarroi la laisse pantoise.

Plutôt que de s'apitoyer sur son sort, Margot descend une fois de plus au sous-sol pour voir son fils. Dès qu'elle y est, elle l'aperçoit, pas très loin de la porte, assis avec un ourson brun en peluche serré contre lui. Le pauvre ne montre aucune réaction. Son corps a lutté contre des démons qui l'ont épuisé. À présent, il est calme, trop calme. Sa mère s'assit près de lui, puis le regarde sans le toucher. Or, il ne lève même pas les yeux. Ses yeux absents émergent de leur univers tourmenté. Margot reste avec lui pendant une trentaine de minutes, avant de dire :

—C'est maman, chéri.

En guise de réponse, Jérôme serre son ourson encore plus fort.

Margot lui passe lentement une main dans les cheveux et lui caresse délicatement la joue, tout en se surprenant à espérer qu'il reste dans cet état le plus longtemps possible. Il affiche une certaine paix, dans cette posture, et cela la rassure. Juste avant de quitter la chambre

et de fermer la porte à clé, elle le prend dans ses bras et lui donne un baiser sur le front.

Prête à tout

Les nombreuses lectures de Margot et ses consultations anonymes avec des infirmières et des médecins lui apprirent que le retard mental profond de son fils était incurable. Avec un quotient intellectuel situé autour de 28-30, Jérôme se classe dans la catégorie imbécillité ; incohérence, non-sens manifeste dans ses actes, incapacité d'agir d'une manière réfléchie et raisonnable. Si le garçon avait été conduit chez des spécialistes, ceux-ci auraient pu expliquer à la mère pourquoi son enfant ne peut articuler d'autres mots que *maman*, et ce, dans un bruissement guttural à peine compréhensible.

L'enfant souffre aussi de scoliose et d'une malformation cérébrale, l'hydrocéphalie, maladie qui provoque un excès de liquide rachidien dans le cerveau. Il existe bien un traitement de dérivation du liquide vers d'autres parties du corps, mais encore aurait-il fallu que Margot s'en préoccupe plus tôt. Pour la scoliose, il peut s'agir d'une affection héréditaire, mais la science avait constaté que dans la plupart des cas, la malformation de la colonne vertébrale résultait d'une mauvaise posture. Bref, Jérôme offre à la vue de sa mère un spectacle quotidien affligeant sans qu'il en soit conscient.

Margot s'interroge sans cesse sur sa négligence à requérir une aide professionnelle. Elle est terrorisée à l'idée de voir Jérôme quitter la maison pour une institution de santé. Qui d'autres qu'elle est en mesure de lui offrir des soins d'hygiène de base et de supporter ses crises, ses absences et son apathie ? Il faut aimer si fort pour accepter de voir son enfant vivre en ermite.

Sans cesse, elle ressasse cette déchirante question : *Pourquoi ? Pourquoi moi ? Pourquoi lui ?* Hélas, il n'y a pas de réponse, hormis celle que la vie est une loterie et que tout peut se jouer sur un simple coup de dés. À certains moments, particulièrement quand elle s'accorde un peu de bonheur, elle se sent coupable. Coupable de taire la présence de son fils, de le cacher et d'être trop lâche pour le confier à d'autres. Qui sait si des spécialistes en santé mentale n'auraient pas pu l'aider dès son plus jeune âge.

Avec le temps, elle a fini par accepter cet être humain sans défense qu'elle aime tant. Même si elle a fait le serment de le protéger jusqu'à son dernier souffle, elle est habitée en permanence par l'idée angoissante de disparaître et d'abandonner son petit qui aura bientôt 14 ans.

Elle lui refuse toute vie sociale, toute interaction avec d'autres, sauf avec sa grand-mère. Ceci, parce qu'elle est persuadée de ne pas avoir la force d'affronter l'inconnu avec lui. Contrairement à son père qui tuait pour créer une vie après la vie, elle accepte que son fils n'ait qu'une vie, celle qu'elle lui permet. Elle souhaite aussi sauver la sienne. Était-ce de l'égoïsme ? De la peur ? De l'orgueil ? Elle a tant sacrifié depuis la naissance de Jérôme. Il faut dire, aussi, qu'elle ne l'avait pas eu facile. D'abord, une grossesse non désirée. Ensuite, la fuite du père, puis l'arrivée de ce petit être déformé à l'intérieur comme à l'extérieur. Enfin, côté relations amoureuses, le vide sidéral.

Et que dire du refus de Jean-Baptiste de regarder son petit-fils. Jamais il n'a levé le petit doigt pour aider sa fille, dont la vie a été déchirée par un amour de jeunesse. Seule avec son destin, la pauvre est prête à tout pour protéger son enfant du regard des autres.

Perdue dans ses réflexions, Margot prend Bijou dans ses bras et le serre très fort contre sa poitrine. S'il avait été vivant (mais était-il vraiment mort ?), il aurait su quels gestes poser pour la consoler. Dans le temps, il avait l'habitude de lécher sa main mouillée par ses larmes. Il aimait dormir dans son lit, blotti au creux de ses jambes repliées. Parfois, il poussait l'audace jusqu'à se déplacer vers son visage pour se laisser tomber sur son épaule et enfouir sa tête au creux de son cou. Au réveil, Bijou était la première frimousse que Margot apercevait et la dernière avant de sombrer dans le sommeil. S'il avait pu sourire juste pour elle, ce chien l'aurait fait.

Margot défait son étreinte, se détache lentement de Bijou et lui caresse la tête en guise de remerciement. Une fois de plus, la petite bête a été à la hauteur.

Malencontreux incident

Le maire Guillaume Joncas quitte son bureau vers 13 heures dimanche. Il lui reste une tâche à accomplir avant de rentrer chez lui, soit celle de visiter les trois nouvelles familles de citoyens qui viennent d'emménager au village. Habituellement, il consacre une vingtaine de minutes à chacune. Il leur souhaite la bienvenue, leur remet de la littérature sur les activités sociales, culturelles et sportives offertes à Sainte-Fleur, ainsi que des objets promotionnels pour stimuler leur sentiment d'appartenance. Depuis trois ans, il offre un drapeau aux armoiries de la municipalité, de même qu'un stylo arborant le logo du village.

Pour lui, il ne s'agit guère d'une corvée. Au contraire ! Même qu'il y prend plaisir, lui le politicien affable, ouvert aux idées et aux suggestions de ses citoyens. Il sait que ces initiatives lui procurent une visibilité auprès des électeurs, qui se souviendront de lui lors du prochain scrutin.

Il grimpe dans son véhicule, un VUS confortable de moyenne gamme, s'assure que les drapeaux et crayons reposent bien sur le siège arrière et se dirige à l'extrémité ouest du village, direction Laroche, où réside la première famille qu'il souhaite rencontrer.

Les Bédard viennent de desservir la table de la salle à manger. Il s'agit d'un couple nouvellement marié dont l'homme est ingénieur et la femme enseignante au primaire. Guillaume fait son petit boniment et repart quelques minutes plus tard, sans oublier de leur remettre les articles promotionnels.

Vient le tour des Santerre, une famille composée du père, de la mère, et de deux enfants en bas âge. Il règne dans leur demeure une atmosphère bon enfant. Le maire remet des friandises à l'aîné à peine âgé de 4 ans, selon ce qu'il est à même de juger. Après les poignées de main, la remise des souvenirs et une brève discussion au cours de laquelle il répond à des questions d'ordre général posées par madame, Joncas reprend le volant, direction Rang Sud, pour se rendre à la résidence de Margot Châtillon, une femme seule et isolée du village. Il compte bien lui demander pourquoi elle a choisi de s'installer à

Sainte-Fleur. Il n'a encore jamais rencontré cette femme, même s'il est propriétaire de la maison qu'elle occupe depuis quelques semaines. C'est un agent d'immeuble qui a fait visiter la maison, tandis que le notaire avait rédigé le bail. Outre sa luxueuse résidence au cœur du village qui lui arrache un paiement hypothécaire démesuré tous les mois, Joncas possède deux modestes maisons louées dans Sainte-Fleur; l'une au village et l'autre, sur le Rang Sud.

Sa première rencontre avec Margot revêt un caractère particulier puisqu'en plus d'être une nouvelle citoyenne, elle est aussi sa locataire. Alors qu'il a parcouru quelques centaines de mètres sur le Rang Sud, il croise le pick-up de Romain Beauchamp. Accompagné de son fils, celui-ci se dirige vers le village. Il les salue et poursuit sa route. Arrivé à la hauteur du 112, il s'engage dans l'allée, curieux de rencontrer sa locataire. Une fois sorti de son véhicule, il frappe à la porte d'entrée. Plus d'une minute plus tard, Margot ouvre. Guillaume se présente en lui tendant les deux objets promotionnels qu'il a en main.

—Avant que j'oublie, dit-il.

—Merci.

Dans un parfait silence, Margot recule en tenant la poignée. Joncas estime qu'elle est dans la mi-trentaine. Ses cheveux roux sans éclat sont retenus en queue de cheval par un ruban rose attaché à la va-vite. Sans être particulièrement jolie, un peu lourde, elle arbore un beau sourire qui s'ouvre sur une dentition qui a un peu perdu de son éclat et de sa blancheur naturelle. Elle porte un chemisier et un pantalon en toile qui tombe sur des sandales à talons bas.

Le maire est légèrement incommodé par une odeur qui émane de la maison, sans qu'il puisse l'identifier ou la localiser. Il tente de faire abstraction de cette impression déplaisante pour se concentrer sur son interlocutrice, qui l'invite à s'asseoir à la table de la salle à manger. Il accepte, bien qu'il eût préféré un fauteuil plus confortable. Margot le regarde en silence, en attente de la suite. Mal à l'aise devant le mutisme de son hôtesse, Joncas se lance.

—Bienvenue à Sainte-Fleur. Nous sommes heureux de vous accueillir. Pourquoi nous avoir choisis?

Margot hésite à répondre. Elle baisse les yeux comme si cela pouvait l'aider à réfléchir et trouver une réponse qui plairait au maire. Non pas qu'elle tient vraiment à lui faire plaisir, mais bien pour ne pas soulever d'autres questions qui pourraient s'avérer embarrassantes.

—J’ai toujours vécu dans un petit village. Je n’aime ni la ville ni la banlieue. Lors d’une balade en voiture, j’ai longé le fleuve jusqu’ici et j’ai aimé ce que j’ai vu. Aussi, les gens que j’ai rencontrés m’ont paru sympathiques.

Elle répond avec honnêteté tout en triturant le drapeau aux armoiries qu’elle abandonne dès qu’elle voit le maire le fixer de ses grands yeux noirs. *Cet homme est beau*, juge-t-elle en son for intérieur. D’une grandeur d’environ 1,80 mètre, Joncas porte un complet marine. Cherche-t-il à impressionner les autres ou est-ce son allure habituelle ?

Il invite ensuite sa locataire à communiquer avec son bureau en cas de problème, en lui précisant que sa secrétaire pourra l’aider ou, le cas échéant, lui envoyer l’homme à tout faire qui effectue les réparations de ses deux maisons en location.

—Il s’appelle Romain. C’est votre voisin. Je préfère que vous parliez d’abord à Catherine avant de communiquer avec lui, question de savoir qui fait quoi.

—Il est venu se présenter peu de temps après mon arrivée, mais il ne m’a jamais mentionné qu’il travaillait pour vous.

À la suite de cette remarque, sentant une certaine réticence chez sa locataire, le maire Joncas, habitué au service public, juge qu’il est temps de partir.

Une fois sur le seuil de la porte, Joncas se retourne. Son regard fixe quelques instants celui de Margot, sans qu’aucune parole ne soit échangée. Celle-ci baisse les yeux et dépose sa main sur sa poitrine, comme pour ajuster l’encolure de son chemisier. Peur ou réflexe primitif de protection ?

Le maire sourit, la salue et quitte les lieux.

Toute la semaine suivant la visite du maire, Margot s’isole. Son réfrigérateur est rempli à pleine capacité et le congélateur déborde. Jérôme se tient coi la plupart du temps, mais réagit quand il voit sa mère apparaître.

—*Mamaman !* bafouille-t-il alors.

Chaque fois, son balbutiement touche Margot en plein cœur. Quand il prononce ce mot, c’est comme un baume sur une plaie.

Pense-t-il ? À quoi ? Voilà les questions qu'elle se pose, ainsi que des dizaines d'autres qui ne trouveront jamais de réponse. Pourquoi ne sourit-il jamais ? En est-il capable ? Sa mère reste environ 45 minutes dans la chambre, qui se remplit de plus en plus d'immondices. Jérôme a l'habitude de déchirer ses bandes dessinées et de répandre les bouts de papier dans toute la pièce. Ceux-ci se mélangent aux restes de nourriture, aux déchets et à des liquides corporels. Margot fait de son mieux pour tout nettoyer, une tâche aussi ardue qu'indispensable. Aujourd'hui, pour faire ce sale boulot, elle porte un couvre-visage et des gants en caoutchouc. Avant, elle prend soin de déposer quelques gouttes de parfum sur son nez pour masquer les odeurs qu'il lui faut affronter. Lorsqu'elle vivait chez son père, à Deslandes, elle portait de vieux vêtements qu'elle se procurait dans une friperie de Trois-Rivières et qu'elle achetait pour une bouchée de pain. C'est également à cet endroit qu'elle avait l'habitude d'acheter ceux de Jérôme.

Son ménage terminé, elle consulte le bottin des commerces locaux et trouve les coordonnées d'un magasin d'articles usagés.

Dès qu'elle entre dans l'établissement, une vendeuse la salue en l'invite à faire appel à ses services en cas de besoin. Voyant qu'une autre cliente se tient devant un présentoir de bijoux, la nouvelle venue, pour sa première visite, se fait discrète et parcourt les quelques allées en touchant ou en examinant les vêtements pour dames. Elle furète ensuite dans les allées réservées aux hommes et met la main sur deux pantalons, trois chemises et un chandail à prix insignifiants. Elle n'a d'autre choix que de se contenter de ce magasin, puisque c'est le seul du village qui offre des vêtements. Et pour l'instant, elle n'a pas envie de se rendre à Laroche. Les bras chargés de vêtements, elle se dirige vers la caisse, devant laquelle se trouve une autre cliente.

—Bonjour, Irène, lance la vendeuse à cette dernière. Jolie l'épinglette que tu as choisie.

—C'est pour l'anniversaire d'une de mes étudiantes.

Puis la cliente se retourne et aperçoit Margot.

—Bonjour. Moi, c'est Irène, se présente-t-elle.

—Margot, répond l'autre d'une voix empreinte de timidité.

—Vous êtes nouvelle dans le coin ?

—Je suis établie à Sainte-Fleur depuis quelques mois.

Les deux échangent des banalités, jusqu'à ce que la vendeuse se présente à son tour à Margot.

—Moi, c'est Caroline. Caroline Vasseur. Vous avez rencontré mon mari il y a deux semaines.

—Votre mari ?

—Oui. Guillaume... Guillaume Joncas, le maire du village.

Margot sourit, sans rien ajouter. Irène paie ses achats et sort, sous le regard des deux autres. Après quoi, Caroline enregistre les achats de Margot, qui règle la facture en argent comptant.

—Margot, nous sommes en manque de bénévoles. Tenez, je vous laisse mon numéro. Appelez-moi si vous êtes intéressée.

De retour chez elle, Margot se rend dans la chambre du sous-sol pour déposer les nouveaux vêtements dans la garde-robe, fermée à clé. Elle montre ses achats à Jérôme, qui n'affiche aucune réaction. Souvent, il ne porte qu'un caleçon. Aujourd'hui, par exemple, il est nu. Dans un parfait silence, sa mère s'empresse de lui enfiler un pantalon et une chemise. Habitué au silence, le garçon s'en contente. Pour le distraire, Margot avait fait installer par Serge deux haut-parleurs au plafond dans le but de diffuser de la musique classique.

Lorsqu'elle entend la sonnerie du téléphone, elle se précipite au rez-de-chaussée. Il s'agit de la gérante de la banque de Laroche, Isabelle Marcotte, qui souhaite la rencontrer pour discuter de sa situation financière. En tant que digne fille de son père, Margot, économe et méfiante à l'égard des institutions financières, s'est assurée de vivre confortablement jusqu'à sa mort. Toutefois, sa relation avec l'argent est assujettie à la pire crainte de toutes, celle de laisser Jérôme sans ressources lorsqu'elle quitterait ce bas monde.

Bien malgré elle, elle accepte de rencontrer la dame.

Le jour dit, en route pour Laroche, Margot sait que la gérante et elle perdront toutes deux leur temps. Dans son pick-up, elle se parle à elle-même. Puisqu'il s'agit de sa première visite à Laroche, elle est curieuse de voir la ville. Ce rendez-vous à la banque lui a donné une bonne raison de sortir de son cocon.

La rencontre dure 18 minutes. C'est dire la hâte d'en finir. Margot a plus envie de visiter la ville que de participer à cette conversation stérile. Avant de prendre congé, la gérante et elle se serrent la main, soulagées de mettre fin à cette perte de temps.

Maintenant qu'elle est libre, Margot fait le tour de ville, s'arrête à un casse-croûte pour boire un café, s'offre une promenade sur la rue Principale et visite la bibliothèque municipale. Elle songe à remplir une carte de membre pour pouvoir emprunter des bandes dessinées pour son fils, mais abandonne l'idée, ne sachant que trop bien ce que Jérôme en ferait.

De bonne humeur, elle reprend le chemin de la maison en prenant plaisir à longer le fleuve.

De retour à Sainte-Fleur, elle fait une halte au Centre communautaire pour s'enquérir des prochaines activités. Ce faisant, elle remarque que l'atelier de créativité est dirigé par Irène Beaudoin, la dame qu'elle a rencontrée à la friperie. Elle la reconnaît grâce à la photo qui accompagne la description du contenu de l'atelier. Elle note le numéro de téléphone pour référence future, le temps de réfléchir.

Au même instant, Irène sort de la salle 103, à la suite d'une dizaine de personnes, majoritairement des femmes. Certaines se dirigent vers la salle de bain, les mains couvertes de restes de peinture, tandis que d'autres marchent vers la sortie. En reconnaissant Irène parmi elles, Margot s'approche.

Les deux discutent quelques minutes au sujet du contenu de l'atelier consacré à la peinture acrylique sur toile. Ayant toujours aimé dessiner, Margot manifeste son intérêt lorsque Irène l'avise qu'il n'y a que trois places encore disponibles pour compléter le groupe. Elle lui répond qu'elle y réfléchira, même si en son for intérieur, elle sait qu'elle s'inscrira.

Dans la semaine suivant cette rencontre, Margot compose le numéro de l'artiste enseignante qui semble ravie de l'accueillir en lui précisant que ce cours représente deux heures de pure détente, dans une atmosphère conviviale. Puis elle lui envoie la liste des fournitures qu'elle doit se procurer.

La semaine suivante, le premier atelier se déroule dans la bonne humeur. Réservée, Margot parle peu et se concentre sur sa tâche. Elle jette quelques couleurs sur une toile vierge après y avoir dessiné un pot duquel émergent quelques roses. À la fin du cours, la plupart des participants quittent le centre, pendant que Margot met du temps à ramasser ses effets.

—Le cours vous a plu ? s'enquiert Irène en s'approchant d'elle.

La nouvelle élève se dit ravie de l'expérience. Bien qu'elle maîtrise le dessin, ajouter de la couleur à ses œuvres relève d'une autre dimension. La professeure lui transmet quelques conseils et lui demande :

—Comment trouvez-vous Sainte-Fleur ?

Margot hésite à répondre puis que les visites de son voisin et du maire ont provoqué chez elle un certain malaise difficile à identifier. Avait-elle senti une menace ? Leur passage avait-il éveillé un soupçon ? Avant de répondre, elle se détend et affirme que les choses vont bien, que l'adaptation suit son cours. C'est le moment que choisit Irène pour demander à son interlocutrice si elle a rencontré ses seuls voisins, Romain Beauchamp et son fils Ti-gars Richard. Margot lui parle alors de la brève visite du père, sans autre précision.

Au fil des semaines, Margot prend plaisir à améliorer son coup de pinceau. Les deux heures qu'elle passe hebdomadairement en compagnie de ces artistes en herbe la distraient de ses obligations. C'est une véritable chance pour elle, de quitter la maison pour se retrouver en groupe. De plus, cette activité lui permet de s'intégrer aux autres villageois. Pendant qu'elle peint, elle oublie qu'elle devra sous peu s'enfermer à nouveau avec son fils.

Irène et elle ont développé l'habitude de se retrouver après l'atelier pour discuter. Chaque fois, la professeure demande à l'élève si elle a des questions sur le contenu du cours, puis lui transmet les dernières nouvelles au sujet des habitants du village. Or, quand elle aborde des sujets plus personnels, Margot s'empresse de les éluder avant de ramener la conversation sur la peinture. Cette attitude n'est pas sans piquer la curiosité d'Irène qui pour des raisons qui lui sont encore inconnues, voit bien que Margot hésite à s'ouvrir.

Au nombre des rumeurs qui circulent au village, il y en aurait une au sujet des Beauchamp. Apparemment, le père aurait été accusé de voies de fait graves à la suite d'une rixe dans un bar de Montréal. Puisqu'il s'agissait d'une première offense criminelle, il aurait évité la prison, à la condition qu'il accepte de participer à une expérience de justice réparatrice sous l'égide d'un organisme spécialisé dans ce domaine. Malheureusement, ça ne s'arrêtait pas là. Trois ans plus tôt, la conjointe de l'homme s'était suicidée dans des circonstances nébuleuses. Si la défunte ne portait aucune marque de violence, l'autopsie avait révélé qu'une surdose de fentanyl expliquait son décès. Les ru-

meurs avaient enflé jusqu'à susciter un démenti formel de la part de la police quant aux origines du décès.

Margot aime bien Irène, chez qui elle admire le sens artistique, ainsi que la façon de partager son savoir et de motiver ses étudiants. En revanche, ses commérages engendrent la méfiance. Quand Margot n'y est pas, par exemple, que rapporte-t-elle sur son compte ?

Cette dernière éprouve un malaise face aux révélations de sa professeure au sujet de son voisin. Le maire Joncas n'a-t-il pas affirmé que Romain était son homme à tout faire et que c'est lui qui effectuerait des réparations chez elle en cas de besoin ? La pauvre ne peut réprimer un frisson à la seule pensée de savoir qu'ils ne sont que quatre individus à occuper un rang perdu en pleine forêt.

Caroline Vasseur vient de servir la soupe à son conjoint et à ses deux garçons. Depuis le matin qu'elle s'affaire en cuisine pendant que son mari visitait les nouveaux résidents et que ses deux garçons étaient rivés à leurs jeux vidéo.

Le menu du souper a été préparé avec soin. Après une soupe à l'italienne et un coq au vin agrémenté d'une purée de chou-fleur aromatisée à la muscade suit le dessert, l'immortel tiramisu digne de la table d'un roi. Pour le couple, ce festin, arrosé d'un *Sancerre* vieilli à point, constitue l'occasion d'échanger et un prélude à ce qui va suivre.

Puisque Caroline a un talent fou, tant pour cuisiner que pour écouter son mari, celui-ci prend le contrôle de la discussion, qu'il transforme en un interminable monologue. Les témoins de la scène ne peuvent qu'admirer la verve du maire, qui discourt pendant presque toute la durée du repas. Il est question des visites qu'il a faites aux nouveaux venus du village et ensuite, il se met à palabrer sur une nouvelle idée pour améliorer le déroulement des réunions du conseil municipal. Les deux garçons, qui visiblement s'endorment, sursautent au moment où le maire élève le ton, emporté par son enthousiasme. Caroline, comme à son habitude, n'ose pas interrompre son mari. Elle préfère attendre qu'il cesse de parler, ce qui lui arrive généralement après avoir déversé une tonne de mots dans cette spacieuse salle à manger. Un repas comme tous les autres, donc, où toute l'attention est portée sur un seul homme !

Tôt la veille au matin, Caroline avait quitté la maison pour se rendre au Comptoir familial, elle pour qui le bénévolat est une vocation. Quand on accepte un tel poste et qu'on fait partie de la bonne société, on devient captive de sa fonction. On vous revalorise, on vous rend hommage en vous remettant un certificat lors de la cérémonie annuelle de reconnaissance. Si vous êtes l'épouse du maire, pas moyen d'en sortir. Après tout, c'est positif pour l'image du mari qui à son tour, ne peut imaginer que vous osiez lever le nez sur vos responsabilités de première dame du village.

Après le repas, tandis que les garçons sont scotchés sur la série *The One Hundred*, Caroline et Guillaume gagnent le salon dès que madame a terminé de ranger la vaisselle. Elle peut enfin raconter sa rencontre avec Margot Châtillon, du Rang Sud, qui a acheté des vêtements et quelques bricoles. Caroline poursuit en disant que la dame a payé avec deux billets de 20 dollars et qu'au moment où elle les a pris dans son sac, un billet de 100 dollars avait glissé de ses mains.

—100 dollars ! Tu te rends compte ?

Le maire réplique que cela n'a rien d'exceptionnel, *qu'aujourd'hui, cent dollars, c'est pas la mer à boire*. Mais Caroline revient à la charge.

—Mais elle a acheté des vêtements pour hommes alors qu'elle vit seule.

Là encore, son époux a une explication toute prête. Et si c'était pour un cadeau ? Pour une connaissance dans le besoin ? Cette fois, Caroline n'est pas très fière d'elle.

—Attention à tes commérages, Caro.

D'autres sujets sont abordés, jusqu'à ce que le couple monte à la chambre, monsieur avec un verre de cognac généreusement rempli. Tout en sirotant son digestif pendant que sa femme lit, il se dit qu'il lui faudra vérifier qui est vraiment cette mystérieuse Margot.

Secret partagé

La sonnerie du cellulaire de Margot se fait entendre. Dès qu'elle décroche, le ton morne de sa mère et son manque d'enthousiasme ne laissent présager rien de bon. Depuis que sa fille a emménagé à Sainte-Fleur, elle ne l'a appelée qu'une seule fois. Chaque fois que Geneviève a un problème, elle a l'habitude de rentrer dans sa coquille. Elle s'isole pour réfléchir, ce qui a pour résultat d'augmenter son niveau d'angoisse. Et plus tard, il lui faut exploser pour expulser sa trop grande charge émotive. Après les mots d'usage, voilà qu'elle choisit Margot pour se vider le cœur.

—Serge me trompe ! lance-t-elle d'emblée.

Ayant peu d'expérience dans les relations amoureuses, Margot reste bouche bée. Pendant ce temps, sa mère déverse un torrent de larmes, tandis que les soubresauts engendrés par celles-ci lui causent une douleur aux épaules. Devant le silence de son interlocutrice, elle repart de plus belle. Ses mots, constamment interrompus par ses pleurs, se perdent dans l'espace numérique. Au bout de quelques minutes qui semblent une éternité, la malheureuse prend conscience qu'elle ne parle pas du tout à la bonne personne pour partager un chagrin d'amour. En revanche, elle sait que changer d'air lui ferait du bien.

—Je m'en vais chez toi, annonce-t-elle. J'y serai demain en fin de journée.

Romain Beauchamp abandonne son jeu de patience et va ouvrir la porte.

—Monsieur le maire ? s'étonne-t-il.

Sans y avoir été invité, Guillaume Joncas entre, tandis que son hôte s'éclipse pour lui céder le passage. Une fois les deux hommes dans la cuisine, Romain offre un whisky à son employeur qui précise, sans y avoir été invité, « Un double ».

Romain s'exécute et se verse également une généreuse rasade. Verre en main, Guillaume rapporte la conversation qu'il a eue avec

Caroline au sujet de sa nouvelle locataire, qui apparemment, lors de son passage au Comptoir familial, aurait laissé tomber un billet de 100 dollars en voulant extraire de son sac un autre billet.

Intrigué, du fait qu'il était persuadé que sa voisine était une femme démunie, Romain attend la suite. Le maire observe quelques secondes de silence pour préserver son effet, puis plonge son regard dans celui de son homme à tout faire, avant d'ajouter :

—Ce n'est pas tout.

Suspendu à ses lèvres, Romain apprend que la nouvelle venue a acheté des vêtements d'hommes alors qu'elle vit seule.

—Pourtant, précise Joncas, quand je lui ai loué la maison, il était convenu qu'elle l'habiterait seule.

Après quoi, il ordonne à Romain de surveiller Margot, question qu'il en sache davantage sur elle. *Qui voit-elle ? Qui reçoit-elle ? Sort-elle de chez elle ? Si oui, à quelle heure rentre-t-elle ? Lui livre-t-on des colis ?*

Silencieux, Romain n'ignore pas que depuis toujours, le maire, omnipotent, veut toujours tout savoir sur les habitants de son village. Il veut exercer son pouvoir sans le partager. Il projette l'image d'un politicien généreux, ouvert et bienfaisant, mais en réalité, l'homme est un calculateur imprévisible qui tire toutes les ficelles à son seul avantage. L'homme de main ne peut réprimer un frisson en regardant l'individu assis devant lui. Le contredire pourrait engendrer des conséquences fâcheuses, tant pour lui que pour son fils.

De retour au bureau de la mairie après sa visite chez Romain, Guillaume appelle Isabelle Marcotte, gérante de la succursale bancaire à Laroche. Peu après la naissance de son deuxième fils, Joncas avait entretenu une liaison secrète avec cette femme.

Divorcée, cette dernière avait survécu à un mariage toxique avec son amour de jeunesse. Un couple uni pendant les premières années de leur mariage qui s'était ensuite déchiré comme un vieux chandail troué dans lequel il suffit de mettre un doigt pour en faire un chiffon. C'est la dépendance à la cocaïne de monsieur, jumelée à une perte d'emploi, à une fracture à la jambe et à divers événements qui a mis fin à la relation. Tout ça, en moins d'un an. À la suite de ce triste épisode de sa vie, Isabelle avait quitté Montréal pour Laroche.

C'est au cours d'une cérémonie en l'honneur d'une athlète qui avait remporté une médaille olympique que le maire et la gérante

ont transformé leur relation d'affaires en relation amoureuse. Les deux amants ont alors pris l'habitude de se rencontrer au domicile d'Isabelle, où ils s'offraient un repas bien arrosé avant de passer au lit. Leurs ébats ne se comparaient aucunement aux performances olympiques de l'athlète locale, mais présentaient l'avantage de servir de thérapie pour l'un comme pour l'autre.

Au téléphone, Guillaume demande à Isabelle si elle a pour cliente une certaine Margot Châtillon, nouvellement arrivée à Sainte-Fleur.

—C'est confidentiel comme info.

—Je veux juste savoir si c'est une cliente.

Sans trahir le secret professionnel auquel elle est tenue, Isabelle confirme qu'elle connaît Mme Châtillon pour l'avoir déjà rencontrée.

—Qu'est-ce que tu penses d'elle ?

Cette fois, Isabelle est étonnée. Qu'est-ce que Guillaume cherche à savoir ?

—Pas commode, répond-elle. Je lui ai proposé plusieurs occasions d'investissements, qu'elle a toutes refusées.

Si cette confiance était enregistrée, nul doute qu'elle lui causerait des ennuis. Guillaume en conclut que Margot devait posséder plusieurs actifs pour qu'Isabelle lui offre d'investir. Il raccroche donc, et compose un autre numéro.

Comme convenu, Geneviève se pointe chez sa fille en fin d'après-midi, juste à temps pour le souper. Sans mot dire, Margot l'accueille en la serrant tendrement dans ses bras, les deux mains bien appuyées sur ses omoplates. En cet instant, sa mère lui semble si fragile. Les premiers mots sont échangés quand Geneviève dépose sa valise dans la chambre d'amis, à l'arrière de la maison.

—Demain, propose Margot, on ira se promener dans les sentiers. Ça te fera du bien.

Le choc passé, Geneviève donne l'impression d'avoir repris le contrôle de ses émotions. Sa fille retrouve en elle la femme en pleine possession de ses moyens, la battante, celle qui ne s'avoue jamais vaincue.

Très vite, les deux se retrouvent assises dans la salle à manger, où Geneviève raconte sa triste histoire.

Il est 18 heures quand Serge revient de l'animalerie après sa journée au boulot. Le couple prend un apéritif, une bière pour Serge, un verre de vin blanc pour Geneviève. Puis sans crier gare, Serge lâche une bombe.

—J'ai rencontré quelqu'un.

Une annonce d'une banalité lamentable, une phrase passe-par-tout, mais un véritable assommoir. Geneviève paralyse, incapable de la moindre réaction. L'annonce entre dans son cerveau et s'y bloque. Très vite, un mur se dresse pour éviter que les émotions l'envahissent. Après quoi, tout s'écroule à l'intérieur.

Elle hurle sa peine et frappe si fort sur la table, qu'elle fait exploser son verre. Ensuite, elle se lève et s'enfuit dans le salon, son visage s'enlaidit de rage. Sa respiration est si saccadée, qu'elle craint la crise cardiaque. Elle regarde autour d'elle, à la recherche d'un quelconque réconfort qu'elle ne trouvera qu'en elle-même beaucoup plus tard.

Entendant les cris et les pleurs qui lui font prendre conscient des ravages causés par son aveu, Serge attend quelques minutes avant de se diriger vers le salon. Son cœur aussi veut éclater. On n'énonce pas une vérité comme celle-là sans éprouver une vive angoisse.

—Je suis désolé, se risque-t-il à dire en entrant dans la pièce.

Or, cet acte de contrition n'a pour effet que de raviver le volcan en éruption. Serge s'approche, se positionne à la gauche de sa femme et attend qu'elle se calme. En lieu et place, la pauvre s'enfuit à nouveau, et retourne à la cuisine. Serge reste immobile. Sachant que les ruptures ne se passent jamais comme on l'imagine, il réfléchit pour en venir à la conclusion que ce soir, toute discussion serait vaine ; l'ouragan doit passer. Il quitte donc l'appartement en silence et s'enfuit comme un voleur.

Lorsqu'elle réussit enfin à se calmer, Geneviève veut savoir. Pourquoi ? Quand ? Avec qui ? Toutes ces questions que les amoureux trahis se posent et qui font si mal.

Le lendemain, la mère et la fille se retrouvent en forêt. La journée est plutôt froide, mais à cette température, la marche revigore.

Geneviève profite de cette promenade pour expliquer que quelques jours après l'annonce de Serge, elle a finalement obtenu les réponses à ses questions. Son conjoint l'a laissée pour une collègue de travail prénommée Suzanne, qu'il fréquente depuis quatre mois. Tout en ralentissant le pas et en s'appuyant sur sa fille, elle ajoute que Suzanne héritera éventuellement de son père. « Tout un aphrodisiaque pour le beau Serge », marmonne-t-elle, en ajoutant que sa passion du jeu pourrait le conduire à sa perte. Enfin, elle confie à sa fille qu'après toutes ces années de vie commune, elle n'a d'autre choix que d'accepter la réalité, à savoir que la rupture est définitive. D'ailleurs, lorsque Serge et elle ont retrouvé leur calme, ils se sont entendus pour conclure que leur relation battait de l'aile depuis au moins un an.

Seule Geneviève partage avec Margot l'amour que celle-ci porte à Jérôme. Une fois rentrées de leur promenade, la grand-mère demande à avoir la clé de la chambre du sous-sol, déchirée à l'idée de la désolation qui l'attend, mais heureuse de revoir son petit-fils.

Avant d'entrer dans la pièce, elle prend soin de prononcer à quelques reprises le nom de Jérôme à voix basse, tout en grattant doucement la porte à l'aide d'un de ses ongles. Puis, elle introduit la clé dans la serrure. Avec lenteur, elle ouvre la porte en respirant par la bouche pour atténuer l'odeur étouffante qui la saisit à la gorge.

—C'est Mamie, mon garçon.

Elle n'est guère surprise de voir que Jérôme s'est réfugié dans la garde-robe. Debout, il regarde sa visiteuse d'un œil morne. Celle-ci s'approche et s'assoit par terre. Après quelques secondes d'hésitation, l'adolescent s'accroupit, puis ses fesses se posent doucement sur le sol pendant qu'il baisse la tête, comme pour faire une révérence.

Avec le temps, Geneviève a appris qu'il ne faut pas fixer le garçon trop longtemps, car en pareil cas, il se sent traqué, devient méfiant et s'éloigne. Lentement, elle glisse la main sur le plancher et la dépose sur le genou de son petit-fils, sans y mettre de pression. Silencieux, Jérôme regarde la main sans bouger. Pour lui soutirer un sourire, Geneviève lui demande de lui montrer ses dents. Son imagination fait le reste.

Elle entreprend ensuite de ranger les bandes dessinées et autres objets qui traînent un peu partout, puis se dirige vers la porte et l'ouvre, afin de prendre la poupée qu'elle lui a apportée. Un éclair de surprise apparaît dans les yeux du garçon quand il aperçoit le présent. Sa grand-mère lui tend alors la poupée, vêtue d'une robe ambrée et dont les yeux s'illuminent quand on lui presse le ventre. Jérôme la serre contre lui et esquisse presque un sourire. En fait, il s'agit davantage d'un mouvement des lèvres qu'autre chose, comme pour dire merci. Déjà troublée par sa séparation, la non-vie de son petit-fils bouleverse Geneviève, qui se met à pleurer doucement en fixant le sol. Voyant cela, Jérôme semble touché, et balance la tête de chaque côté. Devant cette infinie tristesse, Geneviève l'embrasse sur le front, lui caresse la joue, essuie ses larmes et sort en silence, sans se retourner.

Guillaume compose le numéro de Romain. Dès que celui-ci répond, il se voit sommé de continuer d'épier les allées et venues de Margot Châtillon et d'informer son patron de tout achat hors de l'ordinaire fait par la dame. Après avoir promis d'être vigilant, l'homme de main en profite pour informer son supérieur que Margot a une visiteuse, soit la même femme qu'il a vu le jour du déménagement. Il ignore qui elle est, mais promet de s'informer.

—Si d'autres gens se présentent, insiste le maire avant de racrocher, en particulier s'il s'agit de personnes qui semblent appartenir au monde des affaires, je veux le savoir.

Quelques minutes plus tard, c'est au tour du maire de recevoir un appel. Celui-ci provient de la directrice de l'école fréquentée par son plus jeune, Denis, âgé de 14 ans.

—Désolée de vous déranger, mais je suis incapable de rejoindre votre femme. Denis a disparu.

Disparition

L'alerte a été déclenchée dès que les policiers ont reçu l'appel de la directrice de l'école secondaire de Laroche. En panique, la voix chevrotante et au bord de la crise de nerfs, Jeanne Lachance vient de voir le ciel lui tomber sur la tête. *Le fils du maire de Sainte-Fleur disparu de mon école !*

8h02

Denis Joncas descend de l'autobus scolaire qui l'a amené de Sainte-Fleur à Laroche.

8h04

Il fait son entrée dans l'établissement en compagnie d'un ami, soit celui qui prend toujours place à ses côtés dans l'autobus. Les deux copains se rendent ensuite à leur casier respectif, qui sont contigus.

8h09

Denis se dirige vers sa classe pour assister à son cours de mathématique, une matière qu'il déteste, à l'instar de plusieurs de ses camarades.

10h05

Récréation. Tous les élèves se retrouvent dans la cour pour s'aérer et jouer, avant leur prochaine classe.

10h22

Lors de l'appel, l'enseignante constate que le pupitre de Denis Joncas est vide. Elle demande à ses camarades où il se trouve, mais nul ne le sait.

10h23

L'institutrice exige le silence, quitte le local et se précipite vers le bureau de la directrice.

10h25

L'enseignante revient dans la classe, suivie de sa supérieure. Elles posent les mêmes questions que précédemment, mais n'ont guère droit à plus de réponses.

10h27

La directrice et l'enseignante se regardent, impuissantes. La première quitte la classe, l'autre reste avec ses étudiants.

10h30

Appel au 911 pour signaler la disparition du fils du maire.

Les policiers de la Régie régionale se sont mis à la tâche dès l'appel de la centrale. Dans le cas de la disparition d'un adolescent, on se doit d'attendre au moins 24 heures avant de déclencher une alerte AMBER, le temps de rencontrer les parents. Quand il s'agit d'un mineur, deux hypothèses sont envisagées, soit l'enlèvement ou la fugue.

Des enquêteurs et deux patrouilleurs se présentent au bureau de la directrice, puis en compagnie de celle-ci, visitent la salle de classe de Denis pour y interroger les élèves. Voyant que l'un d'eux a un regard fuyant, les enquêteurs le pressent de questions, pour finalement lui faire avouer qu'il a vu son camarade marcher vers une voiture garée dans la rue adjacente à la cour d'école. En revanche, il ne l'a pas vu monter dans le véhicule. Les policiers tentent de connaître la marque de l'automobile, l'identité du conducteur, son sexe, mais hélas, les réponses restent vagues.

Le lieutenant Antoine Dansereau et sa coéquipière, Yolande Blais, sergente-détective, invitent la directrice à les suivre à l'extérieur du local. Une fois dans le corridor, ils avisent la dame que des patrouilleurs vont quadriller le quartier environnant et effectuer une enquête de voisinage. Le lieutenant se montre rassurant en affirmant qu'il s'agit sûrement d'une fugue. Avant de quitter l'école pour rencontrer les parents de l'adolescent, il suggère à la directrice de mobiliser son psychologue pour soutenir les élèves, tout autant que les enseignants. Il la prévient également que des patrouilleurs assureront la garde en permanence devant l'école afin de rassurer les étudiants, et ce, pour au moins le restant de la journée.

L'arrivée de la voiture banalisée des détectives passe inaperçue au bureau du maire de Sainte-Fleur, situé à une dizaine de minutes de Laroche. Joncas est à les attendre dans la salle du conseil, quand Dansereau et Blais se présentent à lui, avant de s'asseoir sans y être invités. Un peu surpris de cette familiarité, le maire les imite.

Après que son collègue ait expliqué les circonstances entourant la disparition de Denis et les mesures prises pour le retrouver, Blais demande au père de décrire l'état d'esprit dans lequel se trouvait son fils au cours des derniers jours, plus particulièrement la veille et durant la matinée.

—C'était la réunion du conseil, hier soir, répond Guillaume, et à mon retour à la maison, il était déjà au lit. Et ce matin, je suis parti avant son réveil. En raison de mon horaire surchargé, il en a été ainsi tout au long de la dernière semaine.

Face au peu d'informations que les deux policiers extirpent du maire, ils décident de rencontrer sa conjointe, Caroline Vasseur. Pendant ce temps, des collègues poursuivent les recherches sur le terrain et l'enquête de voisinage.

Au Comptoir familial, Caroline se fait remplacer par une autre bénévole et se précipite vers sa résidence de la rue Principale. Elle y arrive quelques minutes avant le duo d'enquêteurs. Le visage défait, les yeux rougis, elle tente de se donner une contenance devant ses interlocuteurs. Ces derniers ont convenu que Dansereau, fort d'un bagage d'expérience qui s'étend sur plus de vingt-cinq ans, resterait en retrait afin d'évaluer le témoin, tandis que Yolande mènerait l'entrevue. Élève émérite de l'école de police, la jeune femme portait le titre de sergent-détective depuis seulement deux ans. Malgré ses 34 ans, elle jouissait d'une solide réputation. Grâce à son autorité naturelle et à son regard pénétrant, elle avait le don d'amener un témoin là où elle le souhaitait. Son collègue et elle jouaient à merveille le duo *good cop-bad cop*.

—Je comprends, Mme Joncas, que vous soyez bouleversée, mais essayez quand même de vous concentrer.

Les questions fusent de toutes parts. C'est ainsi que les policiers obtiennent la confirmation que le jeune Denis traverse une période difficile, que ses résultats scolaires en souffrent et que son humeur maussade persiste depuis déjà quelques semaines. Après une rencontre d'une trentaine de minutes, les enquêteurs semblent convaincus qu'il ne s'agit pas d'un enlèvement, mais plutôt d'une fugue.

—Nous allons poursuivre nos recherches, conclut Dansereau.

Faisant confiance aux policiers, Caroline décide de rester à la maison pour y attendre et accueillir son fils. Une fois les enquêteurs partis, elle appelle Guillaume pour l'informer des derniers événe-

ments. Celui-ci lui promet de rentrer dans environ une demi-heure, dès qu'il aura pu s'entretenir avec le directeur de la police, un ami à lui, question de s'enquérir des moyens déployés pour retrouver Denis.

De retour chez lui, le maire fulmine. Il laisse tomber son manteau sur une chaise placée à la sortie du vestibule et marche d'un pas vif et résolu vers son épouse, qui parvient tant bien que mal à contenir ses larmes, encore toute secouée par les événements.

—J'ai rencontré le chef de police et les enquêteurs, dit-elle. Selon eux, Denis a fugué.

Tout en contenant sa colère, Guillaume attend une explication, comme s'il était étranger à la crise qu'ils vivent actuellement et qu'il rejette toute la responsabilité sur sa conjointe.

—Denis m'avait demandé de ne pas te montrer son dernier bulletin, reprend-elle sans le regarder dans les yeux.

—Pourquoi ?

—Il a échoué en français et en géographie.

—Quoi d'autre ? insiste Guillaume.

—Depuis quelques semaines, il était distrait et indifférent. Ça m'inquiète, confesse Caroline en détachant ses mots.

—Et tu ne m'as rien dit ! peste Guillaume.

En le regardant de ses grands yeux bleus, Caroline cherche à parler, mais en vain. Aucun son ne sort de sa bouche. Avec son mari, elle a déjà eu à traverser des crises comme celle qui s'amorce à l'instant et chaque fois, hélas, ça ne se termine jamais bien pour elle.

Guillaume s'approche, la saisit par les deux bras, juste sous les épaules, et serre violemment. Caroline le fixe, toujours aussi silencieuse, sachant trop bien que la provocation ne ferait qu'aggraver la situation. Son époux s'approche, place son visage à seulement quelques centimètres du sien et lui crache des injures tout en postillonnant.

—Y'a-t-il autre chose que tu m'as caché ? maugrée-t-il.

Enragé, il secoue Caroline en l'accusant de négligence envers ses deux garçons, conscient que cet incident risque fortement de nuire à son image.

—Tu préfères perdre ton temps comme bénévole plutôt que de t'occuper de ta famille !

Caroline pourrait certes lui rappeler que c'est lui qui a insisté pour qu'elle dirige le Comptoir familial, mais en lieu et place, elle se tait. Puis, en se retournant, Guillaume la projette sur une chaise de la salle à manger. Alors que son coude droit se heurte sur le dossier, Caroline sent la douleur irradier jusqu'à son cou, puis à sa tête.

—Arrête ! supplie-t-elle.

Or, ce n'était que le commencement. Du plat de la main, Guillaume la frappe au visage avant de lui lancer un regard dément. À croire qu'un feu intérieur le dévore. Caroline ignore comment endiguer cette rage. Tout ce qu'elle sait, c'est qu'il lui est impossible de s'enfuir, et qu'une nouvelle vague de fureur est sur le point de suivre.

Elle a vu juste, puisque la furie de son conjoint redouble. La bouche ouverte, la respiration sifflante et les yeux exorbités, il la remet debout, puis la propulse contre un mur. Pour toute réaction, Caroline se laisse glisser le long du mur, jusqu'à ce qu'elle sente ses fesses toucher le plancher. Après quoi, Guillaume expire bruyamment, comme pour chasser ses démons, puis quitte la pièce. Le soulagement de Caroline est éclipsé par la douleur. De peine et de misère, elle réussit à se mettre à genoux, à s'appuyer sur la table et à se lever en grimaçant. En montant l'escalier, chaque pas lui rappelle que son corps combat la souffrance. Elle va vers la chambre des maîtres, expression qu'elle déteste, ferme la porte et s'allonge.

Ce mariage qu'elle avait tant espéré avec son amour de jeunesse vire au cauchemar. Pour une simple question d'apparence et de crédibilité, son mari se transforme sous ses yeux en une bête féroce et possédée par la rage, que seuls les coups portés parviennent à soulager.

Ces agressions ont débuté à peine quelques mois après la naissance de leur premier enfant. À l'époque, il se contentait de lui crier des injures, de claquer les portes, d'y aller de gestes de mépris, et de lui adresser des paroles blessantes ; autant de signes avant-coureurs des scènes de colère et de violence physique qui allaient suivre. Avec le temps, les crises ont empiré, tant en fréquence qu'en force.

Les pensées de Caroline sont soudainement interrompues par un bruit. On frappe à la porte d'entrée. Elle espère que Guillaume ira répondre, car elle refuse de se montrer ainsi. Heureusement, monsieur daigne aller ouvrir. Deux policiers en uniforme encadrent Denis, qu'on a retrouvé dans un dépanneur à quelques rues de l'école.

Malgré la violence déployée envers Caroline, Guillaume, attendri par le retour de Denis, le prend dans ses bras.

—T'es correct, mon fils ?

Plutôt que de répondre, l'adolescent manifeste le souhait de regagner sa chambre sur-le-champ. Guillaume s'écarte en lui promettant d'avoir une conversation d'homme à homme avec lui dès le lendemain soir.

Caroline parvient à capter quelques mots, malgré une vilaine migraine. Elle étend le bras pour saisir un calmant dans le tiroir supérieur de la table de chevet, puis l'avale sans eau, dans l'espoir d'oublier. Quelques minutes plus tard, elle sombre dans un douloureux sommeil rempli de larmes.

Le lendemain, au réveil, Caroline est désorientée tant elle est encore assaillie par des douleurs au bas du dos et aux bras. Mais la pire douleur est celle qu'elle ressent dans son cœur meurtri. Avant de quitter le lit et d'attaquer la journée, elle se recompose une prestance. Après quoi, elle s'habille de façon à cacher les ecchymoses sur sa peau. Lorsque son fils Denis apparaît à l'entrée de la salle à manger, elle retrouve le sourire, tandis que lui reste de marbre.

Sans dire le moindre mot, il s'assied. Les yeux mi-clos, il a le regard vide d'un somnambule. Quand sa mère s'informe de son état d'esprit, il ne lui répond qu'à l'aide d'un grognement. Au fil du temps, la communication entre la mère et le fils devient de plus en plus difficile, surtout depuis le dernier anniversaire de naissance de ce dernier. A-t-il déjà été témoin du comportement de son père envers sa mère ? A-t-il des soucis à l'école ? Caroline décide de garder le silence, qui ne cesse de s'alourdir.

Guillaume a déjà quitté la maison alors que Guy, le plus âgé des garçons, a dormi chez un copain. Pour Caroline, le face-à-face avec Denis n'aura duré que quelques minutes, le temps, pour l'adolescent, d'avaler une rôtie à la confiture, de boire un verre de lait et de quitter la table dans le plus parfait des silences. Sa mère éclate en sanglots dès qu'il s'éloigne. Il est si difficile de retenir ses larmes quand la gorge vous serre jusqu'à vous étrangler. Caroline doit prendre de profondes inspirations pour retrouver un rythme cardiaque normal. Aujourd'hui

et demain, pas de Comptoir familial. Mieux vaut ne pas se livrer aux regards indiscrets.

Le carillon de la porte d'entrée émet son habituelle tonalité à vous tomber sur les nerfs. En se disant qu'il faudrait bien modifier cette calamité un jour, Caroline va ouvrir. Arrivée à la porte, elle remarque deux silhouettes, un homme et une femme. Les deux enquêteurs qu'elle avait rencontrés trois jours plus tôt se tenaient droits devant elle. Dansereau émet un sourire, pendant que sa collègue reste impassible, l'air d'attendre que Caroline les invite à entrer.

—Votre fils vous a-t-il dit ce qu'il a fait durant sa fugue ? cherche à savoir Yolande Blais après que le trio a passé au salon.

À cette question, Caroline est forcée d'avouer que son fils a refusé d'aborder le sujet. Il faut dire, aussi, qu'elle n'a pas vraiment insisté, pour ne pas dire pas du tout.

—Et votre mari ? a-t-il pu le faire parler.

—Oui, hier soir, mais très peu. Et ce matin, il était déjà parti quand Denis s'est levé.

Yolande fixe la mère quelques secondes. Lors d'un interrogatoire, les témoins ont tendance à vouloir combler le silence lorsque les policiers se taisent. Très souvent, c'est ce qui permet à ces derniers d'obtenir les informations qu'ils veulent. Or, ici, ce n'est nullement le cas.

—Je ne sais quoi vous dire, reprend Caroline. Mon fils Guy s'est toujours confié à nous, mais contrairement à lui, Denis est très discret, pour ne pas dire secret.

—Notre visite de ce matin en est une de courtoisie, intervient Antoine. Un suivi, quoi ! Puisque votre fils a été retrouvé, notre intervention s'arrête ici. Il s'agit d'un problème familial qui ne nous concerne plus.

Avant de partir, il invite Caroline à bien surveiller les activités de son fils, en lui précisant qu'à l'adolescence, on est parfois sujet à faire des folies qui nous suivent toute notre vie.

De retour dans leur voiture, les deux détectives s'interrogent quant à la présence de rougeurs aussi prononcées sur le visage de madame Joncas. De même, l'un et l'autre n'ont pas été sans remarquer

qu'elle semblait souffrir lorsqu'elle s'est relevée pour les accompagner vers la sortie.

—J'ai faim, lâche spontanément Yolande, plutôt du genre à exprimer ses désirs sans détour. Au volant d'une voiture de service, elle gare celle-ci dans l'espace réservé aux handicapés, celui qui est le plus près de la porte de *Chez Émile*, un restaurant familial. Quand son partenaire l'invite à trouver une autre place, elle le regarde bouche bée, la tête légèrement penchée vers la droite, comme pour lui démontrer l'insignifiance de sa remarque. Devant l'insistance d'Antoine, elle sourit, recule et gare la voiture deux places plus à gauche. Ça fonctionne à tous les coups ce petit jeu de la délinquante !

Première de sa promotion à l'école de police, Yolande connaît les défis de la rue. Patrouilleuse dans des quartiers chauds où pullulent les gangs de rues, dans Saint-Michel notamment, dans le nord de Montréal, elle a laissé son empreinte partout où elle a exercé. À la voir, on comprend. Costarde, presque de la même grandeur qu'Antoine, elle se nourrit surtout de fruits, de légumes et de céréales, et ne mange de la viande qu'à l'occasion, sauf quand elle est devant une enquête difficile. À ce moment-là, elle se transforme en ogre et oublie son régime végétarien. De même, elle s'entraîne comme si elle s'apprêtait à participer au triathlon. Cet entraînement intensif la sert bien chaque fois qu'on lui tient tête ou qu'on l'insulte. Solitaire, on ne lui connaît aucun amoureux.

La détective sait qu'elle va faire une entorse à ses règles de vie en mangeant *Chez Émile*, mais que dalle ! Un sandwich, sans frites, fera l'affaire. Pour contrer ces calories, une heure supplémentaire de gym vers 17 heures, juste avant son jus de carotte de 19 heures. Par la suite, un repas rapide composé de 15 grammes de glucides, 25 grammes de protéines et un supplément alimentaire en guise de dessert. Une vraie spartiate qui ne vit que pour la bonne forme physique et son métier !

Au restaurant, le lieutenant et elle mangent en silence. Yolande grignote comme si la culpabilité nouait son estomac, tandis qu'Antoine dévore ses deux burgers garnis de champignons et de bacon, accompagnés d'une frite de patates douces. Il n'est pas rare que ces deux-là passent des heures sans s'adresser la parole. Lorsqu'ils sont

affectés à une surveillance, chacun reste dans sa bulle et ils ne se parlent que lorsque c'est indispensable de le faire.

Depuis qu'ils sont jumelés l'un à l'autre, Antoine considère sa partenaire comme son élève. Voilà huit mois qu'il la façonne pour en faire une détective de haut niveau, capable d'affronter toutes les situations. Et bien sûr, Yolande, intelligente et ambitieuse à souhait, en profite. À 54 ans, son mentor est à deux ans de la retraite, d'où la raison pour laquelle il se fait un plaisir de laisser en héritage tout ce qu'il a appris de ce métier qui vous prend aux tripes, sans jamais vous lâcher.

Il sait que la jeune femme éprouve des émotions fortes dans des situations qui la touchent. Lors d'une intervention pour une violente dispute familiale, par exemple, les patrouilleurs avaient réclamé la présence des deux détectives. À leur arrivée, l'homme venait de s'enfuir après avoir frappé au visage la fille de sa conjointe, une fillette de 8 ans qui gisait inconsciente sur le plancher de la cuisine. Avant l'arrivée de l'équipe médicale et de la section scientifique, Yolande s'était penchée sur le petit corps inanimé, fragile, mais sans le toucher pour ne pas contaminer la scène de crime. Elle avait regardé l'enfant battue avec toute la tendresse du monde, comme si elle avait voulu la guérir à l'aide d'un seul regard.

Plus tard, lorsque la mère de la fillette avait tenté d'excuser son conjoint, comme si la petite fille avait mérité son sort, la détective avait explosé. Elle s'était approchée de la femme, ses grands yeux noirs rivés aux siens, son visage tout près de celui de son interlocutrice. Elle était restée dans cette position sans prononcer le moindre mot, jusqu'à ce qu'Antoine lui pose une main sur l'épaule. Par la suite, elle s'était lentement éloignée, sans toutefois ne jamais quitter sa cible des yeux. Puis, lorsque l'ambulance avait quitté la scène, la jeune enquêtrice, encore tremblante de rage, avait frappé dans un mur, ce qui ne fut pas sans faire céder le placoplâtre. De retour dans l'auto, Antoine l'avait priée de s'asseoir dans le siège du passager. Il ne s'était même pas retourné quand il l'avait entendu sangloter. La dure de dure venait de craquer. Le service de police allait évidemment payer pour la réparation du mur défoncé, Antoine y veillerait.

Ce dernier se souvenait que lui-même, à ses débuts, avait bénéficié des conseils des plus vieux. Quand il avait été appelé à Oka, en 1990, alors que les Mohawks revendiquaient une partie du territoire de la municipalité voisine et que l'armée avait dû intervenir, il avait

été témoin de la mort d'un jeune caporal. Trente ans plus tard, on n'a toujours pas débusqué le tireur. À l'époque, il avait réagi exactement comme Yolande devant la mère indigne. La mort du caporal avait déclenché en lui une rafale d'émotions allant de la peine à la colère. Si on ne l'avait pas retenu, il se serait lancé à la poursuite du tueur, non pour le capturer, mais pour l'éliminer. C'est l'horrible sentiment qui l'animait à ce moment-là et qu'il avait dû maîtriser. De cet événement, il avait appris qu'il devait se détacher de ses émotions s'il voulait survivre à la violence du monde. Mais il arrivait que la chose soit à peine possible.

Parc des Braves

Dès le lever du jour, les exposants commencent à étaler leurs marchandises au parc des Braves, au cœur de Sainte-Fleur, en face de la mairie. Ce lieu est l'endroit idéal pour tenir la Foire de la Saint-Jean, à l'occasion de la fête nationale des Québécois. Les marchands et artisans proviennent de la grande région de Montréal, mais surtout, de la Rive-Sud et de la Montérégie. Les artisans n'ont eu qu'à déboursé une somme symbolique pour réserver un emplacement. Ils n'ont qu'à s'amener avec leurs œuvres et leur abri en cas de pluie. Même chose pour les marchands, mais dans leur cas, le montant à déboursé est supérieur à celui des créateurs.

L'installation se déroule de façon désordonnée, chacun voulant être prêt le plus tôt possible pour accueillir les visiteurs dès leur arrivée. Parmi les exposants, on compte plusieurs designers de bijoux qui exhibent leurs créations non loin des vendeurs de camelote *made in China*. Il y en a pour tous les goûts et pour tous les budgets. Cette année, le temps est idéal. Les vendeurs, dont le kiosque voisine de grands arbres, auront la chance d'échapper aux rayons du soleil tout au long de la journée.

Vers 14 heures, Margot gare son véhicule dans le stationnement de l'église. Après avoir fermé la portière, elle jette un regard sur le grand édifice en pierres grises, un joyau historique, l'église du village. Elle se demande si l'intérieur du lieu de culte est à la hauteur de son grand clocher. Elle se dit qu'il lui faudrait bien y entrer un jour, ne serait-ce qu'une fois, pour en apprécier l'architecture. Les vitraux la charment également avec leurs couleurs flamboyantes que réveillent les rayons de soleil.

La journée s'annonce resplendissante, une bonne nouvelle en soi pour les villageois, qui craignent à chaque année de célébrer la Saint-Jean sous la pluie. Margot déambule dans les allées des exposants en glanant quelques cartes professionnelles, une façon de montrer de l'intérêt envers les produits sans pour autant en acheter. Elle vit en toute simplicité et exige peu sur le plan matériel. Au détour d'une allée, son regard est attiré par des toiles exposées dans un kiosque tout

en couleurs. L'artiste y présente une vingtaine de toiles montrant des scènes champêtres et citadines, dans un style que les professionnels qualifieraient de naïf. C'est ainsi que Margot reconnaît Irène Beaudoin, dont elle s'approche.

Dès qu'elle l'aperçoit, un grand sourire illumine le visage de l'artiste. On sent chez cette femme une chaleur humaine, celle-là même que Margot avait décelée lors de leur toute première rencontre au Comptoir familial. Après l'avoir saluée, Irène l'invite à pénétrer dans son espace. Grande et svelte à la peau éclatante de santé, cette femme, visiblement dans la jeune cinquantaine, affiche des rides qui n'altèrent en rien sa beauté. Ses yeux d'un noir profond brillent d'une lumière intérieure qui semble émaner du plus profond de son âme.

Irène a vécu son enfance à Boischatel, sur la Côte-de-Beaupré, en face de l'île d'Orléans. C'est là que dès son plus jeune âge, elle s'est intéressée à la peinture. À 19 ans, question de parfaire son art, elle a poursuivi ses études à l'École des Beaux-Arts de Montréal, ville qu'elle a habitée jusqu'à la fin de la quarantaine, avant de se réfugier à Sainte-Fleur. Trop captivée par son art, elle n'a jamais trouvé le temps de fonder une famille.

Comme c'est toujours le cas lors de leurs conversations, Margot se fait discrète quand Irène lui pose à nouveau des questions au sujet de sa vie personnelle. Pour éviter le sujet, elle se lance dans une série de questions sur la peinture, puis sur l'épouse de maire. Lorsqu'elle quitte le kiosque, elle est heureuse d'avoir obtenu une réponse à chacune de ses questions. Satisfaite, elle regagne son auto et retourne chez elle.

À la tombée du jour, alors que le parc des Braves se vide de ses exposants et de ses visiteurs, une accalmie tombe sur Sainte-Fleur avant la présentation d'un spectacle et du traditionnel feu de la Saint-Jean, plus tard en soirée. Ensuite, les villageois seront invités à danser dans la nuit.

À l'écart, Richard Ti-gars Beauchamp contemple la foule en tapant du pied. Dans son sac à dos, il transporte quelques bières et une flasque remplie de vodka. C'est son père qui l'a initié à l'alcool, avec pour tout conseil : « Si tu bois, tu manges ». En bon fils, Ti-gars a donc

ajouté dans son sac des croustilles, de petits gâteaux et des arachides. Ainsi, dès qu'il sent venir le tournis, il se gave de nourriture.

Né à Sainte-Fleur, Richard a fréquenté l'école primaire du village et l'école secondaire de Laroche. La plupart de ses amis travaillent maintenant à Montréal ou à Québec, alors que d'autres ont pu dénicher un boulot à la *Firesteel* de Laroche, la plus importante entreprise du secteur. Richard a bien tenté de faire de même, mais sans succès. C'est pourquoi, à la suggestion de son père, il s'est associé à lui pour exploiter la terre du grand-père, dont il héritera un jour.

Âgé de dix-sept ans, ses revenus et ses dépenses sont pour l'instant modestes. Mais qu'importe, puisqu'il vit chez son paternel, qui subvient à la plupart de ses besoins. Il peut donc compter sur l'appui de ce dernier qui en retour, exige de lui quelques petits services pas toujours nets, comme livrer le produit d'une chasse illégale, par exemple. C'est que Romain connaît l'art de diversifier ses revenus par des moyens honnêtes ou non.

Alors que le groupe sur scène amorce une vieille chanson des Stones, Richard, galvanisé par la musique et le rythme de la batterie, se dirige vers la foule en ondulant tel un animal qui essaie de se défaire d'un piège et se rapproche des boîtes de son. Dès qu'il y est, il sent l'euphorie engendrée par le mélange d'alcool et de musique. La tête lui tourne légèrement, mais c'est bon. Dans son enthousiasme, il frôle une jeune femme qui lui rend son sourire. Il reste sur place à se déhancher, puis se rapproche de Miss Sourire. Celle-ci accentue ses mouvements comme une invitation à la fête. Richard n'est pas sans remarquer la sueur qui coule entre ses seins, ce qui bien sûr, ne le rend pas insensible. Au bout d'un moment, son regard quitte la poitrine de la jeune fille pour se fixer sur les yeux. La danseuse continue de se remuer comme s'il n'y avait pas de lendemain. Entourée d'amis, elle se désintéresse de Richard, qui malgré tout, s'en approche de plus en plus près.

Soudain, une main se pose lourdement sur son épaule. Surpris, il se retourne, pour se retrouver face à face avec un jeune homme plus âgé que lui, qui lui lance un regard noir. L'inconnu approche ses lèvres de l'oreille de Richard pour s'assurer d'être bien compris lorsqu'il crie :

—Laisse ma sœur tranquille !

Cet ordre marque le début et la fin de la conversation. Sans crier gare, Richard décoche une droite bien appuyée sur la mâchoire du trouble-fête, sous les regards ahuris des témoins de la scène. La jeune femme se précipite vers son frère, qui gît au sol. Il est si blanc, qu'il fait peur à voir. Dès qu'elle l'aide à s'asseoir, il reprend peu à peu ses esprits, de même que ses couleurs.

Richard profite du moment pour récupérer son sac à dos et prendre la fuite, sachant très bien qu'il ne sortira pas gagnant contre autant d'adversaires.

Le lendemain, un policier se présente chez lui. Malheureusement, l'homme qu'il a frappé a porté plainte pour voie de fait simple et un témoin l'a identifié. Richard a beau raconter sa version de l'histoire et tenter de faire valoir qu'il est la victime plutôt que l'agresseur, rien ne fait. Une plainte a été déposée contre lui, et il doit assumer les conséquences de son geste. Ce n'est que quelques mois plus tard que la cause sera entendue. Richard sera blanchi de toute accusation, mais le juge le met toutefois en garde contre toute récidive.

À 11 heures le matin de la Saint-Jean, alors qu'il se trouve chez lui, Jean Fortier ingurgite sa première bière de la journée. Après un lunch composé d'un sandwich et d'une autre bière, il envisage de faire une courte sieste pour être en pleine forme en vue de la soirée. Vers 14 heures, il syntonise RDS. Les Yankees rencontrent les Mets dans une typique bataille new-yorkaise. Sitôt la quatrième manche, Jean est sur le point de céder au sommeil, mais se réveille en sursaut quand la balle, lancée par un joueur des Mets, franchit la clôture du champ centre. Partisan des Yankees, il laisse échapper un juron bien senti. Après la partie, il surfe sur les réseaux sociaux et s'offre une session porno sur Internet.

Vers 20 heures, il se dirige vers le parc des Braves pour participer à la fête, une tradition, chez lui depuis une douzaine d'années et une obligation depuis son élection comme conseiller municipal dans l'équipe du maire Joncas. Deux heures plus tard, alors qu'il tient à peine sur ses jambes, il insulte une mère de famille et les deux hommes qui l'accompagnent. Confus, il ignore qu'on l'a identifié.

Le mardi matin suivant le week-end de la Saint-Jean, le maire convoque Ti-gars et son père, ainsi que Jean Fortier. La rencontre est prévue à 11 heures, ce qui donne le temps à Guillaume d'expédier les affaires courantes avant de remettre les fêtards à leur place.

La veille au soir, un membre du conseil municipal l'a informé que son ami et collègue Jean Fortier était complètement ivre le jour de la Saint-Jean et qu'il avait insulté des citoyens. Guillaume se demande bien comment il pourra remettre de l'ordre dans des esprits aussi dérangés. Il décide que le mieux sera de les rencontrer séparément. D'abord Fortier, et ensuite, les Beauchamp, père et fils.

À l'heure convenue, Fortier entre dans le bureau et lance :

—Eh, mon chum ! Pas trop fêté ?

Le maire le dévisage en silence, le temps de contrôler la colère qui bouille en lui. Il se lève lentement, puis fait quelques pas vers Fortier qui commence à s'inquiéter.

—Mon tabarnak !

Habitué aux discours à l'emporte-pièce, le maire abreuve Fortier de ses postillons, pendant qu'il l'accuse de salir la réputation du village et des membres du conseil.

—Te soûler devant nos concitoyens... T'es pas capable de te retenir, hein ?

D'un air repentant, Fortier se contente de baisser les yeux et la tête.

—C'est ta dernière chance ! À ta prochaine incartade, tu quittes le conseil ! Sois-tu démissionnes, soit je te mets à la porte. Quand je pense que je suis obligé de défendre un pourri comme toi. Tu vas même perdre ton job si tu continues !

Cela dit, le maire prend conscience que ses paroles ont dépassé sa pensée. Il est évident que Fortier est alcoolique, mais de là à le menacer de la sorte ! Après tout, ne siège-t-il pas au conseil avec lui ? N'est-il pas un camarade de travail et un ami depuis qu'il l'avait rencontré à Montréal lors d'escapades nocturnes, loin de son village ? Malgré les défauts de Jean, il se sent responsable de cet homme. D'abord en tant que maire et ensuite, en tant que directeur des ressources humaines chez Firesteel. Il se ressaisit, retourne derrière son bureau et demande :

—As-tu pensé aux AA ?

—Je suis pas alcoolique, lâche l'autre en lui jetant un regard résolu. Juste un verre de temps en temps la semaine et un peu plus les week-ends. Faut ben se détendre quand on est en congé, non ?

Le maire, qui en a vu d'autres, n'est pas du tout étonné. C'est là la réponse typique de toute personne aux prises avec une dépendance. D'abord elle nie, puis affirme qu'elle peut cesser de boire à tout moment. Par la suite, la descente se poursuit. Pour finir, lorsque le malade atteint le fond du baril, il doit choisir entre vivre différemment ou périr.

Sur ces pensées, le maire propose à son ami de l'accompagner à une rencontre des Alcooliques anonymes, tout en soumettant à son attention que seul celui qui souffre d'alcoolisme peut convenir de ce fait et prendre les moyens pour s'en sortir.

Fortier ne réagit pas. Il se contente de fixer son interlocuteur, incapable du moindre mot. Le silence prend toute la place. Mal à l'aise, Guillaume se fait rassurant et réitère son intention d'aider son ami, mais à la condition que ce dernier le veuille bien.

Dans la salle d'attente attenante au bureau, Romain et son fils n'ont pas manqué d'entendre les cris proférés par le maire à l'endroit de Fortier. Au plus fort de l'affrontement, les deux se sont regardés en anticipant ce qui les attendait derrière cette porte close. Or, la suite allait les surprendre.

À titre d'employé du maire, Romain lui est redevable. En plus de lui confier les travaux de réparation et de rénovation de ses maisons, Guillaume le laisse vendre son bois de chauffage sans poser de questions et ferme les yeux sur ses activités liées au braconnage. De même, pour chaque mission dont il le charge, il le paie 20 dollars, l'heure. Ce n'est pas le Pérou, mais ces revenus suffisent à assurer leur subsistance, à son fils et lui.

Leur tour venu, ils sont accueillis dans un parfait silence. Dès que les trois hommes sont assis, le maire pointe Ti-gars du doigt et lance :

—Depuis quand on frappe au lieu de parler ?

—J'ai eu peur d'être attaqué par-dérrière.

—T'avais bu ?

—Juste quelques bières et un peu de vodka. J'avais du fun, se justifie Richard.

Aplati sur sa chaise, Romain écoute et scrute le regard de Guillaume sans intervenir. Le pauvre homme marche sur un fil ténu. D'un côté, il ne veut pas perdre les faveurs de son employeur et de l'autre, il comprend que son fils a dérapé. Mais qu'y peut-il ? Après tout, à 17 ans, un jeune homme n'est qu'à quelques mois d'atteindre sa majorité.

Guillaume se tait et baisse les yeux, tout en transformant en tapon un post-it qui dormait sur son bureau. Il appuie la tête contre la paume d'une de ses mains, pendant que Romain et Richard se regardent d'un air interrogateur.

Sans même un regard pour Richard, Guillaume se tourne vers Romain. Il avale sa salive, et se lance dans un long monologue sur les difficultés d'être un bon parent, comme si ce discours allait le soulager du poids de la paternité et de la fugue de son fils. Quand il en a terminé, il se lève et donne congé à ses visiteurs.

En quittant le bureau, ceux-ci sont surpris des confidences du maire. Sur le chemin du retour vers la maison, ils rient un bon coup, comme si la vulnérabilité passagère de Joncas était un sujet de plaisanterie. Lorsqu'ils retrouvent leurs esprits, Romain constate que non seulement il a évité les reproches du maire, mais que de plus, Richard s'en tire franchement à bon compte.

Larmes de joie

Margot entend un cri démentiel qui cette fois l'ébranle plus que d'habitude. Le son est amplifié par un haut-parleur dont elle peut régler le volume à volonté. En cas de visite impromptue, elle coupe le son.

Sans se presser, sachant ce qui l'attend, elle quitte le salon et se rend au sous-sol. Chemin faisant, elle s'arrête dans la salle à manger pour s'emparer de l'une des deux clés de la chambre de son fils, bien dissimulée dans un vase, sous une plaque en métal servant de faux fond.

Rendue au sous-sol, un deuxième cri lui déchire les tympans. Du coup, elle sent l'angoisse monter d'un cran.

—Ce sera quoi, cette fois ? redoute-t-elle en s'emparant d'une deuxième clé, camouflée, celle-là, dans une fausse prise électrique située à la gauche de l'entrée de la cache, dont la porte, à l'instar de celle qui donne accès au sous-sol, a été conçue pour résister aux assauts.

Elle ouvre. Comme toujours règne cette odeur qui vous crucifie les narines. Jérôme, les cheveux collés au visage, transpire comme s'il venait d'exécuter 100 pompes. Il fait chaud, très chaud. Dans son délire, l'adolescent a tourné la manette du thermostat. Margot regarde le compteur, et constate qu'il est à 30 degrés. Comme elle étouffe elle-même, elle le remet à zéro. Il lui faudra songer à installer un protecteur pour éviter que Jérôme ne recommence.

Couché sur le ventre, celui-ci soulève le torse et oscille la tête de droite à gauche en se tenant sur les coudes. Il regarde sa mère en silence. Voyant que ses yeux vides fixent un point au-dessus de sa tête, elle se retourne, mais... rien. Que le mur.

Elle pose son regard sur son fils, et s'approche de lui. Ce dernier roule sur le côté, puis sur le dos, tout en se protégeant le visage à l'aide de ses bras, comme s'il craignait d'être frappé. Pourtant, c'est avec la plus grande des délicatesses que sa mère dépose une main sur son torse. Margot s'étend à côté de celui qui même adulte, sera toujours un enfant, son enfant. Alors que le silence perdure, elle sent un doigt toucher sa main en exerçant une légère pression sur le dessus de ses

phalanges. Sans bouger, elle attend la suite. Un deuxième doigt se pose, puis un troisième. Enfin, toute la main de son fils finit par se poser sur la sienne. Un moment unique ! Du jamais vécu. N'osant pas le regarder, Margot fixe elle aussi le plafond, ce qu'elle fait sans bouger pour ne pas briser la puissance du moment.

Le temps passe, et quelques minutes qui s'étirent. Et encore. Margot et Jérôme gardent tous deux les yeux fermés. Soudain, la respiration du jeune homme ralentit. Margot tourne lentement la tête, pour constater qu'il dort. On dirait qu'il rêve. Mais à quoi, à qui ? Peut-on rêver de ce qu'on n'a jamais vu ni connu ? Margot retire sa main en prenant soin de ne pas le réveiller. Debout, elle regarde son garçon immobile. Elle partage avec lui cette paix. Une larme glisse sur ses joues et vient se perdre dans son cou. Une larme de joie.

Comme tous les matins, quatre jours par semaine, Caroline Vasseur quitte sa résidence et se dirige à pied vers le Comptoir familial situé dans un local adjacent du bureau de son mari. Il est 9h45 lorsqu'elle ouvre les portes du dépôt. Des gens ont abandonné des vêtements ensachés dans un grand coffre en plastique placé à l'entrée du local.

Après avoir préparé le café, elle commence à disposer les dons dans des boîtes identifiées en fonction de leur contenu : chemises, blouses, sous-vêtements. Au bout d'un moment, elle se penche pour en ramasser une qu'elle souhaite entreposer dans l'arrière-boutique. En se relevant, elle titube, victime d'un étourdissement. Comme toujours, elle s'efforce d'oublier la raison de son malaise. Ce n'est pas la première fois qu'elle se retrouve dans cette situation. Depuis quelques années, la violence de son mari à son endroit augmente au rythme de sa mauvaise humeur. Des banalités servent de prétextes aux emportements de Guillaume, qui lui inflige des blessures que la pauvre s'efforce de camoufler pour sauver les apparences. Or, les blessures les plus profondes sont celles qui sont enfouies au fond d'elle-même, et que nul ne voit.

Elle se souvient comme si c'était hier de la première colère de Guillaume. Que des mots agressifs, blessants, dans le simple but de l'humilier. Et ce, pour une peccadille. Guy, encore aux couches, souf-

frait d'une otite. Ses cris de douleurs et ses pleurs exigeaient une patience d'ange. C'était un dimanche. Guillaume revenait de son bureau, où il avait l'habitude, en matinée, de mettre ses dossiers à jour avant de profiter du reste de la journée pour se détendre. Ce jour-là, il était rentré à la maison de mauvais poil. Son adjoint avait omis de réunir les documents indispensables à la préparation d'une présentation sur le zonage. Alors, lorsque Guillaume fut accueilli par les hurlements de son fils, il fut envahi par une vague de colère qui enfla à chaque pas qui séparait le vestibule de la cuisine où Caroline tentait de calmer Guy.

Il n'y eut aucun coup. Mais Caroline s'en souvenait néanmoins comme d'une tache de vin sur une chemise blanche. Guillaume avait lancé des mots complètement déplacés. Puis, d'une crise à l'autre, la gravité des gestes allait sans cesse en s'aggravant. D'abord, il se contentait de serrer les bras de sa femme. Avec le temps, s'étaient ajoutés des poussées et des coups d'épaule qui selon ses dires, se voulaient accidentels. Et voilà que depuis quelques années, il y allait de raclées, tant avec les mains que les poings et les pieds.

Jamais Caroline n'a songé à le dénoncer. Au contraire. Elle a toujours cherché dans son comportement ce qui pouvait l'irriter à ce point. Oui, son époux exerce une emprise sur elle, mais elle est d'avis que ses qualités surpassent ses faiblesses. Depuis le début de ses excès de violence, elle s'est juré de tout faire pour le comprendre. Sûr qu'il n'agirait pas ainsi s'il pouvait s'en empêcher. Aussi, demeure-t-elle convaincue qu'elle peut l'aider.

Jean Fortier se sent guilleret, ce matin, alors qu'il célèbre son douzième anniversaire à la *Firesteel*. Il se revoit, jeune mécanicien, entrer pour la première fois dans cet autre monde, rouge, chaud et dangereux.

Avoir pu décrocher un poste de mécanicien à peine quelques mois après être sorti de prison relevait de l'exploit. Il avait convaincu son ami Guillaume de ses capacités malgré son manque d'expérience. Bien évidemment, il avait aussi fait valoir sa détermination et ses compétences, sans oublier de préciser qu'au Cegep, ses notes étaient au-dessus de la moyenne. Extraverti, un peu nerveux et optimiste, le

jeune homme de 24 ans avait eu confiance en ses moyens. Douze ans plus tard, le jour était aux célébrations.

Dès son arrivée, Joncas avait pris son vieil ami sous son aile, malgré son dossier criminel. Jean avait opté pour la transparence en révélant son erreur de jeunesse et la raison pour laquelle il portait maintenant le nom de sa mère. Il avait joué quitte ou double en révélant la vérité, et il avait gagné son pari. De son côté, Joncas lui-même, au début de sa carrière en RH, avait eu la chance de bénéficier du soutien d'un mentor. Alors, pourquoi ne pas rendre la pareille à un débutant ? Quand on est ambitieux, vaut mieux avoir plus d'amis que d'ennemis. Outre son appétit pour le pouvoir, Guillaume se demandait pourquoi un lien invisible l'unissait à ce nouveau venu qu'il n'avait pas revu depuis l'époque de ses soirées festives à Montréal.

Jean se souvient très bien de son premier jour à l'usine de transformation du minerai. Sa première perception avait été de se dire : « Je vais crever ici ». Il avait revêtu une combinaison isolante, des gants en cuir, un casque antichoc et des bottes adaptées au danger ambiant. Après tout, il lui fallait affronter un environnement dans lequel un creuset générant 1 500 degrés Celsius d'enfer transformait le minerai extrait des mines du Grand Nord en billes d'acier.

Le pauvre avait l'impression que ses poumons pompaient une poussière rouge qui se répandait dans son organisme par le flux sanguin. Glauque, sale et chaude, la fonderie crachait ses matières contaminées tel un dragon vomissant le feu. Pour cette première journée au cœur de l'usine, il était accompagné de Guillaume, qui lui avait expliqué les rouages du métier.

Dans cet environnement de chaleur sèche, sans aucune possibilité de climatisation, le mécanicien était appelé à travailler en hauteur, pour voir à l'entretien des treuils et à la réparation de moteurs défectueux. Avec le temps, il pourrait gravir les échelons et être affecté à l'installation de briques réfractaires dans le creuset, berceau de la transformation du minerai désoxydé et d'une grande variété de produits d'acier récupéré et recyclable à l'infini.

Satisfait de ce premier contact avec son nouvel employeur, Fortier avait manifesté l'enthousiasme du débutant. Il se sentait en sécurité, malgré le climat lourd, malsain et menaçant de la fonderie. Pour le rassurer, Joncas avait insisté sur les nombreuses mesures de sécurité. Lorsqu'un mécanicien était appelé à travailler sur l'une des

machines, il devait la cadenasser afin d'éviter un départ accidentel. Un oubli l'exposerait à de graves blessures.

Les vêtements reçus le matin, rangés dans l'entrepôt ou disposés dans les étagères et présentoirs du magasin signalent le début d'une autre journée de travail au Comptoir familial. Seule, Caroline attend la visite de Margot Châtillon, qu'elle n'a pas revue depuis la toute première visite de cette dernière quelques semaines plus tôt. Elle a été surprise, mais ravie, lorsqu'elle la femme l'a appelée pour lui dire qu'elle acceptait de travailler au magasin en tant que bénévole. Il lui semble que les clients se feront rares en ce mardi matin pluvieux de juillet. Une question d'instinct et d'expérience. C'est donc une journée idéale pour rencontrer une postulante. Le rendez-vous étant prévu à dix heures, Caroline se verse une seconde tasse de café, noir comme son âme fissurée.

Dix minutes avant l'heure convenue, Margot entre. Comme lors de leur première rencontre, Caroline l'accueille avec un grand sourire. La première dame de Sainte-Fleur l'invite à déposer son sac à main derrière le comptoir, geste que Margot répétera tous les jours si elle décroche le poste.

La gérante, elle aussi bénévole, explique à sa potentielle nouvelle collaboratrice tout ce qu'elle doit savoir pour tenir le magasin. Margot s'efforce de tout absorber, alors que leur entretien se déroule dans une atmosphère bon enfant. Tout de suite, une complicité s'installe entre les deux femmes. Alors qu'une cliente se présente, Caroline invite Margot à l'accueillir, pendant qu'elle compte rester en retrait pour observer la scène. La recrue s'exécute, puis la cliente repart, visiblement satisfaite de son achat.

Heureuse de la tournure des événements, Caroline invite ensuite Margot à s'asseoir sur une causeuse à vendre et lui demande pourquoi elle a choisi le Comptoir familial. Margot explique que puisqu'elle n'a pas d'amis à Sainte-Fleur, le fait de travailler au comptoir lui permettra de sortir de la maison, de rencontrer les gens du coin et de mieux s'intégrer. En fait, elle n'a qu'une condition à poser pour conclure l'accord, soit celle de travailler avant 14 heures, quatre jours par semaine. Sans plus de question, Caroline lui propose un horaire réparti

du lundi au vendredi, de 10 à 14 heures, proposition qui est acceptée d'emblée.

Avant qu'elle ne parte, Margot est invitée à remplir un formulaire qu'elle devra remettre dès le jeudi suivant. Lorsque Caroline se penche sous le comptoir pour s'emparer dudit formulaire, l'arrière de son chandail se soulève, ce qui laisse voir une vilaine meurtrissure mauve et jaune au bas de son dos. Margot, qui réussit à camoufler son trouble, s'empare du document, esquisse un vague sourire et prend la direction de la sortie après avoir remercié sa nouvelle collègue.

Un match Canadiens-Boston, au Centre Bell est toujours un événement en soi. Particulièrement un samedi soir, en dépit de ce qu'il en coûte pour une paire de billets.

Guillaume Joncas n'éprouve aucun mal à se remémorer la première fois qu'il avait assisté à un match au Forum. Un cadeau de Noël de son père qui l'accompagnait. Il avait 12 ans. Même à cette époque, le prix des billets était trop élevé le samedi soir pour les modestes moyens de la famille. Pour économiser, le paternel avait donc choisi une ligue de second plan, et un match présenté un dimanche après-midi. Sur place, Guillaume s'attendait à ce qu'un commentateur décrive le jeu comme à la télévision. Or, il avait été déçu, pour ne pas dire choqué, de constater que ce n'était pas le cas.

C'est le président d'une entreprise de Laroche, Victor Lesieur, membre de la Chambre de commerce, qui avait offert les billets au maire, sans doute pour obtenir une quelconque faveur dans un futur plus ou moins rapproché. Voilà une pratique courante en affaires. Puisque le généreux donateur est à la tête d'une entreprise offrant un service automatisé de paies et que Firesteel compte plus de 800 employés, il est plutôt aisé de deviner l'intention qui se cachait derrière le geste.

Guillaume a choisi Jean Fortier pour l'accompagner, afin de souligner le douzième anniversaire de ce dernier à la fonderie. Depuis l'embauche de son ami, le maire lui sert de mentor. Mais comme tout bon politicien, il avait à l'époque une autre raison de s'intéresser à lui. Jeune et nouveau au sein de l'entreprise, Jean est devenu, avec le temps, les yeux et les oreilles du patron au sein de l'usine. Aussi, après le travail,

les deux se retrouvent souvent au bar pour se raconter leur journée. Guillaume en profite alors pour extraire les informations utiles que peut lui fournir Jean au sujet du déroulement des opérations et des autres employés.

Avec le temps, leur amitié a fini par grandir, au point de déborder le cadre du travail. Chacun y trouve son intérêt. Grâce à l'appui de Guillaume, Jean se sent en sécurité. À force de fréquenter le bar avec lui, d'où ils sortent parfois éméchés, les confidences qu'ils échangent glissent de plus en plus vers leur vie personnelle.

Au conseil municipal tout comme à l'usine, Guillaume utilise Jean à titre d'informateur. Ce dernier transmet les messages du supérieur aux autres conseillers et vice-versa. Évidemment, le maire ne peut qu'approuver la docilité du nouvel élu, dont il se moque carrément des habiletés politiques. Pour lui, Fortier est le parfait béni-oui-oui qui n'entretient aucune illusion sur ses talents de rassembleur et de politicien charismatique. Au contraire, il joue profil bas et reste au service de son maître.

Ils n'auront plus que toi

Au début, Serge et Suzanne filaient le parfait bonheur. Comme dans tous les nouveaux couples, chacun ne voyait que les qualités de l'autre et minimisait ses défauts, trop occupés qu'ils étaient à s'aimer. Après six mois de vie commune, toutefois, voilà que leurs petits travers commencent à sortir au grand jour. C'est ainsi que Suzanne, habituée de diriger à l'animalerie, se montre de plus en plus autoritaire à l'endroit de son conjoint à la maison.

—C'est toi la boss au travail, mais pas ici ! peste Serge chaque fois qu'il se sent mener par le bout du nez.

Les vendredis soir, ils ont l'habitude de dîner dans un restaurant italien, à une dizaine de minutes de la maison de Suzanne qu'ils habitent ensemble. Au cours de l'une de ces sorties, Suzanne critique vertement le choix de menu de Serge.

—C'est trop gras ! commence-t-elle.

—Dans une heure, tu auras encore faim, ajoute-t-elle.

—Tu bois trop de vin... dit-elle encore.

De plus en plus, les reproches abondent comme une pluie en automne. Confronté pendant des années à la jalousie de Geneviève, Serge tolère difficilement les remontrances de sa conjointe. Non seulement se sent-il épié, mais il apparaît évident que Suzanne ne lui fait pas confiance.

Un autre sujet de dispute : l'argent. Les revenus de Serge sont inférieurs à ceux de Suzanne, qui a hérité d'une généreuse somme d'argent de son père. Souvent, elle insiste auprès de Serge pour qu'il contribue davantage aux dépenses de la maison, ce que le pauvre bougre refuse pour une raison fort simple : dès que l'argent entre, il disparaît aussitôt dans les coffres du casino. Un soir, ils décident d'aller au cinéma. Une fois au guichet, Suzanne ne bouge pas, l'air d'attendre que Serge paie les billets d'entrée. Or, celui-ci garde les deux mains dans les poches, attendant à son tour que Suzanne sorte son portefeuille. Une petite *guéguerre* pour une vingtaine de dollars ! Dans un couple, ce type d'affrontement peut prendre des proportions imprévisibles. C'est ce qui s'est produit ce fameux soir de juin alors

que le soleil se couche sur la ville. Suzanne opère un demi-tour, se dirige vers son auto et quitte les lieux. De son côté, Serge ne se donne ni la peine de la suivre ni celle de protester tant il est médusé.

Quelques heures plus tard, il appelle un taxi et se fait déposer à la maison après avoir visionné le film et bu quelques verres dans un bar adjacent au cinéma.

Arrivé à la maison, il introduit la clé dans la serrure de la porte d'entrée, mais celle-ci refuse de s'ouvrir. Il frappe du poing contre la porte, mais seul le silence répond à ses coups. Il est sidéré. Comment Suzanne avait pu agir si vite ?

Ce n'est que plus tard qu'il prendra conscience qu'il a été victime d'une machination de la femme, qui avait fait changer les serrures pendant son absence plus tôt dans la journée. Nul doute qu'elle avait prévu que ce soir-là, sa pingrerie l'amènerait à refuser de payer leurs billets de cinéma. C'est là que leur relation prit fin.

Le lundi suivant, Serge se présente à l'animalerie pour reprendre son service. Or, Suzanne l'attend avec un chèque de 3 000 dollars en main. Elle a choisi de lui verser cette importante somme pour acheter la paix et s'assurer qu'il disparaisse de sa vie. Après quoi, elle exige qu'il quitte le magasin sur-le-champ.

C'est ainsi que Serge s'est retrouvé dans une chambre de motel avec seulement 1 724,92 dollars en banque et aucune autre possession que ses vêtements et quelques souvenirs entassés dans une boîte, tous restés chez Suzanne. Et bien sûr, il avait en poche le chèque de 3 000 dollars.

Tout autant que Geneviève, Suzanne le soupçonnait depuis un moment de visiter secrètement le Casino de Montréal pour alimenter les machines à sous et les tables de blackjack. Elles avaient raison, mais pour rien au monde il ne l'aurait avoué. Tout au plus, se défendait-il en leur disant que là-bas, il se détendait, sans compter que la bière était gratuite lorsque consommée aux tables, où il ne misait que de très petites sommes. Malheureusement, les 3 000 dollars tout juste reçus ne font pas long feu sur l'île Notre-Dame.

Avec le peu d'argent qu'il lui reste, il décide de s'installer temporairement dans une modeste chambre équipée d'un four micro-ondes, d'un lit et d'un fauteuil. Le *tourist room* se situe sur la rue Saint-Denis, au sud de la rue Sainte-Catherine. Il estime qu'au centre-ville, il n'aura aucun mal à se faire engager comme vendeur de souliers, de

vêtements ou même, d'appareils électroniques si on se donne la peine de lui expliquer le fonctionnement des nouveaux gadgets.

Effectivement, au bout de quelques jours, on retient ses services comme vendeur dans un magasin de chaussures orthopédiques situé dans un centre commercial du centre-ville. Après une courte formation rémunérée seize dollars de l'heure, il entre en fonction, moyennant un salaire de dix-huit dollars.

Au bout de quelques mois, il reçoit le même jour deux appels inattendus. Le premier provient de Suzanne, qui le prie de venir chercher ses effets personnels. Voilà qui le soulage, lui qui depuis tout ce temps, devait se rendre à la friperie pour se procurer des vêtements bon marché. Deux heures après cet appel, Geneviève lui téléphone pour lui annoncer qu'elle souhaite le rencontrer le plus tôt possible, sans lui en dire davantage. Mais sa voix éteinte et son ton résigné ne manquent pas de semer chez lui l'inquiétude.

Quelques semaines plus tôt, lors d'un examen de routine, le médecin de famille de cette dernière avait décelé une masse suspecte en exerçant une pression sur son abdomen. Il lui avait donc rédigé une ordonnance pour une colonoscopie et un scan du foie. À la suite de ces tests, elle avait dû subir des examens plus poussés, dont une résonance magnétique et une biopsie.

Deux semaines plus tard, le verdict tombe. La masse est une tumeur cancéreuse. À cette annonce, Geneviève et sa fille, qui l'accompagnent pour l'occasion, sont effondrées. Malgré la cruauté du moment, l'oncologue enchaîne en expliquant à sa patiente qu'elle doit recevoir des traitements de chimiothérapie, et ce, le plus rapidement possible. Margot reprend peu à peu ses esprits, tandis que sa mère, stupéfaite, se rend à la salle de bain. Seule avec le docteur, la fille s'enquiert sur les chances de guérison de Geneviève.

—Difficile à dire pour l'instant, lui répond le docteur. On en saura davantage après l'IRM, qui nous indiquera si d'autres organes sont touchés.

Trois semaines s'écoulent avant que Margot et Geneviève ne reçoivent le résultat : cancer de l'intestin, phase 4. Au plus, un an à vivre. Les métastases ont envahi le foie, la rate et les poumons.

Pour répondre aux besoins de sa mère, Margot effectue la navette entre Sainte-Fleur et Montréal au moins chaque deux jours. La voyant ainsi partir régulièrement, Romain en informe son patron, sans toutefois pouvoir lui dire où elle se rend. Le maire est d'autant plus intrigué quand il apprend que Margot a avisé Caroline qu'elle doit s'absenter du Comptoir familial jusqu'à nouvel ordre. Pour en savoir plus, il exige de Romain qu'il se rende chaque jour à la propriété afin d'inspecter les alentours et de vérifier si les portes sont verrouillées. Tout en s'exécutant, Romain en profite pour regarder à travers les fenêtres, mais ne constate rien d'anormal.

Pendant ce temps, en route vers Montréal, Margot se sent anéantie, détachée de son corps, comme si son esprit flottait, qu'elle quittait le monde des vivants pour celui des morts. À l'instar de tous les proches aidants, elle est certes constamment préoccupée par ses obligations, mais c'est toutefois la fin imminente de sa mère qui pèse le plus lourd, sans compter la colère sourde qu'elle éprouve devant l'injustice de la vie. Pourquoi moi ? se demande-t-elle.

Arrivée chez Geneviève, elle troque son chagrin et sa colère contre un optimisme simulé. Comme toujours, elle répète à sa mère que tout bon médecin, même un spécialiste, peut se tromper. Or, après lui avoir préparé un repas composé d'un sandwich au jambon, de quelques légumes, d'un morceau de fromage et de compote aux cerises, elle ne peut que se rendre à l'évidence... Sa pauvre mère n'arrive plus qu'à avaler à petites bouchées tout en s'interrompant régulièrement pour reprendre son souffle.

Le repas terminé, Geneviève prie Margot de la conduire au salon. Elle peut marcher sans aide, mais une présence à proximité la rassure. Sa tâche accomplie, Margot retourne à la cuisine pour laver la vaisselle et tout ranger. Après quoi, elle rejoint sa mère avec en main, une carafe de thé vert qu'elle pose sur une petite table d'appoint. Sans crier gare, Geneviève émet un son rauque et commence à tousser. Son visage rougit, conséquence d'une toux profonde. Au bord de l'étouffement, penchée vers l'avant pour faciliter l'expulsion du mucus, elle finit par s'adosser au fauteuil et se calmer, tout en regardant sa fille avec des yeux remplis de larmes, comme si elle se sentait coupable de lui imposer sa douleur et son désespoir.

En voyant sa mère dans cet état, Margot songe aux traitements de chimiothérapie qui doivent commencer dans quelques jours. Si la pauvre souffre déjà de la sorte, qu'en sera-t-il la semaine prochaine ? Margot envisage de discuter avec l'oncologue afin d'amoindrir les souffrances de la malade.

Serge se demande bien ce que peut lui vouloir Geneviève. Comme convenu au téléphone, il se rend chez elle le dimanche après-midi. Le choc qu'il éprouve à la vue de son ex-femme le bouleverse. Elle est si pâle, si amaigrie. Pourvu qu'elle ne détecte pas son trouble. Vêtue d'une robe à motifs jaunes, gaie malgré les circonstances, elle sourit nerveusement. Ils discutent de tout et de rien pour réchauffer l'atmosphère, jusqu'à ce que Geneviève, bien calée dans son fauteuil, annonce qu'elle souffre d'un cancer. Aussitôt, Serge pâlit. Il la regarde sans mot dire, comme paralysé.

—Mon espérance de vie vient d'en prendre un sacré coup, enchaîne-t-elle sur un ton léger, comme pour fuir sa triste réalité. Il me reste un an à vivre, peut-être moins.

Serge entre dans une zone fluide où il lui faut déployer un effort considérable pour garder les deux pieds sur terre. Il ne voit et ne sent plus rien. Tellement, qu'il doit respirer profondément pour ne pas s'évanouir. Ce n'est pas tous les jours qu'on regarde la mort en face, encore moins celle d'une personne qu'on a longtemps aimée. Toujours silencieux, il s'approche de Geneviève et la prend dans ses bras. Il la serre fort contre lui, juste assez pour la rassurer, pendant qu'elle pleure tranquillement, la tête calée sur son épaule. Aucun mot n'est dit, jusqu'à ce que Serge murmure d'une voix éteinte :

—Je suis désolé.

Cette nuit-là, Serge dort sur le canapé du salon, tandis que Geneviève cherche à trouver le sommeil dans sa chambre, toute lumière éteinte, à l'exception d'une veilleuse qui émet une faible lueur rassurante. Comme elle est ravie que son ex-époux ait accepté de rester un peu !

Au petit déjeuner, les deux se contentent d'un café et d'un fruit. Encore là, rien n'est dit. Serge est encore sous le choc alors que Geneviève s'efforce de rester éveillée après une nuit courte et tourmentée,

en raison de la douleur provoquée par sa maladie. Le médecin lui a bien prescrit des antidouleurs, mais rien n'y fait. Au matin, elle est incapable de se tenir sur ses jambes. Un jour, au réveil, il lui est même arrivé de perdre brièvement connaissance avant de s'écrouler sur le bord du lit, ce qui l'avait perturbée au plus haut point.

Après le repas, elle doit puiser dans ses ressources physiques et mentales pour trouver la force de discuter de la suite des choses avec Serge. Assis côte à côte à même le sofa qui avait été témoin de leurs ébats quand leur amour était à son zénith, Geneviève fait de son mieux pour refouler ses larmes. Elle prend la main de son invité et lui avoue :

—J'ai peur de mourir, mais j'ai encore plus peur pour ma fille. Tu ne l'as jamais su, mais... elle ne vit pas seule.

Geneviève hésite longuement avant de poursuivre.

Elle a un fils handicapé, âgé de 14 ans. Je suis la seule à le savoir. Et maintenant, tu es toi aussi dans le secret. Il s'appelle Jérôme et vit caché dans le sous-sol de sa maison. C'est le seul moyen qu'a trouvé Margot pour le protéger du monde extérieur tellement son état est grave et désespéré.

Après un lourd silence, Serge fixe le plancher, incapable d'affronter le regard de son interlocutrice. Puis, surmontant son trouble, il relève lentement la tête. Dans l'attente de sa réaction, Geneviève en vient à se demander si elle a pris la bonne décision. N'aurait-elle pas dû en parler à Margot avant de partager son secret avec Serge ? Si elle l'a fait, c'est qu'elle souhaite convaincre celui-ci d'assurer la protection et la sécurité de sa fille et de son petit-fils. À son grand départ, Margot se retrouvera seule. Il lui fallait donc trouver une personne pour la remplacer, et cette personne, ce serait Serge. Afin de convaincre ce dernier d'accepter ce rôle de protecteur, elle lui promet d'en faire son héritier, bien que ses avoirs soient modestes. Avant même qu'il ne prononce le moindre mot, elle lui lance :

—Quand je ne serai plus là, ils n'auront plus que toi.

Avant de prendre sa décision, Serge insiste pour tout savoir. Pourquoi Margot cache-t-elle son fils ? De quelle maladie souffre-t-il ? Margot est-elle heureuse ? Comment réussit-elle à vivre ? Mille et une interrogations se bousculent dans sa tête. Or, ce n'est pas le moment de bombarder de questions la pauvre Geneviève.

Il la remercie donc avant de lui signifier qu'il lui faut réfléchir à la question avant de s'engager. Après tout, il n'est pas le père de

cet enfant. Voyant le désarroi de son hôtesse, il ne peut que se sentir coupable. Est-ce une forme de lâcheté? Après tout, il connaît Margot depuis qu'elle est adolescente. Mais ce fils caché qu'elle garde tel un prisonnier... n'est-ce pas l'œuvre d'une grande malade?

C'est en proie à l'angoisse et à la panique qu'il quitte les lieux. Tout ce qu'il vient d'apprendre est trop pour lui. Tout de même étonnant que Geneviève lui adresse une telle demande alors qu'il l'a quittée pour faire sa vie avec une autre femme. Néanmoins, il comprend mieux, à présent, pourquoi son ex se rendait pratiquement toujours seule chez sa fille.

Danger imminent

—T'es folle ! explose Margot quand Geneviève lui annonce qu'elle a révélé son secret.

Margot crucifie sa mère d'un regard qui l'aurait achevée si elle n'était pas déjà un peu morte.

—Jamais ! Tu m'entends ? Jamais !

On pourrait couper la tension au couteau tellement Margot écume. Les yeux dans le vide, celle qui voulait bien faire encaisser le choc, incapable du moindre mot. La pauvre vient de prendre conscience de l'ampleur de la situation. Margot refuse toute autre protection que celle de sa mère, encore plus celle d'un exploiteur comme Serge, un joueur et un tricheur, de surcroît. Déjà lorsqu'il était avec sa mère, il s'absentait pour se rendre dans un salon de jeux.

—Jamais ! s'écrit-elle à nouveau.

Décidément, ce mot devient pour elle un mantra. Puis, sa rage se transforme en chagrin. Elle pleure sans retenue, d'abord de fureur, et ensuite de peine, comme si sa mère l'avait vendue à un étranger pour en faire une esclave. À son tour, Geneviève pleurniche plus qu'elle ne pleure, et laisse tomber des larmes desséchées par la maladie qui la ronge maintenant des poumons jusqu'aux intestins. Rassemblant toutes ses forces, elle laisse échapper quelques mots de sa bouche engourdie par le fentanyl.

—Je voulais juste m'assurer que tu ne sois plus seule, se défend-elle.

À cela, Margot riposte qu'elle a toujours été seule avec son fils et qu'il en sera toujours ainsi.

—Tu viens de donner à Serge un pouvoir sur Jérôme et moi ! Ce type est un malade du jeu et il est toujours à court d'argent.

Reconnaissant sa maladresse, Geneviève entrevoit les conséquences de sa trahison lorsque Margot lui confie qu'une fois, Serge avait fouillé sa maison en son absence et qu'il avait recueilli des informations confidentielles.

—Je l'ignorais, s'étonne Geneviève, de plus en plus mal à l'aise. Elle se console néanmoins en se disant que Serge ne lui avait pas en-

core donné de réponse. Elle craint maintenant que celle-ci soit positive. Elle peut toujours faire marche arrière, certes, mais le mal est fait. Serge sait. Il connaît le secret de Margot. De ce fait, son fils et elle sont en danger. C'est du moins ce que pense l'aidante lorsqu'elle prend sa mère dans ses bras pour la réconforter.

Quelques heures plus tard, Margot se retrouve dans sa chambre, une couverture remontée jusqu'à son cou. Elle se sent frileuse et tremblante, tandis que ses pensées s'entrechoquent comme des boules sur un tapis de billard. Elle craint que Serge la menace de révéler au grand jour l'existence de Jérôme. De plus, puisqu'il a mis la main sur des documents confidentiels à l'époque où il a effectué des rénovations pour elle, il a sans doute une bonne idée de sa situation financière.

Avant de s'endormir, elle entrevoit le visage de sa mère comme dans un rêve. Puis, au moment de sombrer dans les bras de Morphée, une autre image apparaît. Bijou, son frère, son ami, son chien, vient se blottir contre elle. Elle l'accueille avec une longue caresse de la tête jusqu'à la queue. La relation fusionnelle entre elle et son animal aurait surpris quiconque les aurait vus ensemble. La chaleur dégagée par leurs corps se répand dans le lit comme une légère brise d'été. Soudain, un bruit. Margot tend l'oreille, mais celles du chien sont déjà dressées, en état d'alerte.

Quelqu'un s'amène d'un pas assuré, lourd et menaçant. Après quoi, la porte de la chambre s'ouvre brusquement, puis un inconnu apparaît dans l'embrasement. Grand et costaud, l'homme a le visage dissimulé derrière un foulard à carreaux rouges et noirs, tandis que ses yeux sont camouflés derrière d'épaisses lunettes. Aussi, il porte des gants. Bijou se met à aboyer comme un perdu.

L'inconnu se jette alors sur le lit et saisit l'animal par le cou. Pendant qu'il le serre entre ses mains, Margot le frappe dans le dos pour qu'il lâche prise. Or, rien n'y fait. L'homme se relève, et sort de la chambre en courant, pendant que Bijou est ballotté comme un pantin au bout de sa main. La pauvre bête ne bouge plus.

—NON !

Dans un hurlement désespéré, Margot articule le nom de son chien. Elle crie encore quand elle ouvre les yeux, tremblante de la tête

au pied, la sueur dégoulinant dans son cou, le front inondé du liquide salé qui l'aveugle.

En panique, elle se lève avant d'apercevoir son visage dans le miroir suspendu à la commode de sa chambre. L'image qu'il lui renvoie la terrifie. Elle se voit elle, à peine sortie de l'enfance, alors qu'elle vient de voir son meilleur ami disparaître à jamais.

À son réveil, au milieu de la nuit, elle allonge le bras et allume la lampe de chevet. Apeurée par ce cauchemar, elle se lève aussitôt et se regarde dans le miroir. Cette fois, elle est redevenue la femme d'aujourd'hui, à la fois forte et fragile. Elle fixe ensuite Bijou à qui, dans sa deuxième vie, on ne peut plus faire de mal.

On frappe à la porte. Elle ouvre. Personne. En se retournant, elle entend la voix de son père qui résonne dans sa tête comme une enclume qu'on frappe à coups de masse. Une voix forte, autoritaire, qui ne supporte aucune contradiction. Margot cherche sans succès d'où vient la voix de son père, qui la supplie de protéger son fils, celui-là même qu'il ne pouvait regarder en face quand il vivait.

—Méfie-toi de tout le monde ! Toujours !

La voix s'amplifie encore, au point d'écraser les tempes de Margot jusqu'à ce qu'elle en souffre. Paniquée, elle se revoit adolescente avec ce père aimant et intransigeant qui lui répète son mantra : « Il faut protéger ceux qu'on aime. Sans faiblesse ». Comme il l'a fait avec les animaux qu'il tuait pour mieux les éloigner des péchés du monde et les façonner en beauté pour l'éternité. Les tuer, c'était leur donner la vie. Margot ne lui demande pas s'il faut aimer Jérôme jusqu'à le sacrifier. Elle ne veut pas connaître la réponse, même si cette dernière s'impose à elle comme une évidence. Mais voilà, franchir le pas lui est impossible. On peut faire revivre un animal, mais jamais un humain.

Après cette épreuve, elle décide de jeûner pendant quelques jours, le seul moyen qu'elle a trouvé pour faire taire la voix qui prend possession de son esprit. Pendant cette période de privation, elle entend s'isoler jusqu'à ce que la voix se taise.

Elle se dirige vers la porte d'entrée pour vérifier une autre fois s'il n'y a pas quelqu'un de l'autre côté. Toujours rien. Son combat intérieur l'épuise de plus en plus.

Elle marche vers un miroir, s'empare d'une paire de ciseaux et la plonge dans sa coiffure. Les mèches rousses, teintées légèrement de brun, s'accumulent sur le plancher en bois de la salle de bain tel un reliquat de ses pensées, qu'elle veut détruire à tout prix.

Elle aime tellement son fils. Elle lui porte un amour inconditionnel, secret et caché. Petit à petit, la voix s'éloigne. Margot recueille les mèches de cheveux qui parsèment le sol pour les jeter comme on se débarrasse de ses fautes dans un confessionnal.

Sa respiration sifflante et rapide retrouve un peu de son rythme normal. Inspirer... Expirer... Inspirer... Expirer... Se calmer... Laisser la voix se tarir comme un puits asséché. Pour l'instant. Tout à coup, elle la sent s'éloigner, se perdre dans le temps et l'espace. Disparaître lentement, presque qu'à regret. Lorsqu'elle se tait pour de bon, Margot s'en ennuie aussitôt.

L'adieu

Le cortège part de l'église Saint-Bonaventure, située dans le quartier Rosemont à Montréal, pour gagner le cimetière de l'est où Geneviève sera inhumée. Serge, son exécuteur testamentaire, a décidé, sans même consulter Margot, que son ex-conjointe quitterait ce monde en passant par les invocations d'un prêtre catholique.

Pour l'occasion, Margot a invité Caroline Vasseur, sa patronne au Comptoir familial, et Irène, sa professeure de peinture, avec lesquelles elle s'est récemment liée d'amitié. Ce sont là les deux seules femmes qu'elle fréquente à Sainte-Fleur. Quant aux hommes, aucun n'a été invité. Le maire aurait certes pu s'y trouver, mais il avait décidé de ne pas accompagner sa conjointe. En ce jour d'adieu, Margot sent le besoin d'être entourée des deux seules personnes au village en qui elle a confiance et qui constituent l'essentiel de son cercle social.

Au cimetière, elle prend place entre ses deux invitées, tandis que Serge et quelques amis de Geneviève sont regroupés un peu à l'écart. Tout ce beau monde se retrouve sous la pluie, une averse s'étant invitée à ces modestes funérailles.

Margot en est à songer aux derniers moments passés auprès de sa mère, quand Irène et Caroline lui présentent chacune un bras pour qu'elle s'y appuie. Une table est disposée près de la fosse où on descendra l'urne contenant les cendres de la défunte. Les larmes de Margot se mêlent à la pluie, qui redouble d'intensité alors que l'urne disparaît de sa vue.

Les invités se dirigent ensuite vers la salle du complexe funéraire où on leur servira des boissons et un léger repas. Pendant ce temps, Serge discute avec ses invités. Parfois on le voit sourire, mais en général, il affiche un air sérieux. Il se doute que Margot le soupçonne d'avoir recouru à un subterfuge pour mettre la main sur l'héritage de sa mère et être désigné exécuteur testamentaire. Pour l'orpheline, la douleur reliée à la perte de sa mère est quelque peu atténuée par la trahison dont ils ont été victimes, son fils et elle, quand Geneviève a voulu confier leur bien-être à nul autre que Serge. Mais c'est surtout le fait qu'elle lui ait divulgué son secret qui la met le plus en rogne.

Geneviève a quitté ce monde en toute discrétion, uniquement entourée de Margot et Serge qui prenaient place de chaque côté de son lit. Toutes les demi-heures, une infirmière se présentait dans la chambre 285 de l'hôpital Maisonneuve afin de prendre les signes vitaux de la patiente. La respiration lente et sifflante de cette dernière, tout comme sa bouche grande ouverte, annonçait une fin proche, pendant que les deux témoins de la scène la fixaient sans mot dire. À l'imminence de la mort s'ajoutait la tension qui régnait entre ceux-ci. Leurs yeux fixaient ceux de Geneviève qui avaient perdu leur éclat quelques minutes à peine avant qu'ils se ferment à jamais.

Lorsque la moribonde avait lâché son dernier souffle, Margot s'était elle aussi arrêtée de respirer pendant de longues secondes. La mort a cet effet sur ceux qui la voient de près. Le moment devient si intense, qu'on quitte son corps quelques instants, comme pour mieux accompagner la personne qu'on ne reverra jamais. Peu après le décès de Geneviève, Serge s'était dirigé vers le poste de garde des infirmières afin que l'une d'elles puisse confirmer l'heure du décès. Pendant ce temps, Margot tremblait de tout son être et versait les premières larmes de son deuil.

—J'entends encore son cœur, mais très faiblement, murmura l'infirmière en reconnaissant la gravité du moment.

Puis, au bout de quelques minutes, elle annonce le verdict que tous anticipent.

—C'est fini ! confirma-t-elle, en faisant glisser ses doigts sur les yeux de la défunte.

Après quoi, elle quitta la chambre pour retourner au poste de garde et appeler un médecin afin qu'il vienne constater le décès.

Lorsque les derniers invités quittent la salle, Serge, Margot, Irène et Caroline discutent autour de la même table, verre de vin à la main. Devant les deux étrangères, la fille et l'ex-conjoint de Geneviève évitent bien sûr les sujets qui pourraient semer la controverse, car il y en a. Cherchant tant bien que mal à faire contre mauvaise fortune bon cœur, Margot n'est pas sans remarquer que Serge est très

attentif aux paroles d'Irène. De son côté, Caroline remarque qu'il la fixe avec attention dès qu'elle ouvre la bouche.

Serge est le premier à quitter la table, sous prétexte qu'il doit compléter la paperasse avec le directeur du salon funéraire. Avant de partir, il embrasse les trois femmes en s'attardant un peu plus sur Irène. Lorsqu'il sort de la salle, il décide d'éviter tout contact avec Margot au cours des prochains mois, question de lui laisser le temps de faire son deuil. Il verra plus tard comment il conviendra d'agir.

Alors qu'il franchit la porte de sortie du salon funéraire, il se promet de trouver les coordonnées d'Irène. Avoir une amie à Sainte-Fleur ne pourrait que lui être bénéfique. Ainsi, il pourrait connaître les allées et venues de Margot. De plus, Irène est jolie, en plus d'être souriante et intense... des qualités qui l'attirent chez une femme.

Dans les Cantons

Depuis toujours, on dit d'elle qu'elle est une véritable boîte à surprises. Son comportement et ses paroles sont un heureux mélange d'énergies bouillonnantes. Début cinquantaine, elle ne porte aucune attention aux préjugés ni à la pudibonderie.

Ses amis s'attendent toujours à ce qu'elle mène les conversations. Intarissable, les mots se bousculent pour sortir pêle-mêle, certains incompréhensibles, d'autres pleins de bon sens. Son rire en cascade termine ses longues envolées oratoires portant sur son sujet de prédilection : son œuvre, ses toiles, et ses créations. Bref, sur elle-même. Il arrive parfois qu'elle aborde des sujets plus diversifiés, mais tout la ramène sans cesse à ses préoccupations et à son métier.

Élevée dans la ouate par des parents fortunés issus de la région de Québec et ayant bâti leur richesse grâce à l'importation de produits en provenance d'Asie qu'ils revendaient à de grandes chaînes de distribution, Irène, fille unique, n'a jamais songé à fonder une famille, toute dévouée qu'elle est à son art et à son confort.

Cette grande et belle femme éclatante de santé a déjà été amoureuse à quelques reprises, mais jamais au point de se marier et d'avoir des enfants. Elle aime papillonner de fleur en fleur sans se poser trop souvent sur la même.

Une fois seulement, elle avait cru au grand amour, une déception qui la hante encore vingt ans plus tard. C'est l'échec de cette relation qui l'a forcée à quitter Montréal pour s'exiler à Sainte-Fleur. Benoît était marié, alors qu'elle l'ignorait. Lorsqu'elle l'apprit à la suite d'une indiscretion commise par une amie de son amant, elle fit le serment de ne plus jamais faire confiance à aucun homme, consciente que cette trahison la suivrait tout le reste de sa vie.

À Sainte-Fleur, elle est devenue une vedette locale. En tant qu'artiste peintre reconnue, elle rayonne partout au Québec et ailleurs au Canada, ce qui lui procure une certaine gloire. C'est pourquoi on

l'invite fréquemment à des cérémonies officielles, tant au village que dans les villes avoisinantes. Tout le monde la connaît et la majorité l'affectionne. C'est ainsi qu'elle a fait la rencontre de Caroline Vasseur, la conjointe du maire. À force de se côtoyer dans le cadre de différentes activités sociales, elles ont fini par devenir de bonnes amies.

Lorsqu'Irène avait fait la rencontre de Margot au Comptoir familial, la petite femme boulotte et discrète lui avait tout de suite semblé sympathique et authentique. Par la suite, elle l'avait revue fréquemment aux ateliers de création qu'elle dispensait au centre communautaire, puis, au parc des Braves le jour de la Saint-Jean. Chaque rencontre avec Margot était une nouvelle occasion de se rapprocher d'elle.

Leur amitié était montée d'un cran quand Margot les avait invitées, Caroline et elle, aux funérailles de sa mère. Du début à la fin de la célébration, les trois femmes ne s'étaient pas quittées. À la fin de cette journée, d'ailleurs, lorsque Serge s'était joint à elle, Irène avait bien remarqué l'intérêt que l'ex-beau-père de Margot lui portait. Plutôt flatteur.

De son côté, Margot s'interrogeait sur l'intérêt de Serge envers son amie, à qui elle avait expliqué les liens profonds qui unissaient cet homme à sa mère, malgré leur divorce. Lors de cette même conversation, Irène n'avait pas manqué d'avouer qu'elle avait été sensible aux regards appuyés de Serge.

Margot en connaît bien peu sur les relations amicales entre femmes. En fait, la seule amie qu'elle a eue jusque-là se limite à sa mère, disparue à jamais. Mais peut-on vraiment parler d'amitié lorsqu'on est lié par le sang ?

Ce soir-là, seule à la maison, elle sent tout le poids de la perte de sa mère. La solitude lui pèse comme si elle vivait sur une planète dont la puissance gravitationnelle était multipliée par dix.

Margot a l'impression de passer à côté de la vie, sa vie. Elle a le sentiment de se dessécher, de perdre sa substance, de s'évaporer. Sou-

dain, la nausée monte à la gorge. Aussitôt, elle se précipite vers l'évier, fait couler l'eau froide et avale un grand verre d'eau. Ensuite, elle va à la salle de bain et s'asperge le visage avec de l'eau fraîche. Elle craint tellement de vomir et de s'évanouir. S'il fallait qu'elle disparaisse, qu'adviendrait-il de Jérôme? Fortes seraient les chances pour qu'il meure de faim dans le sous-sol puisqu'exception faite de Serge, pas un ne connaît son existence. Mais que pourrait faire Serge pour sauver mon fils s'il ignore qu'il est en danger? s'interroge Margot, au bord de la crise d'angoisse.

La pauvre doit se ressaisir si elle ne veut pas défaillir: se lever, marcher, s'agiter... Ce qu'elle fait, en plus d'ouvrir la fenêtre du salon pour aspirer l'air de la forêt. Elle respire avec lenteur, plus profondément. Quelques minutes s'écoulent avant qu'elle n'éprouve la sensation de retrouver son corps.

Un mardi, à la fin de l'atelier de création, Irène invite Margot à boire un verre alors que les autres étudiants s'éclipsent un à un de la salle de cours.

—Tu progresses, ma grande. Faut fêter ça! Tes contrastes sont éclatants. J'aime la façon dont la lumière entre dans cette maison en avant-plan, conclut la professeure avant de quitter la pièce et de revenir avec une bouteille de Sancerre 2005.

Le bouchon de liège s'arrache de la bouteille, puis avec son plus beau sourire Irène tend un verre à son amie. Peu habituée à boire de l'alcool, Margot prend le verre, y trempe aussitôt ses lèvres et avale quelques gouttes en esquissant un sourire de remerciement.

Quelques verres plus tard, les deux femmes rient de bon cœur tout en faisant des plans pour le souper. C'est ainsi qu'elles décident de se rendre *Chez Émile*. La tête lui tourne un peu, mais Margot ne déteste pas cet engourdissement dû à l'alcool.

Au restaurant, l'une et l'autre commandent des spaghettis sauce bolognaise abondamment garnis de fromage parmesan. L'atmosphère détendue et bon enfant qui règne à la table porte à la confiance. Avant même qu'elle n'en ait informé Caroline, Margot annonce à Irène qu'elle compte retourner travailler au Comptoir familial dans deux jours.

—T’as pas envie d’un emploi payant ? s’enquit Irène.

Margot hésite avant de répondre, puis, voyant que son interlocutrice attend, elle finit par répliquer :

—Je préfère être libre. En travaillant bénévolement, j’ai le loisir de dire oui ou non, ce qui ne serait pas le cas si j’étais une employée rémunérée.

Irène acquiesce. Elle aussi aurait répondu que la liberté est plus importante que le reste. Emballée par cette sortie au restaurant, elle propose à Margot de passer un week-end dans un SPA des Cantons-de-l’Est.

—On pourrait demander à Caroline de se joindre à nous ! s’exclame-t-elle joyeusement. Un week-end de filles. Wow !

D’abord hésitante, elle qui est peu habituée à tant de nouveautés en si peu de temps dans sa vie, Margot ne réfléchit plus. Et Jérôme ? Comment diable va-t-elle bien pouvoir gérer la situation ? Au bout d’un court moment, elle dit oui, accompagné d’un grand sourire qu’on ne lui a pas vu depuis longtemps.

—Je t’invite ! lance Irène.

—Merci, mais je tiens à payer ma part, refuse Margot d’un ton qui n’admet aucune réplique.

L’alcool aidant, elle lâche un rire si fort, que des clients attablés à proximité se retournent, tout surpris. Margot laisse son rire s’éteindre devant la réaction des autres dîneurs.

Les deux femmes décident de partir dans trois semaines, tandis qu’Irène s’engage pour convaincre Caroline de les accompagner.

Afin de remercier Irène d’avoir pensé à l’inviter, Margot extrait une coupure de 100 dollars de son sac afin de régler l’addition. En regardant la serveuse qui se dirige vers la caisse, Irène s’exclame :

—Tiens, monsieur le maire et son fidèle larbin qui s’en vont !

En effet, Guillaume Joncas et Jean Fortier viennent à peine de terminer leur troisième bière et s’apprêtent à quitter les lieux. Irène songe à se lever pour les saluer, mais se ravise, quand Guillaume, qui l’a aperçue, se dirige vers leur table. Après avoir présenté ses salutations à l’artiste, il se tourne vers Margot et lui lance tout sourire :

—Tiens, ma locataire préférée.

Margot rougit. Elle attribue cette familiarité à l’alcool. Elle répond d’un hochement de tête, mais sans plus. Pendant ce temps, Jean Fortier règle l’addition en attendant le retour de son acolyte, qui ne

tarde pas à s'éloigner des deux femmes. Margot se retourne, et suit le magistrat des yeux. C'est là que Jean Fortier l'aperçoit. Même s'il est un peu loin, son visage ne lui est pas étranger, mais impossible d'y accoler un nom. Margot aussi le voit. Non seulement cette silhouette lui rappelle quelqu'un, mais de plus, sans trop qu'elle ne sache pourquoi, elle se sent troublée. Comme si une intuition funeste cherchait à se faufiler jusqu'à son cerveau.

Guillaume Joncas affiche sa bonne humeur dans l'espoir d'obtenir le pardon de Caroline à la suite de sa dernière agression. Une fois de plus, il avait perdu le contrôle et aujourd'hui, il le regrette. Mais le mal est fait. Pas dupe du comportement de son mari, Caroline est convaincue qu'il recommencera. Ses promesses maintes fois formulées, souvent sur un ton larmoyant, n'ont plus aucune valeur à ses yeux. Mais a-t-elle le choix de lui pardonner ? Elle se refuse à envisager la seule solution possible afin d'échapper à son oppresseur : le quitter en laissant ses deux fils derrière elle. Advenant cette éventualité, il nierait l'avoir maltraitée. Comment peut-elle prouver les agressions dont elle a été victime s'il n'y a aucun témoin ? De plus, pas moyen d'affronter Guillaume en évoquant la possibilité d'une séparation sans risquer de subir une autre raclée. Au fond, elle l'aime si fort qu'elle pourrait sûrement le convaincre de changer de comportement.

Profitant du fait qu'il cherche à se faire pardonner, elle lui annonce qu'elle envisage de s'offrir un week-end dans les Cantons-de-l'Est en compagnie de Margot et Irène.

—Irène, je comprends, mais Margot ? interroge Guillaume.

Caroline se justifie en vantant le bon travail que fait Margot au magasin. Aussi souhaite-t-elle créer des liens encore plus serrés avec elle.

—Mais tu la connais à peine.

—Je l'aime bien.

Guillaume sent monter en lui la colère qu'il jugule aussitôt. Ce serait bête que la discussion dégénère tout de suite après qu'il s'est excusé. Il affiche donc un beau sourire, à la manière d'un prédateur qui n'attend qu'une autre défaillance de sa victime.

North Hatley a revêtu ses plus beaux atours pour accueillir Irène, Caroline et Margot en ce samedi matin d'été. Le ciel ensoleillé, le temps chaud, le calme et les odeurs du lac Massawippi invitent à la nonchalance. Après avoir déposé leurs bagages à l'hôtel, le trio loue un bateau de plaisance pour se payer une belle balade de trois heures. Ce n'est pas une embarcation récente, mais elle flotte et le moteur tourne. Ce sera parfait pour parcourir le lac et admirer les domaines résidentiels qui le bordent. Après deux heures, Caroline sort d'une glacière une bouteille de vin rosé que ses amies et elle partagent avec enthousiasme.

Vers 15 heures, après avoir mangé sur une terrasse avec vue sur le lac, elles décident de faire les boutiques : brocantes, antiquités, vêtements, bijouteries, boutiques cadeaux... elles les visitent toutes, tant celles de North Hatley que de Magog.

Lorsqu'elle était enfant, les parents de Caroline possédaient un chalet en bordure du lac Memphrémagog, non loin de la marina. Elle s'offre donc pour guider ses amies dans les rues de la ville, avant de les inviter à terminer la journée dans un restaurant proposant un menu gastronomique et une carte des vins remarquable.

Chemin faisant, elles s'arrêtent devant une bijouterie qui n'est pas sans susciter l'intérêt de Margot. Tellement, qu'elle semble avoir les deux pieds enfouis dans le ciment. À travers la vitrine, elle contemple une bague sertie d'un saphir bleu et de diamants. Elle avance ses doigts pour toucher la vitre, comme pour se donner un avant-goût de ce qui allait suivre.

—Je reviens ! lance-t-elle à la volée.

Irène et Caroline la regardent entrer dans la bijouterie, qui n'est rien d'autre qu'un véritable coffre aux trésors. La vendeuse retire le bijou convoité du présentoir et le remet à la cliente. Celle-ci le glisse dans son annulaire droit avec des yeux aussi étincelants que le saphir de la bague. Sûre d'elle, elle tourne le petit carton sur lequel elle peut lire : 1 250 dollars. Voyant que Caroline et Irène l'observent de l'extérieur, elle leur fait dos de façon à ce qu'elles ne la voient pas extraire une quinzaine de billets de 100 dollars de son sac. Peine perdue. Irène a tout vu. Elle se tourne vers Caroline et s'exclame :

—Une bague de ce prix !

Médusée, Caroline regarde Margot sortir de la bijouterie, bague au doigt. Malgré leur étonnement, pas une ne dit mot. Margot tend la main aux deux autres pour leur permettre d'admirer le bijou. Cet achat excentrique n'est pas sans les étonner. Pourquoi Margot traîne-t-elle autant d'argent sur elle plutôt qu'une carte de crédit ?

En début de soirée, les trois se retrouvent au bar de l'hôtel. Pour l'occasion, Margot porte fièrement sa bague, Caroline, une jolie robe à motifs vert tendre et Irène, une jupe longue de style hippie. Les accouplements de cette dernière, qui se vêt au gré de ses humeurs, tranchent nettement avec les vêtements démodés de Margot et le bon chic bon genre, de Caroline. Qu'à cela ne tienne, les trois sont résolues à passer une agréable soirée.

Un peu plus tard, à leur arrivée au restaurant, une surprise de taille attend Caroline, alors qu'elles sont accueillies par le maître d'hôtel qui n'est nul autre que Sylvain Gauthier, un ami d'enfance dont la famille habitait le chalet voisin de celui de ses parents, au bord du lac Memphrémagog. De son côté, Sylvain avait bien vu le nom Caroline Vasseur sur la liste des réservations, mais il ignorait s'il s'agissait de celle qu'il connaissait. C'est avec joie que Caroline renoue avec lui, mais sans plus.

Alors que le soleil s'estompe en traçant à l'horizon une lueur orangée, les trois dames prennent place à la table qui leur a été réservée. Soudain, elles aperçoivent le maître d'hôtel qui apporte à chacune un populaire apéritif à base de vin.

—C'est la maison qui offre, leur annonce-t-il avec un air débonnaire.

Les trois convives le remercient par autant de sourires reconnaissants.

Heureux d'avoir retrouvé Caroline, Sylvain s'attarde auprès d'elle. En posant brièvement une main sur son épaule, il lui pose mille et une questions pour savoir ce qu'elle est devenue. La discussion s'étire, jusqu'à ce que des clients pressés de se voir assigner une table commencent à s'impatienter. Pendant ce temps, Margot et Irène discutent entre elles comme si elles étaient seules. Finalement, Sylvain promet de revenir dès qu'il en aura la chance.

Mal à l'aise, Caroline s'excuse auprès de ses compagnes, qui ne sont pas offusquées le moins du monde. Même qu'Irène saute sur l'occasion pour la bombarder de questions au sujet de ce Sylvain, qui, jeune cinquantaine, regard pénétrant, cheveux frisés coiffés vers l'arrière avec quelques nuances de gris et une cicatrice sur le bas du menton qui accentue sa virilité, est plutôt bel homme. Caroline répond évasivement, en se gardant bien de dire qu'au plus fort de leur relation, Sylvain et elle avaient déjà envisagé de vivre ensemble.

De retour à leur hôtel, les trois se retrouvent au bar pour un dernier verre avant de monter dormir. Jusqu'ici, leur week-end se déroule à merveille.

Révélations

Avant son départ pour les Cantons-de-l'Est, Margot avait rempli le réfrigérateur de la chambre de Jérôme de jus de fruits, d'eau en bouteille et de lait. De même, elle y avait laissé des légumes crus, des sandwichs au jambon et du fromage en tranches. Elle se demandait si ces précautions valaient bien la peine d'être prises, car elle doutait que Jérôme ait le réflexe d'ouvrir la porte du réfrigérateur. C'est pourquoi elle avait aussi placé près du lit deux grands sacs remplis d'aliments sucrés et salés.

En l'absence de sa mère, pour toute nourriture, Jérôme grignote des croustilles et mange des petits gâteaux. Pour s'amuser, il lance des bouteilles en plastique vides contre un mur. Le son ainsi produit le fait sourire, malgré la noirceur qui règne dans son cerveau où joie, peine, colère et tristesse se confondent.

Pour combler sa solitude, il dort de longues heures. Lorsqu'il sent l'envie d'uriner, il se dirige vers la salle de bain. Margot lui a montré comment tirer la chasse d'eau et faire couler l'eau du robinet par lui-même pour qu'il puisse se débrouiller en son absence. Bien sûr, elle connaît les risques qu'elle encoure chaque fois qu'elle le laisse ainsi seul. Il pourrait oublier de fermer le robinet et causer une inondation ou encore, oublier de faire ses besoins dans la cuvette. Il va de soi qu'avant de quitter la maison, Margot avait prévu qu'il oublierait de manger et de se laver. Mais c'était le prix à payer pour la liberté passagère qu'elle avait besoin de s'accorder.

Lorsque sa mère revient à la maison, Jérôme n'entend pas le son de la clé dans la serrure, ni la porte qui s'ouvre, ni les pas au rez-de-chaussée, ni même les bagages déposés sur le plancher.

Avant de vider sa valise, Margot contemple sa bague. C'est le premier objet luxueux qu'elle s'offre, convaincue de l'avoir mérité. Elle sourit de satisfaction jusqu'à ce qu'elle entende la voix de son père. Elle l'ignore aussitôt, soucieuse de l'état dans lequel elle trou-

vera son fils. Elle descend l'escalier, oppressée par le silence qui règne au sous-sol. Dès qu'elle y est, elle constate que Jérôme a peu mangé. En revanche, à voir le nombre de bouteilles en plastique accumulées contre un mur, elle peut voir qu'il a bu beaucoup d'eau. Rassurée, elle le réveille en douceur et le prend dans ses bras. Il s'y blottit tel un chat contre sa maîtresse.

La journée a été rude à la Firesteel. Les employés empruntent la porte du rez-de-chaussée après avoir poinçonné leur carte de présence. On lit la déception et la peine dans leurs yeux. Un ouvrier est tombé d'une plateforme après que la ceinture de sécurité qui le retenait ait cédé pour une raison inconnue. Transporté à l'hôpital, l'homme repose dans un état stable à l'unité des soins intensifs.

C'est de cette triste atmosphère que Guillaume et Jean s'ex-traient, pour prendre la direction du bar *Chez Émile*. Les habitudes sont tenaces pour peu qu'on y tienne vraiment sans vouloir faire l'effort de les modifier. En qualité de directeur des ressources humaines, Guillaume ne dispose que d'une heure pour prendre son repas du soir. Ensuite, il doit retourner à l'usine pour participer à l'enquête sur les circonstances entourant l'accident. Il se contente donc d'une seule bière avant de commander quelque chose à manger.

Pour sa part, Jean avait tout vu. Tout en avalant son repas, il relate à son ami les détails de la tragédie. Son assiette presque terminée, après avoir commandé sa troisième bière, Jean dirige la conversation vers cette rencontre qu'ils ont faite la semaine précédente avec Irène et une inconnue. Pour faire diversion, il démontre d'abord un intérêt certain envers Irène, l'artiste du village que tout le monde connaît, mais en réalité, c'est de l'autre femme dont il aimerait en connaître davantage. Nonchalamment, il demande donc :

—Et qui est celle qui l'accompagnait ?

Guillaume lui répond qu'il s'agit de la locataire de la maison dans le Rang Sud et d'une bénévole au Comptoir familial, avant d'ajouter que hormis le fait qu'elle vit seule, il n'en sait pas grand-chose. Romain lui a bien appris certaines choses au sujet de cette mystérieuse femme, mais il juge préférable de ne pas les divulguer.

—Quel est son nom ? questionne Jean, le cœur battant.

—Margot Châtillon.

Troublé, le souffle court, Jean baisse les yeux et s'apprête à se lever. Contrairement à son habitude, il est le premier à quitter les lieux.

L'héritage légué par Geneviève à Serge lui a permis de quitter la pension et de louer un modeste appartement dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve. Dans son nouveau logis, il réfléchit à Jérôme et Margot. Plusieurs questions le tourmentent sans qu'il ne puisse obtenir de réponses. Cependant, il est convaincu que l'aveu de Geneviève a érigé un mur entre Margot et lui. Il aimerait bien pouvoir contourner ce mur et trouver les réponses qu'il cherche. Sa stratégie consiste à couper tout contact avec Margot au cours des prochains mois, question de faire du temps son allié plutôt qu'un ennemi. Cette absence, croit-il, permettra à celle qu'il considère encore comme sa belle-fille de décanter. Sans trop qu'il ne sache pourquoi, il tient à maintenir sa relation avec elle.

Ses pensées vont ensuite vers Irène, qui l'a complètement séduit. Il souhaite d'ailleurs s'en faire une alliée pour reconquérir Margot. Pourquoi ne pas faire d'elle ses yeux et ses oreilles à Sainte-Fleur? Mais d'abord, il lui faudrait entrer en relation avec elle. Pour ce faire, le meilleur moyen serait de l'inviter à Montréal plutôt que de se rendre en personne à Sainte-Fleur. Car si jamais Margot apprendait qu'il rôde dans le village et qu'il fréquente son amie de surcroît, sa stratégie s'écroulerait. Refusant d'inviter Irène à une sortie qu'elle pourrait interpréter comme un rendez-vous amoureux, il se met donc à la recherche d'un endroit qui ferait davantage croire à une rencontre amicale. C'est ainsi qu'en ligne, il découvre qu'un important musée propose une rétrospective de peintres impressionnistes du 19^e siècle. Comment Irène pourrait-elle refuser une invitation d'un homme qui s'intéresse autant aux arts qu'elle?

De retour chez lui, Jean s'offre une canette de bière qu'il avale goulûment, en ne s'arrêtant que pour respirer. Tétanisé par ses émotions, il se répète cette phrase, tel un mantra : «Margot Châtillon à

Sainte-Fleur. Margot... » À chaque bière qui échoue à étancher sa soif, ces mots s'incrustent dans son esprit de plus en plus embué. Il craint de perdre le contrôle de ses nerfs. En faisant les cent pas dans son appartement situé dans le sous-sol d'une grande maison à l'écart du village, il rumine le passé. Comme il se déteste de ne pas l'avoir reconnue lorsqu'il l'a vue au restaurant.

Du coup, mille et une questions l'assaillent. Margot l'a-t-elle reconnu au restaurant ? L'enfant est-il né ? Si oui, vit-il avec elle ? Il en doute, puisque Guillaume a affirmé qu'elle vivait seule. L'avait-elle fait adopter ? Était-il décédé ? À moins qu'elle ait eu recours à l'avortement ?

À toutes ces questions, s'ajoute la culpabilité de s'être enfui comme un voleur. Jean avait abandonné Margot dès qu'elle lui avait annoncé sa grossesse. Disparu du jour au lendemain, il s'était évaporé comme l'eau de pluie après l'orage.

Après quatorze ans de silence et d'oubli, voilà qu'il est confronté à la réalité. Même si sa relation avec Margot fut courte et superficielle, deux raisons justifient son état de panique. D'abord, Margot pourrait découvrir qu'il a un dossier criminel et le faire chanter ; ou encore, exiger une pension alimentaire pour l'enfant. Jean navigue à vue, dans une nuit noire. Sa soif de connaître la vérité enfle jusqu'à ce qu'il s'effondre sur le canapé du salon.

Si quelqu'un était entré à ce moment même dans son appartement, il l'aurait aperçu en train de ronfler avec les yeux entrouverts.

Irène a accepté l'invitation de Serge. Il faut dire que l'homme lui avait plu. Ce qu'elle avait vu de lui lors des funérailles... sa prestance, sa façon de marcher, de se tenir et d'aller au-devant des gens, l'ont convaincue de donner suite à cette première rencontre. Aussi, elle se souvient de ne pas avoir été indifférente aux regards attentionnés qu'il lui avait accordés. Elle le trouvait généreux d'avoir accepté d'organiser la cérémonie si longtemps après sa rupture d'avec la défunte.

Pour l'instant, toutefois, ce rendez-vous n'est pour elle qu'une banale activité avec une connaissance. «Après tout, il ne s'agit que d'une sortie au musée et, peut-être, d'un souper», se dit-elle en y croyant qu'à moitié.

Pas très portée à se confier à un inconnu, elle décide de surtout jouer le rôle de l'oreille attentive. Si la conversation dévie sur des points trop personnels, elle activera son mécanisme de défense qui consiste à changer de sujet, à rire ou à se dérober sous divers prétextes. Elle refuse d'être un grand livre ouvert comme le sont trop souvent plusieurs artistes. Contrairement à sa vie sociale, qui est plus exubérante, dans sa vie personnelle, elle préfère l'aura de la discrétion.

Alors qu'elle vient de choisir ce qu'elle portera à l'exposition, son téléphone sonne.

—Salut, Irène. C'est Margot. Écoute, Caroline m'a demandé de travailler samedi, mais c'est impossible pour moi. Pourrais-tu me remplacer ?

C'est la première fois que Margot demande un service à son amie qui hélas, se voit contrainte de lui répondre :

—Je dois aller à Montréal, samedi. Dommage.

—Je vais me débrouiller. Merci quand même, réplique Margot après quelques secondes de silence.

Irène s'attendait à ce qu'elle raccroche. Mais d'une voix douce, l'autre poursuit plutôt en disant :

—J'ai aimé notre souper à Laroche.

—Et moi aussi.

Margot évoque ensuite leur rencontre avec le maire, non sans confier qu'elle avait été surprise de l'entendre l'appeler sa *locataire préférée*.

—Probablement qu'il avait bu quelques bières, suppose Irène.

—Sais-tu qui est l'homme qui prenait un verre avec lui ?

Irène connaît Jean Fortier, un conseiller municipal qu'elle a rencontré dans le cadre de diverses activités sociales, mais sans plus. Satisfaite de la réponse, Margot n'en demande pas plus. De son côté, Irène décide de lui cacher l'invitation de Serge, même si elle sait parfaitement que cela pourrait porter ombrage à leur amitié.

Après avoir raccroché, Margot croit que pour une rare fois, son intuition l'a trompée. L'inconnu ne peut être le père de Jérôme. Les deux hommes ont le même prénom, certes, mais jusqu'à preuve du contraire, c'est là leur seul point commun. Pourtant, la démarche chaloupée de Jean Fortier l'avait intriguée : cette façon de marcher en se balançant sur chaque pied... Aussi, il y a ce regard insistant qu'il lui avait jeté juste avant de quitter le restaurant. D'un autre côté, le Jean

qu'elle avait connu était athlétique, tandis que ce Jean Fortier traînait un ventre proéminent.

Irène rit à la moindre plaisanterie de Serge. Les deux se sont retrouvés sur la rue Peel, avant de se diriger vers la rue Sherbrooke où le musée a pignon sur rue. Une fois dans l'établissement, Serge prend un malin plaisir à se moquer discrètement des gens qu'ils croisent au musée. Bonne joueuse, Irène fait de même, ce qui ne manque pas de déclencher chez l'un comme chez l'autre une cascade de fous rires qui les accompagnera tout au long de la journée.

Devant une œuvre de Claude Monet, Irène explique que le terme *impressionniste* est né d'une blague d'un critique d'art au sujet d'un tableau intitulé *Impression, soleil levant*. L'homme avait comparé la toile à un papier peint. Pour ridiculiser l'artiste et les autres peintres de cette nouvelle école qui voulait se détacher de l'art classique, il les avait appelés : *impressionnistes*. Puis le terme a survécu.

Durant le souper qui suit la visite au musée, Irène poursuit son cours sur l'histoire de l'art, au grand plaisir de Serge qui lui consacre toute son attention. Au bout d'un moment, toutefois, comme il s'intéresse peu à l'art, il trouve un prétexte pour interroger l'artiste sur les cours de peinture qu'elle offre au centre communautaire. Puis, de fil en aiguille, il lui parle de Margot et lui confie qu'il a été surpris de voir que cette dernière, plutôt solitaire, s'était fait accompagner par deux amies lors des funérailles de sa mère. De même, il a été étonné d'apprendre qu'elle travaillait au Comptoir familial. Lorsqu'Irène lui raconte leur week-end passé dans les Cantons-de-l'Est, Serge n'en revient tout simplement pas. En même temps, il ne peut faire autrement que de se demander si Jérôme est resté seul pendant deux jours.

Stimulée par le vin, Irène devient volubile, ricaneuse, pour ne pas dire bavarde. N'étant pas sans l'avoir remarqué, Serge redouble d'attention et supplie pratiquement sa jolie compagne de lui en dire davantage. C'est ainsi qu'il apprend que sur un coup de tête, Margot a acheté au comptant une bague hors de prix. Décidément, il va de surprise en surprise avec son ex-belle-fille. Satisfaits du déroulement de la soirée, Irène et lui se séparent vers 22 heures en se promettant de se revoir sous peu.

Pendant qu'Irène retourne chez elle en ne pensant qu'à son prochain rendez-vous avec Serge, celui-ci rentre dans son nouvel appartement en jubilant. Pas de doute, Margot joue double jeu et vit nettement en deçà de ses moyens. Puisqu'elle se méfie des banques, sûrement qu'elle doit cacher chez elle un bas de laine bien garni.

Caroline termine l'inventaire du nouvel arrivage de vêtements. Encore une fois, elle constate que les gens lui confient leurs choux gras, tandis que d'autres se contentent de ne lui balancer que leurs pires guenilles, qu'elle jette aussitôt aux rebuts qui s'accumulent dans un coin du sous-sol. Elle en est à se dire qu'il lui faudra bien trouver le temps de se défaire de tout ce linge inutile avant qu'un incendie ne se déclare, lorsque ses pensées se tournent vers son époux. Étrange comme il l'ignore depuis son retour des Cantons-de-l'Est. En fait, il se révèle plus indifférent que jamais envers elle.

Un soir, pour tenter d'attirer son attention, elle lui a parlé de l'achat excentrique effectué par Margot à Magog.

—Acheter une bague de ce prix sans même réfléchir! a-t-elle lancé pour amorcer un dialogue.

Sur le coup, Guillaume n'a pas réagi. Pourtant, la fois où elle lui avait raconté qu'un billet de cent dollars s'était échappé du sac de Margot, il s'était montré curieux. Or, ce soir-là, c'était comme si elle n'avait rien dit. Elle ressentait l'indifférence de son mari comme une négation même de sa présence, comme s'il l'effaçait lentement de sa vie. C'était si douloureux, qu'elle s'était contentée de quitter la pièce en silence.

Lorsqu'elle était enfant, ses parents lui répétaient combien elle était intelligente, belle et curieuse. Du moins, jusqu'au jour où sa mère quitta brutalement son père. La veille de son départ, elle avait bordé sa fille unique en lui caressant les cheveux comme dans un dernier *je t'aime*. À son réveil, la pauvre enfant n'avait plus de mère, partie sans la moindre explication. Jamais elle ne reprit contact avec elle par la suite. Il n'y avait rien à comprendre à cette lâcheté. Abandonnée par sa mère, qui pourrait l'aimer? se demandait la fillette qui dès lors, se mit à ressentir un cruel besoin d'être couvée et protégée. À la même époque, elle fut témoin de la faiblesse de son père, qui n'a jamais plus

été le même depuis le départ de sa conjointe. D'un naturel jovial et blagueur, l'homme était devenu taciturne et amorphe, comme si vivre représentait pour lui un poids insupportable. Cela explique certainement pourquoi toute sa vie, Caroline a été attirée par des hommes déterminés ; le contraire de son paternel, quoi !

Aujourd'hui, en proie à une douloureuse solitude, elle se demande si elle ne devrait pas s'enfuir comme l'a fait sa mère et ainsi, échapper à son bourreau. Mais comment pourrait-elle être heureuse sans ses deux garçons ?

Le lendemain de ce passage à vide, lorsque Margot se présente au magasin à 10 heures, Caroline la salue d'un sourire timide. Son employée remarque ses yeux cernés, le blanc de l'œil rougeaud et son apparence négligée, contrairement à son habitude. Devant ce triste spectacle, Margot n'ose pas la questionner. En lieu et place, elle s'affaire aux tâches quotidiennes, patrouille dans le magasin et regarnit les présentoirs.

À 14 heures, à la fin de sa journée de travail, Margot prend quelques minutes pour ramasser ses affaires et quitte le magasin. Dès que la porte se referme, Caroline éclate en sanglots, et laisse couler le trop-plein de larmes accumulées depuis le matin.

Homme à tout faire

Attablé dans la cuisine alors qu'un ragoût mijote sur le poêle à bois, Romain tape du pied pour signifier son impatience. Il s'obstine à conserver cette source traditionnelle de bien-être en dépit de l'existence de moyens plus modernes pour cuisiner et chauffer la maison. Envoûté par l'odeur du bois qui brûle, charmé par le crépitement, conquis par le confort de cette chaleur naturelle, Romain résiste de plein gré au changement. Après tout, cette ressource assure sa subsistance. S'étendant sur des hectares, sa terre à bois est aussi son terrain de jeux. Avec son fils Richard, il défriche, scie, fend et corde son bois. La forêt lui donne les moyens de se loger, de manger, de boire et de s'amuser.

Depuis trois jours, la pluie tombe dru comme si le ciel se vidait d'un coup.

Sous l'orage et le flot incessant d'eau, Romain perd patience. Même chose pour Richard. Le père et le fils sont tellement à bout, qu'ils se chamaillent pour un oui ou pour un non. Il est temps que la pluie cesse.

Heureusement, le coup de téléphone que Romain reçoit ce jour-là a l'effet d'un baume sur une plaie. Qui de mieux que Guillaume pour le sortir de son engourdissement ! Ce dernier lui apprend que Margot Châtillon vient de l'appeler pour lui signaler un bris de plomberie.

—Tu peux te rendre chez elle pour voir ce qui ne va pas ? le prie-t-il.

—Enfin, de l'action ! s'exclame Romain. Je m'y rends tout de suite avec Richard.

Pendant ce temps, Margot vérifie que la porte menant au sous-sol est bien fermée à clé. Aussi, pour s'assurer que Jérôme reste calme, elle lui a fait avaler un calmant qui n'a pas manqué de l'engourdir. Enfin, toutes les vérifications nécessaires ont été faites pour camoufler ce qui doit l'être.

Lorsque le concierge frappe à la porte, Margot est prête à l'accueillir. Depuis quelques mois, cette dernière semble prendre goût à la présence d'étrangers, sans doute en raison de son travail au Comptoir

familial. Bien intégrée dans son nouveau village, elle connaît de plus en plus ses concitoyens.

Dès leur arrivée, Romain et Richard se mettent à la tâche, sous le regard de l'hôtesse qui prend place à la table de la salle à manger. Après avoir examiné la fuite, Romain l'avise qu'il leur faudra une petite heure pour la colmater. Pour toute réponse, Margot tire un magazine du porte-revues tout en jetant un coup d'œil aux travaux une fois de temps en temps.

Une quarantaine de minutes plus tard, en plus d'avoir découvert une nouvelle fuite, Richard commet une maladresse qui retarde le travail. Lorsqu'elle en est informée, la maîtresse des lieux semble contrariée. Quand Romain lui demande quelques chiffons et serviettes pour éponger l'eau, c'est à contrecœur qu'elle s'exécute.

Plus tard, Richard demande la permission d'utiliser la salle de bain. En s'y rendant, il constate que la porte du sous-sol, située dans un angle, présente une apparence inhabituelle. Il décide donc de l'examiner plus en profondeur, après s'être assuré de ne pas être vu. C'est ainsi qu'il se rend compte que ladite porte est en acier plutôt qu'en bois. Puis, en levant les yeux, il aperçoit une caméra dont l'objectif est braqué sur la porte. Une petite lumière rouge est allumée en permanence.

Pendant que son fils se livre à l'exploration des lieux, Romain poursuit les travaux dans la cuisine. Il branche une scie portative dans une prise de courant, mais l'appareil demeure silencieux. L'homme à tout faire retire le fil et à son grand étonnement, la prise de courant se déplace légèrement, comme si elle était mal fixée au mur. Il approche sa main et constate qu'il s'agit d'un leurre. Il avait déjà vu ce type de fausses prises dans lesquelles on pouvait dissimuler de l'argent, des bijoux ou autres petits objets de valeur.

Lorsque Margot revient à la table, Romain évite tout mouvement susceptible de trahir ce qu'il vient de découvrir, non sans penser qu'il pourrait y avoir plusieurs autres cachettes du genre dans la maison. Tout près, au-dessus du comptoir, il repère une prise qui s'avère fonctionnelle, ce qui lui permet de poursuivre son travail.

Quelques minutes plus tard, les deux hommes quittent la maison. Une fois à l'extérieur, Richard en profite pour vérifier s'il n'y aurait pas d'autres caméras. Sans grande surprise, il en aperçoit une, accrochée à la branche d'un érable. Or, qui dit caméra, dit ordinateur ou tablette pour visionner les enregistrements. Pourtant, son père et lui n'avaient vu ni l'un ni l'autre.

Chemin faisant vers la maison, les deux partagent leurs découvertes. Pas de doute, Romain en aura long à raconter à Guillaume.

Peur au ventre

À sa sortie du Comptoir familial, Caroline est assaillie par un orage. Elle rebrousse donc chemin afin de se munir d'un parapluie et d'un chapeau imperméable.

—Maudite journée ! maugrée-t-elle, les dents serrées.

De retour dehors, peu de temps s'écoule avant que ses pieds ne flottent dans ses sandales. Arrivée à son véhicule, elle dépose ses effets sur le siège arrière après s'être secoué les cheveux. Pendant que le moteur tourne, elle ajuste le miroir. Malgré sa chevelure trempée et quelques rides autour des yeux, elle constate qu'elle est encore belle ; un rayon de soleil au cœur de cette journée morose.

Quelques minutes plus tard, elle glisse la clé dans la serrure de sa maison, impatiente de se verser un verre de vin et de s'étendre quelques minutes devant la télévision pour regarder les émissions de fin d'après-midi. Elle ressent un grand vide. Ses hommes, comme elle les appelle, sont tous absents. L'un est à la mairie, et les deux autres à l'école.

Au salon, étendue sur le canapé, elle boit mécaniquement son vin à petites gorgées sans vraiment le savourer, en attendant qu'il produise son effet. Puis elle se sert un second et un troisième verre, qui la font somnoler.

Lorsqu'elle ouvre les yeux, Guillaume, debout à ses pieds, la regarde en silence. Elle se redresse si vite qu'elle est prise d'un léger vertige. Son mari lui pose une main sur l'épaule pour la calmer, puis, toujours sans rien dire, sans même une expression autre que la froideur de son regard rivé sur elle, il la recouche en lui tenant fermement les épaules, et l'écrase contre le sofa. Caroline sent la douleur remonter jusqu'à son cerveau.

—Et si on parlait de Sylvain Gauthier ? lance Guillaume d'un air menaçant.

Le regard perdu dans celui de son mari qui relâche son étreinte, Caroline fige. Elle respire un grand coup, soulagée pour le moment, mais craignant la suite.

—Dans ton ordinateur, j’ai vu le courriel que tu as reçu d’Irène au retour de votre voyage. Elle parle d’un certain Sylvain que tu as rencontré au restaurant. Pourquoi tu me l’as caché ?

Caroline aurait pu répondre qu’il lui était interdit de fouiller dans son cellulaire ou son ordinateur, tout comme elle aurait pu préciser que cette rencontre avait été aussi fortuite qu’innocente. Elle aurait pu également répondre qu’elle ignorait que ce Sylvain travaillait au restaurant où elle s’était rendue avec ses amies et que d’ailleurs, elle n’avait rien à se reprocher.

—C’est toi qui avais choisi le restaurant ? continue de la questionner Guillaume.

La pauvre Caroline se sent vaincue. Elle aurait pu réagir, s’enfuir, repousser son violent de mari, mais quelles auraient été ses chances d’y parvenir face à un homme dominé par la colère et la jalousie ?

Guillaume s’éloigne d’elle comme s’il voulait quitter la pièce, pendant qu’elle reste assise sur le canapé, sans bouger. Les deux mains sur les cuisses, elle évite le regard de son mari pour éviter qu’il se sente provoqué. Après quelques secondes qui lui ont semblé durer une éternité, elle se lève, puis va vers son mari dans l’intention de lui faire une étreinte pour le rassurer sur sa loyauté.

Lorsqu’elle se retrouve à deux pas de lui, Guillaume, la pousse si brutalement, qu’elle tombe à la renverse. Avant de toucher le sol, sa tête heurte le coin d’une table à café.

Irène frappe à la porte du domicile de Serge chez qui elle s’est rendue pour célébrer les 58 ans de ce dernier. Les bras chargés d’une bouteille de vin et d’un gâteau à la crème et aux amandes, elle annonce à son hôte qu’elle a commandé un souper chez un traiteur : un repas quatre services qui leur sera livré en début de soirée. C’est qu’elle avait pensé qu’un repas intime à la maison serait préférable à une sortie au restaurant.

Serge en est ravi. Il accueille son amie avec une étreinte encore plus intense qu’elle ne l’aurait espéré. Heureuse, elle appuie amoureusement sa tête contre son épaule. La soirée s’annonce prometteuse. Serge sert l’apéritif, puis met en carafe le grand cru qui accompagnera leur repas. Il est si ému de recevoir un tel cadeau, lui qui ne se plaît

pas à se rendre au casino uniquement pour satisfaire son amour du jeu, mais aussi, sa passion pour le bon vin.

Le couple se délecte du repas au point d'être alangui par la qualité des mets et la volupté du vin. Plus tard dans la soirée, ils décident d'aller prendre une marche dans le quartier. Lorsqu'ils reviennent, Irène s'arrête devant sa voiture garée tout près de l'appartement. Alors que Serge la regarde, l'air d'attendre la suite, elle prend ses clés, ouvre le coffre et sort son bagage à main.

—J'imagine qu'il est trop tard pour prendre la route, dit-elle.

Pour toute réponse, Serge lui offre de porter sa petite valise jusqu'à chez lui.

Caroline se regarde dans le miroir de la salle de bain. Son œil gauche se referme de plus en plus. Elle verse quelques larmes qui lui irritent l'œil en se maudissant d'être aussi naïve. En voulant rassurer son mari sur ses sentiments pour lui, il l'avait agressée une fois de plus. Elle pose une compresse d'eau froide sur sa joue dans l'espoir de réduire l'enflure. Alors qu'elle applique une pommade analgésique sur sa joue, elle a l'impression de disparaître à petit feu, de se dépersonnaliser, de n'être plus que l'ombre d'elle-même. Mais ce qu'elle redoute par-dessus tout, c'est la solitude. Pour l'instant, elle est seule à affronter sa détresse. Ce serait déjà alléger sa souffrance que de la partager. Mais à qui se confier ?

Elle aime bien Irène, mais peut-elle lui faire confiance ? Faire appel à un psychologue ? Mais, dans ce cas-ci, il lui faudrait se déplacer à l'extérieur de Sainte-Fleur, peut-être même jusqu'à Montréal. Comment justifier son absence alors que Guillaume surveille le moindre de ses déplacements ? Déjà que la semaine dernière, tandis qu'elle magasinait à Laroche, elle avait eu l'impression d'être suivie... Elle sait que son mari recourt parfois aux services de Romain Beauchamp ou de son fils pour effectuer quelques sales boulots de ce genre... Elle se demande comment elle peut encore aimer cet homme !

Malgré ses interrogations, Caroline prend le temps de se détendre dans un bain chaud afin de retrouver une certaine sérénité. La douceur de la mousse lui rappelle comment il serait agréable qu'un homme se comporte envers elle avec une telle délicatesse. Lorsqu'elle

réussit à s'extraire de l'engourdissement que lui procure l'eau chaude, son esprit est incapable de déterminer la personne à qui elle devrait se confier.

Guillaume et Romain se parlent chaque jour. Aujourd'hui, c'est Caroline qui est à l'ordre du jour. Il y a quelques jours, alors qu'il l'épiait à Laroche, Romain n'avait rien vu de louche dans les allées et venues de l'épouse de son patron. Celui-ci lui avait aussi demandé de se renseigner au sujet d'un certain Sylvain Gauthier, un habitant de Magog, ce qui ne pouvait mieux tomber puisque Romain avait des contacts là-bas.

Pendant ce temps, Richard pourra continuer de surveiller Margot Châtillon. Dans l'esprit du maire, il fallait à tout prix éloigner Caroline de Margot et d'Irène.

De retour vers Sainte-Fleur, Irène se remémore son week-end. Elle sourit lorsqu'elle se dit qu'elle avait poussé le bouchon un peu loin en emportant des vêtements de rechange alors que Serge ne l'avait pas invitée à dormir chez lui. Ce dernier s'était tout de même conduit en gentleman lorsqu'il s'est emparé de sa valise sans rien dire. Irène n'avait pu que reconnaître sa discrétion tout autant que son élégance. Les gestes comptent davantage que les paroles, songe-t-elle en souriant à nouveau.

Elle avait accueilli avec bienveillance les confidences de Serge au sujet de la précarité de sa situation financière. Sous l'effet de l'alcool, il lui avait confié qu'il était à court d'argent depuis que Suzanne l'avait congédié de l'animalerie. Il avait bien sûr trouvé un nouveau boulot, mais celui-ci était moins rémunérateur, ce qui faisait que son train de vie en pâtissait.

Ces confessions témoignaient de la confiance qu'il portait à sa nouvelle amie, qui en fut ravie. Arrivée à destination, toutefois, l'artiste peintre se demande bien pourquoi Serge hésite à la visiter à Sainte-Fleur, malgré ses invitations.

Au téléphone, Guillaume insiste auprès de Richard pour qu'il surveille Margot de plus près. Aussi, lui ordonne-t-il de se présenter chez elle en prétextant qu'il souhaitait lui vendre du bois de chauffage à prix réduit.

Après avoir raccroché, Richard, embarrassé, n'a nullement envie de s'exécuter, mais n'a d'autre choix que de préparer un scénario assez convaincant pour leurrer Margot. Le hic, c'est que lorsqu'il est sobre, il peine à bien exprimer sa pensée. Ça lui est bien plus facile lorsque comme son père, il carbure au whisky. Sans faire ni une ni deux, il se dirige vers le petit bar de la maison et enfile deux bonnes rasades.

Ceci fait, il enfourche sa moto et se met en route. Arrivé à destination, il aperçoit le pick-up de Margot garé dans l'entrée. Là, il ne peut plus reculer. Plus vite il fera ce qu'il a à faire, plus vite il aura terminé. Lorsqu'il cogne à la porte, seul le silence lui répond. Il frappe donc plus fort, mais toujours en vain. Penaud, il retourne chez lui, frustré d'avoir été ainsi ignoré par sa voisine.

Casino

Deux jours après avoir subi les foudres de son mari, Caroline reprend le boulot. Comme toujours, elle a élaboré une explication crédible pour justifier les marques qui couvrent une partie de son visage. À tous ceux qui la questionneront, elle répondra qu'en se relevant après avoir ramassé un oignon qu'elle avait échappé, sa joue a heurté le coin du comptoir de la cuisine. Deux jours de compresses ont suffi à faire diminuer l'enflure, mais les marques, elles, persistent.

Chaque fois que les clientes l'interrogent pour savoir comment elle s'est blessée de la sorte au visage, elle s'en tient à son histoire tout en s'efforçant de masquer ses émotions. Parfois, elle détourne le regard pour cacher la naissance d'une larme, ou fait croire à une allergie quelconque avant de s'emparer d'un mouchoir. Elle s'enfonce de plus en plus, un mensonge à la fois.

Témoin de la conduite de sa patronne, Margot l'observe à la dérobée. Plus la journée avance, plus elle compatit avec la misère de cette femme. Elle la sent au bord de l'effondrement, mais ignore pourquoi. Comment peut-elle être dans un tel état à cause d'un simple accident ? Caroline souffre, c'est évident, ne peut que constater Margot avec tristesse.

Serge pénètre dans le ventre du casino où il compte passer la journée, le temps de se refaire à la suite de ses récentes pertes aux tables et aux machines à sous. Depuis quelques semaines, chaque voyage hebdomadaire sur l'île Notre-Dame prend des airs de cauchemar. Au blackjack, les croupiers se montrent toujours sans pitié avec son portefeuille. Combien de fois a-t-il dû quitter sa place après y avoir déposé un jeton de réservation pour aller faire cracher de nouveaux billets au guichet automatique !-

Encore ce soir, il a droit à la même rengaine. De retour du guichet, ragaillardi par ce nouvel apport de munitions et une poussée d'optimisme, il commande un double whisky sur glace. Comme tou-

jours, il dépose un pourboire modeste sur le cabaret tenu par une serveuse qui lui jette un regard hostile. Puis le croupier lui sert des cartes basses qui ne lui laissent que peu de chances de battre la maison.

—Ça fait six coups qu'on me donne juste des 3, des 4 pis des 5, ce qui fait que j'arrive pas à avoir un jeu supérieur à 15 ou 16. Faut être chanceux en maudit pour gagner avec des cartes aussi pourries ! se plaint-il d'une voix suffisamment forte pour être entendu du croupier.

Quelques minutes plus tard, exaspéré, il quitte la table, récupère les quelques jetons qu'il lui reste, va aussitôt les encaisser et tente sa chance avec les machines à sous. Or, le même scénario se répète. Il y a bien des cloches qui retentissent pour annoncer qu'un joueur vient de remporter un montant d'argent significatif, mais ce n'est jamais pour lui.

Avec seulement quelques dollars en poche, il n'est même pas dix-sept heures quand, le regard vitreux, Serge attend que les portes de l'ascenseur du troisième étage s'écartent pour s'engouffrer dans la cabine et descendre au sous-sol. Il ne s'est même pas accordé un dernier verre avant de partir.

Au volant de sa voiture, alors qu'il se dirige vers le centre-ville, il comble sa solitude en écoutant la radio. Le silence lui semble trop lourd après cette éprouvante journée. Au bout d'à peine quelques minutes, la musique finit par lui tomber sur les nerfs. Il éteint donc la radio, et accueille le silence comme un soulagement. Sans s'apitoyer sur son sort, il réfléchit. Il ne peut plus continuer à lapider ainsi son argent dans les salles de jeux. Plus il cherche des solutions pour se sortir de l'impasse, plus le nom de Margot s'impose. Il pense aussi à Irène, mais leur relation est encore trop jeune pour songer à lui réclamer un prêt. Persuadé que son ex-belle-fille a davantage de moyens financiers qu'elle ne le laisse paraître, il est convaincu qu'elle pourrait accepter de lui avancer des fonds. D'ailleurs, lorsque Margot s'était établie à Sainte-Fleur et qu'il avait effectué des travaux chez elle, il se souvient très bien qu'en fouillant dans ses affaires, il était tombé sur son livret de banque. Celui-ci était si peu garni, qu'il en fut intrigué, d'autant plus qu'elle avait vendu la maison paternelle, alors libre d'hypothèque, ainsi que le terrain et les terres avoisinantes. *Ça devait faire un joli pactole*, se dit-il. Sûrement qu'elle avait investi cet argent à la bourse ou ailleurs, mais il n'avait trouvé aucun relevé de compte pour confirmer ses soupçons.

Depuis les funérailles de Geneviève, ni Margot ni lui n'avaient tenté d'entrer en communication avec l'autre. Pas même par le biais du téléphone. Encore une fois, Serge se pose cette question qui le taraude au point de nuire à son sommeil : est-ce une erreur d'avoir attendu si longtemps avant d'appeler ou de visiter Margot ? Aussi, il serait très curieux de savoir comment celle-ci a réagi quand elle a su qu'il était au courant pour Jérôme.

Le lendemain, il se réveille guilleret. Pendant la nuit, une idée a germé dans sa tête. Une idée qui pourrait peut-être bien lui permettre de régler ses problèmes financiers les plus urgents.

Confidences

Margot n'en peut plus.

—Je ne te crois pas ! lance-t-elle, exaspérée par la tension accumulée depuis le matin.

Les yeux plongés dans ceux de Caroline, c'est comme si elle venait de lâcher une bombe. Rien de mieux qu'une attaque directe pour crever l'abcès. Même si elle n'a jamais vécu une situation semblable à celle de sa patronne, Margot n'a aucun mal à imaginer la souffrance endurée par cette dernière. Deux incidents avaient éveillé ses soupçons. D'abord, la fois où elle avait aperçu des ecchymoses sur le dos de son amie et ensuite, cette autre fois où elle avait hésité avant de s'asseoir, comme si ce simple geste lui était douloureux. Et voilà qu'aujourd'hui, une porte d'armoire est responsable des marques que Caroline affiche au visage.

—Je suis une tombe, jure Margot. Crois-moi, tu peux me faire confiance. Je t'en supplie, parle-moi !

Paralysée par l'étonnement, Caroline reste de glace. Que faire... se confier, nier ou en rire ? Ébranlée par l'insistance de son amie, elle se met à louvoyer.

—Comme tous les couples, nous avons nos hauts et nos bas, Guillaume et moi, dit-elle.

—Un œil au beurre noir, des marques dans le dos, et maintenant, le coup de la porte... poursuit Margot sans se laisser attendrir.

—Le coup de la porte, ne peut s'empêcher de sourire Caroline. Tu fais ta comique ?

Plutôt que de répondre, Margot garde le silence et attend la suite. Les deux femmes se fixent pendant quelques secondes, puis Caroline baisse les yeux, le temps d'essayer de calmer la tempête intérieure qui se déchaîne. Tout en la regardant, son interlocutrice reste de marbre, prête à recevoir les confidences de son amie.

Cette dernière hésite encore. Elle risque gros. Si jamais son mari apprenait qu'elle l'a trahi, Dieu sait comment il pourrait réagir. En revanche, elle a confiance en Margot, et ce, depuis qu'elle la connaît. Cette femme respire la loyauté. Toutefois, une question s'impose :

Margot est-elle la seule à croire qu'elle est victime de violence conjugale ? Après un moment de silence, Caroline balbutie quelques mots d'une voix si faible, que son employée doit rapprocher sa chaise pour l'entendre.

—Tu me jures de ne jamais en parler à personne ? lui fait-elle promettre d'une voix suppliante.

Margot lui prend la main et l'enveloppe des deux siennes comme on le ferait avec un objet précieux. Puis Caroline se lance.

On peut dire que j'étais une enfant heureuse. Lorsque je revenais à la maison à la sortie de l'école, ma mère m'accueillait avec une collation que je dégustais en vitesse avant de rejoindre mes amis. Vers 18 heures, lorsque mon père revenait de son bureau, je lui sautais au cou en le serrant très fort. J'aimais son odeur, son parfum ; moins frais qu'au matin, mais toujours aussi agréable.

Le samedi matin, lui et moi allions pêcher l'achigan dans une petite baie. Lorsque nous revenions à la maison vers 10 heures, maman avait préparé un copieux déjeuner que nous partagions en famille dans la bonne humeur. Nos histoires de pêche la faisaient rire. Chaque fois que nous rentrions bredouilles, ce qui était rare, elle ne manquait pas de nous taquiner.

À cette époque, je voulais vivre de nouvelles expériences. À 10 ans, je pratiquais deux sports qui n'affectaient en rien mes résultats scolaires : la gymnastique au sol et la marche rapide.

Quelques années plus tard, j'ai rencontré Sylvain Gauthier, l'homme que je t'ai présenté lors de notre voyage dans les Cantons. Nous étions membres du même club athlétique. Il avait deux ans de plus que moi. Nous n'étions que des amis et il n'était pas question qu'il en soit autrement.

Un jour d'été, alors que le soleil brillait, ma vie a basculé. Mamère a quitté la maison, sans même un au revoir. Dès lors, mon père s'est flétri comme une fleur privée d'eau. Il s'est mis à boire, puis à ingurgiter des antalgiques pour oublier la douleur causée par ses cuites. Quant à moi, j'avais honte d'avoir été abandonnée par ma mère, un peu comme si c'était ma faute. Ma vie oscillait entre la télé et les tâches domestiques. Mon père me critiquait sans cesse. Il me re-

prochait de ne pas entretenir la maison aussi bien que ma mère, alors qu'il ne levait pas le petit doigt pour m'aider. Lorsque j'avais besoin d'argent, il ne pouvait m'en donner qu'au compte-gouttes tellement il dilapidait son salaire dans l'alcool. J'étais résignée, découragée et en colère. Même mes résultats scolaires se sont mis à piquer du nez. Je devais me battre avec moi-même pour conserver un maigre 60 % de moyenne générale, moi qui avais toujours des résultats de 80 % et plus. Je me fendais en quatre pour faire plaisir à mon père, qui ne me le rendait pas du tout. Avais-je le choix ? J'étais la seule personne sur qui il pouvait s'appuyer.

Avec le temps, je me suis ressaisie, même si je ne suis jamais redevenue la fille que j'étais. Au cégep, j'ai repris du poil de la bête et mes résultats se sont améliorés. J'ai commencé à m'intéresser au commerce en travaillant à temps partiel dans une mercerie pour hommes. Être le centre d'attraction des clients me faisait du bien. L'attention que me portaient les hommes me stimulait à mieux faire. Mes ventes s'amélioraient de semaine en semaine.-

À la fin de mes études collégiales, j'ai revu Sylvain. Il était propriétaire d'un restaurant situé sur la rue Principale, à Magog. Son père, qui était décédé deux ans plus tôt, lui avait laissé un héritage suffisant pour qu'il se porte acquéreur de sa propre affaire. Nous nous sommes fréquentés pendant quelques mois, puis j'ai abandonné mon travail à la mercerie pour occuper le poste d'hôtesse dans son restaurant. Je me souviens qu'il était de plus en plus exigeant. En plus de l'accueil, il m'a confié la tenue de livres. Il me payait un salaire de misère jusqu'au jour où il a fait faillite. Quelques semaines plus tard, il m'a annoncé qu'il partait en Alberta pour rejoindre un cousin qui y était établi. Fin de l'histoire avec cet homme, que j'ai revu une seule fois dans les circonstances que tu connais.

Plus tard, au milieu de la vingtaine, j'ai rencontré Guillaume dans une brasserie alors qu'il visitait un ami à Saint-Denis. Ça été le coup de foudre.

Au début, c'était le bonheur. Guillaume allait au-devant de mes moindres désirs et m'impliquait dans toutes ses décisions. Je me sentais revalorisée par la confiance qu'il me témoignait. Dans notre relation, nous étions égaux, jusqu'au jour où pour la première fois il a élevé le ton. Pour une peccadille : un repas servi trop froid. J'avais aussi oublié d'acheter du vin. D'un ton autoritaire, il m'a accusée

d'être négligente. Mais tous les couples vivent ce type de situations où l'un prend l'ascendant sur l'autre, le temps que dure une discussion. À ce moment-là, j'ignorais que j'assistais à un début d'escalade.

La première fois qu'il s'en est pris physiquement à moi, mon fils aîné était encore aux couches. Ce jour-là, il m'a serré les bras parce que je n'arrivais pas à faire taire le petit. Encore là, il m'a dit que j'étais une mère négligente qui n'avait aucun contrôle sur son enfant et m'a crié un tas d'injures. J'étais si abasourdie, que j'en suis restée paralysée jusqu'à ce qu'il me lâche et que j'entende la porte claquer. Il était parti.

Par la suite, sa violence augmentait d'un cran à chacune de nos disputes. Il s'en est suivi des coups aux épaules et aux bras, de violentes poussées et des gifles. Plus récemment, lorsque notre plus jeune fils est disparu, mon gentil mari m'a projetée contre un mur de la salle à manger et je suis tombée lourdement au sol. Tu te souviens comme il m'était difficile de m'asseoir ? Finalement, il y a quelques jours, c'est une crise de jalousie, et crois-moi, il y en a eu plusieurs ces derniers temps, qui a déclenché sa colère. Le simple fait d'entendre le nom de Sylvain Gauthier a provoqué sa fureur.

Et Caroline de conclure, le visage défait, la voix tremblante et la gorge sèche...

—Je suis une femme battue et j'en ai honte. Guillaume ne m'aime pas. Il me garde prisonnière.

Margot a écouté son amie sans l'interrompre, convaincue que cette conversation restera leur secret. Elle se sentait vraiment flattée que Caroline ait accepté de se livrer à elle. Par respect, elle ne lui pose aucune question. En lieu et place, elle se contente d'être présente et de la soutenir. Enlacées, les deux femmes s'abandonnent à leur tristesse.

Or, Caroline n'avait pas tout révélé sur Guillaume. Il y avait une vieille histoire au sujet de celui-ci qu'elle préférait taire pour l'instant. Quelques années avant leur rencontre, une jeune fille avait porté plainte contre lui pour une agression sexuelle survenue à la suite d'une beuverie dans une discothèque de Montréal. La plainte avait été déposée, puis retirée quelques jours plus tard. Dès que le père de Guillaume avait été mis au courant de l'histoire, il était intervenu au-

près des parents de la victime. Moyennant leur silence et le retrait de la plainte, il leur avait offert une importante somme d'argent. Quand même, les policiers avaient déjà eu le temps d'interroger Guillaume et de prendre ses empreintes digitales.

Complicité

Depuis trois semaines, Serge évite le casino ; non par choix, mais par nécessité. Il ne lui reste que peu de fonds... À peine mille dollars, après avoir payé le loyer, la nourriture et le câble. Toujours vendeur dans un magasin de chaussures orthopédiques, il se doit de travailler davantage pour se renflouer, quitte à ce que son boulot prenne le dessus sur sa vie privée. De toute façon, il ne voit Irène que très peu et pour le moment, il n'est toujours pas question de la visiter à Sainte-Fleur. Il tient à ce que Margot ignore qu'il fréquente l'une de ses amies. Il est toutefois conscient qu'un jour ou l'autre, il lui faudra bien accepter les invitations de l'artiste peintre.

Interrompu dans ses pensées par la sonnerie de son cellulaire, il prend l'appareil et répond. Il s'agit justement d'Irène, qui l'informe qu'elle doit participer à une exposition privée devant se tenir à Larochelle dans deux semaines. Pour elle, c'est une occasion en or de rencontrer des clients potentiels. Depuis quelques mois, elle a développé un nouveau créneau qui consiste à réaliser des œuvres sur commande et elle aimerait bien le faire savoir.

Cette fois, elle insiste pour que Serge l'accompagne. Ce dernier a tant de fois refusé ses invitations, qu'il n'a d'autre choix que d'accepter. Il est inquiet à l'idée de croiser Margot à Sainte-Fleur, Irène accrochée à son bras. Puis il finit par se dire que tôt ou tard, il faudra bien que Margot apprenne la vérité. Le mieux serait donc peut-être bien de jouer franc-jeu avec elle...

Pourquoi ne se rendrait-il pas chez Margot qu'il n'a pas revue depuis plusieurs mois avant d'aller rejoindre Irène ? Tout en discutant, il pourrait lui annoncer qu'il a une liaison avec son amie. En revanche, un tel scénario risquerait fort de soulever sa colère. Elle ne manquerait pas d'accuser Irène d'avoir voulu lui cacher sa relation avec son ex-beau-père. Vu de cette façon, il serait peut-être préférable qu'Irène se charge de la mettre elle-même au courant. Non... Mauvaise idée. Encore là, les choses pourraient mal tourner.

En reposant son cellulaire, Irène est ravie que Serge ait accepté de l'accompagner à l'exposition. Elle constate que cet homme prend de plus en plus d'importance dans ses pensées, bien qu'ils se voient peu.

Chantage

Levé tôt, Serge est nerveux à l'idée de renouer avec Margot. Il se fait couler un décaf qu'il boit lentement en regardant le bulletin de nouvelles. Ce faisant, il s'interroge. Devrait-il annoncer sa venue à Margot ? Selon ce qu'Irène lui a dit, le jeudi, Margot quitte sa demeure le matin pour se rendre au Comptoir familial et ne rentre qu'après 14 heures. Puisque l'exposition n'est prévue qu'à 18 heures, il aura quatre heures pour mettre son plan à exécution. Soit il attend Margot à la sortie du magasin, soit il se présente chez elle. Il opte pour la deuxième alternative, même s'il sait qu'elle refusera peut-être de lui ouvrir.

Dans son auto, en route vers Sainte-Fleur, il passe son plan en revue. La dernière fois qu'il a vu Margot, c'était aux funérailles de Geneviève. Quant à sa dernière visite à Sainte-Fleur, celle-ci remonte à plus de deux ans. À cette période, alors qu'il effectuait des travaux de rénovation chez Margot, il s'était interrogé sur l'usage que Margot ferait de cette pièce sans fenêtre située au sous-sol, qu'il avait rénover. C'est peut-être là que son fils se trouve.

Mais pour l'heure, il y avait plus important à penser. Serge se retrouve dans une situation financière précaire et il se doit d'y remédier. C'est pourquoi il lui faut convaincre Margot de lui prêter au moins 5 000 dollars. Dans sa voiture, camouflés derrière le pneu de rechange sous le tapis du coffre se trouvent les bijoux que Geneviève lui avait demandé de remettre à Margot. Aussi, si jamais cette dernière devait refuser de lui prêter l'argent, il n'aurait qu'à les garder et les vendre à un prêteur sur gages. Après tout, n'est-ce pas lui qui avait offert à Geneviève les plus beaux bijoux du lot ?

Peu importe les raisons d'un éventuel refus de Margot, Serge était persuadé qu'il détenait tous les bons arguments pour l'obliger à délier les cordons de sa bourse.

Enfin, il aperçoit un panneau routier indiquant qu'il est arrivé à Sainte-Fleur. Sentant une montée d'adrénaline, il ralentit et conduit bien en deçà de la limite de vitesse permise. Comme il n'est que 13 heures, il choisit de s'arrêter pour un petit remontant et un burger. Ce

qu'il s'apprête à faire lui demande une bonne dose de courage.

Margot quitte le Comptoir familial peu avant 14 heures et se rend directement chez elle.

Quelques minutes après son arrivée, on frappe à la porte d'entrée. De la fenêtre, à la gauche de la porte d'entrée, elle aperçoit Serge, qui lui envoie un sourire. Après des mois de silence, elle est surprise de le voir ainsi débarquer sans s'être annoncé. Depuis la mort de sa mère, ses pensées vont rarement vers cet homme qu'elle qualifie de malhonnête.

Dès qu'elle aperçoit Serge, elle quitte la pièce et va vérifier la porte qui donne au sous-sol pour s'assurer qu'elle est bien fermée à clé, revient éteindre l'ordinateur qui lui transmet les images captées par les trois caméras, puis ouvre la porte à Serge, qui sourit toujours.

Comme il y a belle lurette qu'ils se sont vus, les deux font preuve de bienveillance tout en échangeant des banalités. Serge résume l'essentiel de ses activités depuis les funérailles de Geneviève, en faisant fi, bien sûr, de ses déboires financiers. De son côté, Margot lui parle de son travail, sans préciser qu'elle s'est liée d'amitié avec Caroline Vasseur. Pendant leur discussion, elle n'est pas sans remarquer les nombreux regards que Serge jette sur la porte du sous-sol.

Malgré tout, puisque son visiteur se montre cordial, elle lui offre un verre de vin, ce qu'il accepte avec joie. Quant à elle, elle se contente d'un simple jus. Après un moment, elle constate que Serge commence à montrer quelques signes de nervosité, tandis que son visage jusque-là joyeux s'est assombri. Il triture sa serviette de table et tapote du pied, pendant que Margot attend sereinement la suite. Finalement, il se lance et annonce qu'il fréquente Irène. Aussitôt, sa belle-fille semble contrariée.

—C'est moi qui lui ai demandé de ne pas t'en parler, s'empresse de la rassurer Serge.

—Pourquoi ?

—Parce qu'au début, on ne savait pas comment notre relation évoluerait.

Assez étonnamment, Margot pose beaucoup de questions pour savoir comment son amie et Serge en sont venus à former un couple.

Surpris de cet intérêt, Serge lui avoue qu'il est très heureux de sa réaction. S'ensuit un court silence au bout duquel il explique le principal motif de sa venue.

—J'ai besoin de ton aide.

Margot le regarde en silence et le laisse poursuivre.

—Je suis actuellement à sec et pour m'en sortir, j'aurais besoin de 5 000 dollars.

Sans même réfléchir, Margot refuse net, ce qui est loin de décourager Serge.

—Dans six mois, je t'aurai remboursé, insiste-t-il.

—Oublie ça !

Poussé dans ses derniers retranchements, Serge sort l'artillerie lourde. Il prononce des mots lourds de sens, lentement, en insistant sur chacun d'eux.

—Tu te souviens que ta mère m'a demandé de veiller sur toi et Jérôme... ton fils handicapé que tu caches quelque part ici ? Ce n'est pas très... légal.

La femme rougit ne pouvant contenir sa colère.

—Je vais te demander de partir ! lâche-t-elle d'une voix impérative.

Le regard mauvais, Serge se lève si brusquement, qu'on entend la chaise racler le plancher en bois. Margot, toujours assise, refoule le feu qui la consume pendant que son ex-beau-père, telle une menace silencieuse, sort sans refermer la porte.

Dès qu'il atteint son véhicule, il tourne les yeux vers la maison dont la porte est déjà close. Serge vient-il de libérer la bête qui sommeille en lui ?

Sans qu'il ne puisse la voir, Margot saisit son cellulaire et désactive la fonction *enregistrement*. Suivant son instinct, elle a tout enregistré.

Elle s'empresse de réécouter la discussion, sûre que cet homme a un plan derrière la tête. D'abord, il tente de créer un rapprochement en lui annonçant, comme une confidence, qu'il fréquente Irène. Ensuite, il tente de lui soutirer 5 000 dollars, avant de la menacer en laissant sous-entendre qu'il pourrait aller jusqu'à révéler l'existence de Jérôme. Si ce n'est pas du chantage, qu'est-ce ?

Que faire, maintenant ? Lui remettre l'argent et dormir la tête en paix ? Mais si elle cède à cette première demande, Serge ne risque-t-il

pas de revenir sans cesse à la charge et de lui demander toujours plus d'argent pour combler ses besoins de joueur compulsif? À n'en point douter, cet homme est parfaitement capable de ruiner sa vie.

Dès demain, Margot passera à l'attaque. Non seulement ira-t-elle voir Irène pour lui raconter les frasques de son petit ami, mais de plus, elle n'hésitera pas à la mettre au courant de sa dépendance au jeu et de sa tentative de chantage.

Retrouvailles

Une gueule de bois carabinée attendait Jean Fortier à son réveil. Il s'extirpe avec peine du canapé sur lequel il a passé la nuit, trop ivre, même pour rêver. La sensation écœurante qu'il éprouve en quittant son lit de fortune l'oblige à s'appuyer sur le dossier afin de conserver son équilibre. Le cœur au bord des lèvres, il se prépare un café extra fort pour se ramener à la vie. Ce faisant, il répète *ad nauseam* le nom de la femme qu'il avait quitté le jour où elle lui avait annoncé qu'elle était enceinte : Margot Châtillon. Ce nom tourne en boucle dans les brumes d'alcool de la veille. Le pauvre a tellement bu, qu'il en a perdu connaissance. Devant son verre toujours bien rempli, il n'avait de cesse de se remémorer son aventure d'un jour avec la fille de son patron. Pour ne pas la froisser, il avait accepté malgré lui d'avoir une relation sexuelle avec elle.

Dans sa voiture, Jean, toujours étourdi à la suite de sa beuverie, parcourt comme un automate la distance entre Sainte-Fleur et Laroche pour se rendre à son travail. Le pauvre doit lutter contre les vapeurs et les tremblements. La soif de savoir ce qui est advenu de l'enfant de Margot l'assaille à tel point, qu'il est déterminé comme jamais à le découvrir dès aujourd'hui. Un coup de fil lui a suffi pour apprendre que la femme quittera les lieux de son travail à 14 heures.

Il comprend les risques qu'il encourt de refaire ainsi surface dans la vie de cette dernière. Éventuellement, elle pourrait le menacer de révéler son vrai nom auquel est rattaché un dossier criminel et par la même occasion, mettre son travail en péril et lui faire perdre son statut social. Malgré tout, c'est plus fort que lui. Il doit savoir. Ayant encore quelques heures devant lui avant de pouvoir revoir Margot, il s'engouffre dans le premier espace libre en bordure de la route, effectue un virage en U et retourne à Sainte-Fleur. Firesteel se passera de lui aujourd'hui.

À 14 heures pile, Jean attend dans l'entrée de la maison du Rang Sud l'arrivée de la locataire. Assis dans sa voiture, il grille une cigarette, les vitres baissées pour chasser la fumée. Nerveux, impatient, agité, il tente de se raisonner en se disant que la mission qu'il s'est confiée s'avère impossible. Ses doigts tapotent le volant et il a du mal à ravalier sa salive. Au bout d'un moment, il voit passer Romain Beauchamp et son fils qu'il connaît de vue. Occupé à conduire, Romain ne le voit pas, mais Ti-Gars, lui, l'aperçoit et le salue de la main. Plus tard, Jean regrettera amèrement cette rencontre.

À 14 heures 20, de plus en plus tourmenté, il songe sérieusement à partir. C'est alors qu'il aperçoit un pick-up ralentir et s'engager dans l'allée face à la maison. Margot et lui s'observent quelques instants, sans que ni l'un ni l'autre ne sortent de leur véhicule.

Ne voulant prendre aucune initiative, il attend que la maîtresse des lieux sorte la première de sa voiture. Mais pour l'instant, il semble clair qu'elle tente de l'identifier. Jean aperçoit enfin la porte du camion s'ouvrir et Margot en sortir. Voyant cela, Jean la laisse faire quelques pas dans sa direction avant de l'imiter.

Dès que Margot le voit de plus près, elle reconnaît l'homme qu'elle a vu au restaurant en compagnie du maire. L'un et l'autre se fixent sans bouger, comme s'ils s'étudiaient. Après plusieurs secondes, Margot tourne les talons et marche vers sa maison sans mot dire, sous le regard penaud de son visiteur. Elle sait qui il est. Elle l'a reconnu. Son cœur voudrait exploser dans sa poitrine. Puis elle entend :

—C'est moi. Jean. Ça fait longtemps...

Sans réagir, Margot continue d'avancer, avant de se retourner.

—C'était toi avec le maire au restaurant *Chez Émile* ?

—Oui. Je ne t'avais pas reconnue. Je lui ai demandé qui tu étais, et quand il a prononcé ton nom, j'ai su.

Jean sent les larmes lui monter aux yeux, mais ce n'est ni l'heure de s'épancher, ni celle d'angoisser en raison de ce vif sentiment de culpabilité qu'il ressent à l'instant même.

—J'étais jeune... J'ai paniqué... Je suis désolé...

Comme si elle n'avait rien entendu, Margot reprend sa marche jusqu'à la maison, introduit la clé dans la serrure et entrouvre la porte d'entrée. Après quoi, elle se retourne et dit :

—Il n'y a jamais eu d'enfant.

Cela dit, elle entre et ferme la porte en abandonnant Jean dans l'allée. Ému et silencieux, ce dernier est gagné par le doute. Il reste immobile un long moment. Tantôt, il est convaincu qu'il n'a jamais été père, tantôt, il se demande si Margot ne lui a pas menti. Se sentant observé, il examine les lieux. En pleine nature, rien à voir sauf des arbres, le pick-up et la petite maison blanche qui remonte aux années '80. Après avoir remarqué qu'une caméra est suspendue à un arbre, il se retourne vivement vers une fenêtre dans l'espoir d'apercevoir Margot. Mais pourquoi l'épierait-elle par une fenêtre alors qu'elle peut suivre le moindre de ses mouvements sur l'écran relié à la caméra ? Il reconnaît qu'une femme vivant seule en pleine forêt doit se protéger. Peut-être bien qu'elle possède une arme, aussi.

Finalement, Jean se dit qu'il n'a plus rien à faire ici. Il regagne donc son auto et retourne chez lui. Dès qu'il y est, il se met à regretter de ne pas avoir effectué de recherche sur Margot avant de la rencontrer. Outre Guillaume, elle est la seule, à Sainte-Fleur, à connaître son vrai nom. Mais fort heureusement, elle ignore tout de son passé criminel, ce qui n'exclut pas qu'elle puisse le découvrir un jour.

Existe-t-il ?

Margot se sent comme un chevreuil emprisonné dans un fil barbelé dont il ne peut s'échapper sans y laisser sa peau. S'il tire trop fort, il mourra d'épuisement, et s'il réussit à se dégager, il s'éteindra au bout de son sang.

Jean Latour parti, elle quitte l'écran sur lequel elle l'épiait. Ce faisant, elle avait bien vu que son ex-amant avait découvert la présence de la caméra avant de s'engouffrer dans sa voiture. Bouleversée, elle plonge dans ses souvenirs qui la ramènent à la naissance de Jérôme.

Sa grossesse s'était déroulée normalement, hormis des nausées et quelques symptômes déplaisants. Ce fut pour elle un bonheur inouï quand son bébé avait bougé une première fois pour lui rappeler qu'une nouvelle vie grandissait en elle. Ce qui était moins grisant, en revanche, c'est que son père lui avait défendu de quitter la propriété afin d'éviter les ragots des villageois.

Une seule fois elle avait subi une échographie. C'était au septième mois. Jusque-là, elle avait refusé de voir un médecin. Ce sont des douleurs abdominales qui l'avaient convaincue de consulter. Après une batterie de tests, le verdict était tombé : elle accoucherait d'un fils lourdement handicapé.

Quelques semaines plus tard, avec l'aide de sa mère, elle donna prématurément naissance à Jérôme. Tout s'était déroulé à la maison. Lorsqu'une infirmière l'avait appelée pour fixer un rendez-vous de suivi, Margot lui avait fait croire que son fils était mort-né. Aussi, aucun formulaire ne fut rempli au bureau du Directeur de l'état civil pour signaler la naissance ou le décès de l'enfant. Celui-ci n'avait ni nom ni existence légale.

Aux yeux de sa mère, il était comme un trésor qu'il fallait dissimuler aux autres. Jérôme n'existait que pour elle, et juste pour elle. Le pauvre n'avait aucun autre but que de manger et dormir. Il vivait dans un monde auquel il n'aurait jamais accès. Il était là sans y être, présent dans son absence. Il respirait, esquissait parfois un sourire, tandis que ses yeux morts ne reflétaient que le vide. On aurait dit un trou noir qui respirait.

Et voilà qu'aujourd'hui, le secret de son existence est menacé par Jean Latour et Serge Gallant. Le premier s'est manifesté pour savoir s'il était père alors que le second connaît l'existence de Jérôme. Sa mère Geneviève n'aurait jamais dû confier ce secret à un tel homme.

Ce soir-là, dans sa chambre, Margot dépose la tête sur le flanc de Bijou, dont la fourrure soyeuse la rassure. Comme elle aurait voulu qu'il soit encore vivant. Mais d'une certaine façon, ne l'est-il pas ? Le temps passe et ses paupières devenues lourdes se ferment d'elles-mêmes. Très vite, le sommeil la cueille et la transporte dans un monde sans lumière, où règne l'inconnu.

Un long tunnel noir s'étend devant elle alors que ses pieds glissent comme si elle marchait sur un tapis gluant. Elle s'appuie aux parois de la galerie pour garder son équilibre, puis après plusieurs minutes qui lui paraissent une éternité, elle aperçoit une lumière blafarde qui lui servira de guide. Margot s'approche plus en plus du bout de la galerie lorsqu'elle aperçoit l'ombre d'un visage. Plus elle avance, plus celui-ci lui semble familier. Elle lutte toujours pour ne pas tomber tandis que ses souliers se désintègrent lentement au contact du liquide visqueux qui inonde le plancher.

Enfin, elle trouve une rampe métallique à laquelle elle s'accroche et qui la mène vers un escalier de trois marches qu'elle grimpe pieds nus, d'un pas hésitant. Ses yeux cherchent à identifier la forme assise plus loin et qu'elle devine être de dos. Lorsque celle-ci se lève et se retourne, le sol s'ouvre sous les pieds de Margot. Paralysée par la terreur après ce plongeon dans le vide, la pauvre femme aperçoit à nouveau l'ombre qui cette fois, prend une forme humaine. Le souffle coupé, Margot reconnaît Jérôme. Il est là, qui la fixe, avec des yeux qu'elle ne lui a jamais vus auparavant ; un regard de braise comme si elle s'apprêtait à être jugée par un tribunal satanique. Lorsque son fils, l'homme d'un seul mot, s'adresse à elle dans un langage qu'elle seule peut comprendre, la panique la submerge.

—Prisonnier dans ton sous-sol de merde. Pourquoi ? questionne-t-il.

Puis, quelques pas plus loin, un autre Jérôme émerge de nulle part et dit :

—T'aurais dû me tuer avant ma naissance. Pourquoi tu l'as pas fait ?

Puis surgit un troisième qui lance :

—Je n'existe que pour toi. Dis-moi la vérité.

Un peu à gauche, le même visage, la même voix. De fil en aiguille, d'autres Jérôme s'amènent de partout et parlent tous en même temps ; des voix qui proviennent des quatre points cardinaux et qui inondent la mère de questions, auxquelles cette dernière ne répond pas. La mâchoire tremblante, elle ne respire plus. Livide, son pouls diminue jusqu'à devenir imperceptible. Elle commence à se décomposer, mais tout en demeurant atrocement lucide. Puis, lentement, ses pieds disparaissent, ensuite ses genoux, ses cuisses, son ventre, ses seins, ses épaules... Ne reste que la tête qui roule au sol. Elle lâche un cri terrifiant et ouvre les yeux.

Irène

Aujourd'hui, Margot travaille seule au Comptoir familial. À 13 h 30, comme il n'y a plus aucun client sur place, l'employée veille à tout mettre en place en vue de l'ouverture du lendemain.

Sa tâche terminée, elle quitte le magasin en songeant à Irène. Dès le départ de Serge, elle s'est empressée de prendre rendez-vous avec son amie, qu'elle va rejoindre chez elle à l'instant.

L'artiste peintre l'invite à la suivre dans son atelier où elle était à mettre la touche finale à sa dernière œuvre, une huile sur toile abstraite qu'elle compte intituler : *Soleil vert*. Margot contemple l'œuvre.

—Ce n'est pas ton style habituel, commente la visiteuse, mais c'est intéressant.

Flattée, Irène lui offre un verre et l'invite à la suivre au salon. Margot lui emboîte le pas, puis, dès qu'elles s'assoient, elle entreprend de lui parler de Serge.

—Tu te souviens de Serge, mon beau-père, que je t'ai présenté aux funérailles de ma mère ?

—Oui, répond Irène, à la fois hésitante et intriguée.

—L'as-tu revu ? interroge Margot d'un air narquois.

Redoutant la suite, Irène, gênée, garde le silence. Finalement, à la vue de son amie qui semble contrariée, elle choisit de dire la vérité.

—Pourquoi tu ne m'en as pas parlé ? cherche à savoir Margot.

—Serge ne voulait pas.

—Pourquoi ?

Plutôt que de répondre, Irène attend la suite. C'est le moment que choisit par Margot pour déployer l'artillerie.

—Je vais te le dire, moi... Il craignait que je te révèle des trucs susceptibles de t'éloigner de lui.

—Ah oui ?

—Désolée de te l'apprendre, mais... Serge est un joueur compulsif qui vit à la petite semaine. Il est toujours à court d'argent.

À cet énoncé, Irène émet un sourire discret.

—Il y a quelques jours, poursuit Margot, il est venu me voir pour me demander de lui prêter 5 000 dollars. Aussi, quand il a rénové

ma maison, il a fouillé dans mes papiers pour s'enquérir de ma situation financière.

—Calme-toi, Margot ! J'admets que c'est un geste déplacé, mais quand même...

Devant la réaction mitigée d'Irène, Margot tente de se ressaisir.

—Ce que je viens de te dire n'a pas plus d'effet que ça sur toi ? demande Margot, visiblement ébranlée par l'attitude de son amie.

Irène ne bronche pas.

—Je sens que tu ne me dis pas tout, lance Irène alors que Margot se lève pour partir.

Après le départ de son amie, l'artiste est davantage décontenancée par les indiscretions de Margot que par les révélations sur son amant. Qu'il aime jouer malgré ses minces ressources financières n'affecte en rien l'attachement qu'elle éprouve pour lui.

Si Margot lui avait révélé que Serge la trompait, qu'il songeait à la quitter, elle aurait sans doute réagi différemment. Or, ce n'est pas le cas. Même que c'est tout le contraire. Jusqu'ici, Serge a su démontrer qu'il est un homme de cœur et qu'il travaille dur pour gagner sa vie. Pourquoi Margot cherche-t-elle à lui nuire ? Soit elle était déçue d'apprendre sur le tard qu'il fréquentait sa meilleure amie, soit elle voulait se venger de Serge pour une raison inconnue. Mais peu importe la raison de son intervention, c'était déplacé de sa part. « Et qui visait-elle avec ses propos malveillants ? » se demande Irène dans son for intérieur. « Serge, moi, ou nous deux. »

Au-delà de la relation avec Serge et des nombreuses questions sur les véritables motifs de cette visite, c'est l'attitude de Margot qui l'avait désorientée. Irène avait bien remarqué le trouble qui s'était affiché sur le visage de son amie quand elle lui avait dit : « Je sens que tu ne me dis pas tout ».

Le week-end suivant, Serge retourne à Sainte-Fleur, qu'il n'a plus aucune raison d'éviter. Irène l'accueille avec tous les honneurs,

c'est-à-dire avec un long baiser, une invitation à souper *Chez Émile* et une fin de soirée prometteuse.

Le soir, alors que le repas tire à sa fin et que les deux amoureux sont alanguis par l'alcool, Irène raconte ce que Margot lui a dit. Serge l'écoute d'un air attentif, puis, résolu à jouer franc-jeu, confirme toutes les affirmations de son ex-belle-fille. Heureuse qu'il fasse preuve d'honnêteté, Irène pose une main sur la sienne, un geste peut être anodin, mais ô combien complice. Par orgueil, par amour ou par défi, elle le prie de ne plus tenter d'obtenir un prêt de Margot, avant de préciser que c'est elle qui lui prêterait l'argent dont il a besoin. Cela dit, elle se penche vers lui pour lui chuchoter comme s'il s'agissait d'un secret d'État :

—Tu as toute ma confiance.

Si Serge avait espéré que sa belle se montre compréhensive face à ses ennuis financiers, jamais il n'aurait cru qu'elle irait jusqu'à lui prêter 5 000 dollars. Moyennant ce prêt, toutefois, il doit promettre de ne plus poser les pieds au casino. Serge acquiesce, et jure de se montrer raisonnable si jamais il succombait à la tentation. Connaissant sa douce, il sait qu'elle s'informerait sur la façon dont il utilisera son argent afin de l'aider à respecter son engagement.

Le couple quitte ensuite le restaurant, main dans la main. Ne reculant devant aucune galanterie, Serge s'empresse d'ouvrir la portière côté passager afin qu'Irène prenne place dans la voiture et va lui-même s'installer sur le siège du conducteur. Le vin aidant, ils s'enlacent langoureusement avant de retourner à la maison. Alors qu'ils sont sur le point d'arriver à destination, Serge demande à sa copine de bien vouloir garder secret le prêt qu'elle lui a consenti. Celle-ci accepte, sans se douter une seconde que Serge compte sur son silence pour mieux convaincre Margot de lui avancer de l'argent, advenant le cas où le besoin se ferait sentir.

De retour chez Irène après cette charmante soirée, le couple s'offre un dernier digestif au salon. Tout en sirotant son verre, l'artiste-peintre emprunte une voix feutrée pour interroger Serge sur la réaction qu'a eue son amie lorsqu'elle lui a confié son sentiment à l'effet qu'elle ne lui disait pas tout.

Ce dernier se contente d'expliquer que Margot est très attachée à ses biens et à ses avoirs, ce qui la rend incapable de toute forme de générosité. Mais Irène ne l'entend pas ainsi. Insatisfaite de cette ré-

ponse, elle soupçonne son interlocuteur de lui cacher quelque chose à son tour.

—Margot n'aurait pas réagi comme elle l'a fait pour une raison aussi anodine ! lance-t-elle.

C'est ainsi qu'à sa grande stupéfaction, elle apprend le lourd secret de son amie.

En état de choc, seule chez elle, Margot ressasse dans sa tête sa dernière conversation avec Irène. Elle a l'impression que les murs de sa maison se referment sur elle. Sa respiration devient pénible tant sa poitrine est compressée par l'angoisse. Elle doit vite réagir pour donner une suite à cet épisode.

L'enregistrement de la conversation qu'elle a eue avec Serge ne pourrait lui être utile que si elle effaçait la partie où il était question de Jérôme. Avec un bon logiciel, la chose serait probablement réalisable, mais avait-elle vraiment des heures et des heures à perdre pour apprendre son fonctionnement ? Pas question, non plus, de faire entendre l'intégrale de cette discussion à Caroline, car le risque serait trop grand que Guillaume l'apprenne. D'autre part, si elle avoue à Serge qu'elle a tout enregistré ce qu'il lui a dit, pour sûr qu'il la mettrait au défi de faire entendre le tout à quiconque. En pareil cas, elle trahirait elle-même son secret. Alors quoi ?

Par instinct de conservation, elle décide que le mieux serait de couper les ponts avec Serge et Irène. Mais, si elle allait de l'avant avec cette décision, quelles relations lui resterait-il ? Caroline ? Oui, elles se sont rapprochées, mais leur relation demeure fragile. Qui sait si dans un moment de crise, Caroline ne serait pas capable de révéler à son mari que son employée sait tout au sujet des mauvais traitements qu'il lui inflige ? Du coup, monsieur l'obligerait à ne plus revoir cette dernière.

À cette pensée, l'angoisse de Margot se transforme en pure panique. La perspective de s'isoler davantage alors qu'elle n'a qu'une seule véritable amie la paralyse. Sa respiration déjà saccadée s'accélère, tandis qu'une bouffée de chaleur suivie d'un frisson intense l'oblige à bouger pour éviter de s'évanouir. Elle se lève brusquement, marche rapidement vers la salle de bain, arrache une serviette du pré-

sentoir et s'éponge le front. En déposant l'essuie-main sur l'évier, elle sent son bras gauche s'engourdir. Elle le masse vigoureusement tout en cherchant dans l'armoire à médicaments le contenant d'antalgiques. En état de crise, son corps combat un ennemi invisible profondément enfoui en elle.

Quelque vingt minutes s'écoulent avant qu'elle ne sente son cœur retrouver un rythme plus régulier. La sueur inonde toujours son front, mais les picotements au bras se sont estompés. La panique partie, l'angoisse reprend ses droits. Seule, isolée et désespérée, elle sent les cachets engourdir ses muscles et avilir sa volonté. Elle remercie le ciel et le médicament de l'avoir délivrée de sa détresse, puis s'endort.

Rumeurs

Dans la salle du conseil de Sainte-Fleur, tous les sujets à l'ordre du jour ont été discutés sans heurt et les résolutions adoptées à l'unanimité. Jusqu'ici, le maire et les quatre conseillers ont eu la vie facile.

Mais l'atmosphère se gâche dès l'annonce du prochain point : l'agrandissement du centre communautaire. Quelques citoyens s'agitent sur leur siège comme s'ils assistaient à un match de hockey alors que l'action est à son comble, pendant que d'autres se tiennent debout à l'arrière. Dans les circonstances, le maire a prévenu la Régie intermunicipale de police de se tenir prête à intervenir en cas de grabuge. Mais pour l'instant, les policiers se contentent de rester discrètement dans leur véhicule garé tout près de l'hôtel de ville.

Guillaume et ses conseillers conservent leur calme, malgré la tempête qui gronde. C'est que l'agrandissement du centre fera en sorte que le compte de taxes augmentera de 8 %.

Après une trentaine de minutes, le maire, las de répondre aux questions, commence à s'impatienter. On devine à son langage corporel que monsieur en a marre et qu'il aimerait se voir ailleurs. Il tape sur la table avec son stylo, se gratte le nez, lève les yeux vers le ciel... Clair qu'il préférerait nettement se trouver dans son bureau en train de siroter une bière avec ses conseillers.

À bout, l'un de ces derniers propose la levée de l'assemblée et le report du point en litige à la prochaine réunion du conseil. Sa proposition est aussitôt appuyée par un autre élu, ce qui met fin à la rencontre. Guillaume remercie les citoyens de s'être déplacés et à sa suite, les conseillers se lèvent sous une pluie de huées. Certains quittent la salle en maugréant, tandis que les partisans de l'agrandissement du centre entourent les élus.

Vers 22 heures, ceux-ci boivent leur bière en se moquant de quelques habitués aux séances du conseil. Après une deuxième bière, deux des conseillers quittent le bureau, où il ne reste plus que le maire et Jean Fortier, qui souhaitent s'offrir une *p'tite dernière*.

Maintenant qu'ils sont seuls, Jean tend une perche à son ami en espérant qu'il la saisisse.

—As-tu entendu la dernière rumeur?

Silencieux, Guillaume attend la suite tout en griffonnant son nom au bas d'un document.

—Ta locataire du Rang Sud, Margot Châtillon. Il paraîtrait qu'elle vit avec son enfant.

—Pourquoi ça t'intéresse? questionne Guillaume.

—Je ne fais que te rapporter une rumeur. C'est toi qui veux savoir tout ce qui se passe au village, non?

Jean replonge les yeux dans son verre en se disant qu'il n'obtiendrait rien de Guillaume ce soir. Quelques minutes plus tard, les deux hommes se séparent. Jean regagne son domicile, déçu de n'avoir pu soutirer aucune information sur Margot. De son côté, Guillaume est émoustillé à l'idée d'aller retrouver Isabelle Marcotte. La gérante de la succursale bancaire de Laroche, son ancienne flamme qu'il fréquente à nouveau depuis quelques mois, l'attend chez elle.

Même si Guillaume se plaît dans ses fonctions de maire, il s'accorderait volontiers un temps de réflexion si on lui proposait de faire le saut sur la scène provinciale. Même qu'il circule une rumeur selon laquelle il ambitionnerait d'occuper un jour le poste de ministre des Affaires municipales. Les élections provinciales auront lieu dans environ 18 mois et déjà, il a placé ses pions pour qu'on l'invite à se porter candidat. Question d'augmenter ses chances d'être élu, son choix de parti s'est porté sur celui qui est actuellement au pouvoir. Ce qui lui permet de croire que son rêve pourrait devenir réalité, c'est qu'il entretient des relations professionnelles avec plusieurs ministres. L'an dernier, lors d'une réunion bien arrosée à la suite du lancement d'un projet de construction à Laroche, il avait entendu, alors qu'il n'aurait pas dû, un fonctionnaire du ministère de la Justice confier à un collègue qu'un nouveau pénitencier serait éventuellement érigé. À la suite d'une enquête discrète que Guillaume avait menée auprès de députés et de sous-ministres, il avait découvert que le site recherché correspondait à Sainte-Fleur et que sa municipalité répondait aux critères de sélection.

Récemment, après une campagne bien orchestrée pour influencer les autorités du ministère de la Justice, il avait appris que Sainte-

Fleur avait été désignée pour accueillir le centre de détention. Selon le plan pressenti, le pénitencier serait situé entre deux rangs, sur des terres appartenant au maire et à deux autres citoyens. À n'en point douter, le fruit de leur vente risquait de leur rapporter plusieurs millions de dollars. Aussi, il devenait primordial de se défaire des locataires qui habitaient les lieux. Guillaume lui-même était propriétaire de l'une de ces maisons, le 112 Rang Sud. Margot n'aura pas le choix de quitter sa résidence dès la fin du bail dans six mois. Pour Guillaume, ses associés et sa maîtresse, l'avenir s'annonce radieux.

De retour chez lui au milieu de la nuit après son rendez-vous avec Isabelle, Guillaume s'assoupit sur le canapé du salon pour éviter de réveiller Caroline et de subir un interrogatoire.

Au petit matin, il est réveillé par le tintamarre causé par les enfants qui dévalent l'escalier, suivis de Caroline, qui elle, se déplace d'un pas plus léger. En position mi-assise, Guillaume, qui souffre d'un fulgurant mal de bloc, s'appuie sur l'un des bras du canapé avant de se lever pour de bon.

Ignoré par sa femme et ses garçons, il parcourt le chemin inverse du leur et monte à l'étage. Il en redescend vêtu d'un complet marine, sa couleur préférée. Il veille toujours à ce que ses habits lui donnent fière allure, celle d'un homme politique, d'un leader. À la table, il est accueilli par un trio silencieux. Caroline ne se soucie guère de lui, tandis que les garçons se contentent de manger en jetant des regards discrets en direction de leurs parents. Dix minutes plus tard, alors qu'il est fin seul à la table, Guillaume boit son café en consultant le journal en ligne. Aucun mot n'avait été échangé, comme s'ils étaient tous des étrangers l'un pour l'autre.

Tous les matins, Guillaume se livre à un rituel. Il s'arrête en bordure du fleuve, éteint son cellulaire et réfléchit aux tâches qu'il doit accomplir durant la journée. La beauté de la grande nappe d'eau n'est qu'un prétexte pour se retrouver seul.

Aujourd'hui, ses pensées vont vers Margot Châtillon. Pourquoi Jean Fortier lui a-t-il raconté qu'elle vivait avec son prétendu fils alors qu'il est spécifié, dans son bail, qu'elle habite seule ? Et pourquoi se contente-t-elle de travailler bénévolement plutôt que de chercher un emploi rémunéré ? Serait-elle plus fortunée qu'elle ne le laisse paraître ? Pourtant, Isabelle lui a bien dit que son compte bancaire n'est pas très garni. Étrange, en ce cas, qu'elle ait pu payer au comptant une bague à diamants. Guillaume se souvient aussi que sa femme lui avait déjà raconté que lors de sa première visite au Comptoir familial, Margot avait acheté des vêtements pour garçon. Quelque chose de pas très net se cachait sûrement derrière tout ça. Se fiant à son instinct, Guillaume se promet d'interroger sa conjointe pour en savoir plus.

Autre fait étrange : Romain et son fils qui avaient découvert de fausses prises électriques dissimulées dans la cuisine de Margot. Ils ont également affirmé qu'elle avait également installé des caméras à l'extérieur et à l'intérieur de la maison et que le sous-sol était séparé de celle-ci par une porte en métal qui avait l'apparence du bois. Cette Margot Châtillon représentait vraiment une énigme.

Un couteau à double tranchant

À la Firesteel, la sécurité et le principe de précaution prévalent sur les impératifs de production. Un tableau d'honneur est d'ailleurs affiché à la cafétéria de la fonderie pour rappeler à tous les employés le nombre de mois qui se sont écoulés sans qu'il y ait eu d'accident. De même, chaque année, une prime est versée à tous les travailleurs qui ont respecté les consignes.

Un matin, Jean Fortier se présente à l'usine avec un intense mal au crâne. La veille, il a bu plus qu'à l'habitude, ce qui se produit à répétition depuis qu'il a revu Margot et qu'il ignore si oui ou non elle a mis au monde son enfant. Ce qui n'aide en rien, c'est qu'il a remplacé la bière et le vin par des boissons plus costaudes comme le gin, le whisky et le cognac. Lui qui a déjà tenté sans succès d'arrêter de boire, il comprend qu'il s'est engagé sur une pente glissante. Or, il n'y peut rien, c'est plus fort que lui. À cet effet, son ami Guillaume lui a maintes fois recommandé d'assister à une réunion des *Alcooliques anonymes*, suggestion qu'il a écartée d'emblée.

Pour l'instant, son état passe inaperçu aux yeux de ses collègues et de la direction. Si quelqu'un l'avait dénoncé, sûr qu'on lui aurait fait subir un test antidopage ou d'alcoolémie, lequel est obligatoire dès qu'on soupçonne un employé d'être sous une influence quelconque.

Équipé d'une ceinture porte-outils et d'un coffre, Jean monte une échelle protégée par une armature métallique et se retrouve sur une étroite passerelle parallèle au treuil qui serpente au-dessus du vide. Il va ensuite vers le moteur défectueux avant de cadenasser le levier permettant de couper le courant. Ceci fait, il s'apprête à redescendre. Il pose un pied sur le premier barreau de l'échelle, puis sur le deuxième, lorsqu'il constate qu'il a oublié un marteau sur la passerelle. Plutôt que de remonter, il étire le bras vers l'outil pour essayer de l'agripper.

Trente-cinq pieds plus bas, un préposé à l'entretien termine son quart de travail et passe sous la passerelle sans se douter que dans quelques secondes, le lourd marteau lui broiera les os de l'épaule gauche. Quelques centimètres de plus et le pauvre homme l'aurait reçu sur la tête. De son perchoir, Jean le voit s'effondrer.

Des témoins de la scène se précipitent vers le blessé, tandis qu'un superviseur décroche un téléphone mural et appelle les secours. Le préposé gît au sol pendant que Jean, ébranlé, entame sa descente à toute vitesse. Lorsqu'il arrive en bas, le superviseur le dévisage. Il y voit un homme hébété comme s'il venait d'atterrir en provenance d'une autre planète. Il s'en approche et s'enquiert de son état. Après lui avoir répondu froidement, Jean s'éloigne en silence et se rend auprès de la victime, toujours sans connaissance. Debout devant le corps inanimé, il est saisi d'un vertige. Il recule de quelques pas et s'appuie sur une colonne en acier. Son superviseur, qui a suivi ses moindres mouvements, le rejoint et l'invite à le suivre au moment où les ambulanciers prennent le blessé en charge. Une fois à l'infirmerie, le superviseur s'entretient avec l'infirmière de service, à qui il demande de procéder à un test de salive pour déterminer si Jean est sous l'influence d'une substance interdite.

Quelques minutes plus tard, Jean est suspendu sans solde, le résultat du test s'étant avéré positif. On le somme de quitter l'usine sur-le-champ en lui affectant un gardien de sécurité pour le conduire jusqu'à la porte de sortie. On ne lui accorde même pas le droit de prendre possession de ses effets personnels. C'est donc le cœur gros et les mains vides qu'il sort de la Firesteel.

Dans l'ambulance qui le conduit à l'hôpital de Longueuil, le blessé reprend connaissance. Sa vie n'est pas en danger, mais comme il souffre le martyr, on lui injecte un calmant.

Pendant ce temps, le superviseur avise Guillaume Joncas que Jean Fortier a été suspendu, sans savoir que les deux hommes se connaissent depuis fort longtemps. Pour l'instant, le directeur des ressources humaines prend bonne note de l'incident, et ne juge pas utile de communiquer avec Jean. Puisque ce dernier a déjà été suspendu, fortes sont les chances pour qu'il doive le congédier.

Deux jours plus tard, incapable de subir davantage le silence de Guillaume, Jean saisit son téléphone. Il envoie un message texte à son

ami pour lui fixer un rendez-vous. Quelques heures plus tard, celui-ci accepte de le recevoir le lendemain soir à la mairie.

À son arrivée là-bas, Jean se bute au visage complètement fermé du maire. Pas même une toute petite trace de sympathie ne s'y lit. Sans autre préambule, Guillaume exige sa démission en tant que conseiller municipal, avant de lui reprocher son manque de contrôle en regard avec sa consommation d'alcool. -

—Ce sera quoi ta prochaine bêtise ? peste-t-il.

En guise de réponse, Jean reste coi, incapable de réagir.

—Dès tu es entré, j'ai senti ton haleine d'alcoolique !

Confus, ébranlé et se sentant trahi par son ami, Jean tente de reprendre ses esprits. Son avenir se joue ici, ce soir, non seulement à titre de membre du conseil, mais également, à titre de mécanicien chez Firesteel. Si Guillaume le veut, il peut anéantir sa carrière et toute sa vie. Il a un énorme pouvoir sur lui, et Jean le sait.

À la sortie de la mairie, abandonné par son meilleur ami, Jean se repasse en boucle la dernière phrase qu'il l'a entendu prononcer : « Nous n'avons plus rien à nous dire ».

Il ne peut que regretter ces belles années d'amitié envolées en quelques minutes.

Les jours suivants, Jean s'enferme dans son logement duquel il ne sort que pour s'approvisionner en alcool. Les bouteilles débordent d'une poubelle, tandis que d'autres corps morts s'accumulent dans la cuisine et le salon. Le son de sa télé est si puissant que les voisins doivent frapper pour faire connaître leur mécontentement. Hors de contrôle, le nouveau chômeur vit son cauchemar éveillé dans une semi-conscience. Il en veut à la terre entière, mais à un homme en particulier, celui-là même qui l'a trahi. À aucun moment, il ne se reproche sa négligence au travail ou ses beuveries. L'alcool a pénétré son esprit de telle sorte qu'il a emporté avec lui son jugement, son sens critique et sa lucidité. Désespérant et désespéré, il sombre dans l'inconscience pour se libérer de la réalité.

—Il va payer, le salaud ! rage-t-il.

Maintenant, tu sais !

De retour chez lui, Serge est encore sous le choc tant il est étonné de la générosité d'Irène. Elle qui ne le connaît que depuis peu, a proposé de lui prêter les 5 000 dollars que son ex-belle-fille lui a refusés. Il plonge ses doigts dans un plat de noix de cajou en se félicitant de l'influence qu'il exerce sur sa maîtresse. Comme un chat, il se réjouit d'être enfin retombé sur ses pattes. Sa situation financière s'est enfin assainie et il ne peut qu'en être heureux. Il verra plus tard comment il compte rembourser sa dette.

Seul avec ses pensées, Serge laisse Margot se faufiler dans son esprit, ce qui déclenche en lui un sentiment d'hostilité. Il peine à croire que son ex-belle-fille ait pu pousser l'audace jusqu'à tenter de détruire sa relation avec Irène. Comme il regrette, à présent, de s'être montré si bon avec elle lorsqu'elle n'était encore qu'une enfant. Il a été bien naïf de croire qu'une fois devenue femme, elle lui en serait reconnaissante. En tout cas, elle a parfaitement bien su lui cacher sa nature profonde. Non, mais... ne faut-il pas être malsaine d'esprit pour emprisonner son propre fils et le priver de recevoir les soins appropriés à son état ? C'est à se demander si cette personne aime vraiment cet enfant dont elle nie l'existence et qu'elle soustrait à la vie ? Pour toutes ces raisons, Serge se réjouit d'avoir trahi le secret de Margot auprès d'Irène qui n'en revient toujours pas.

Sitôt le départ de Serge, sa compagne sombre dans une profonde mélancolie. Deux somnifères plus tard, elle lutte encore contre son désarroi avant de s'endormir.

Au réveil, la bouche pâteuse et une mauvaise haleine persistante, elle avale son petit déjeuner sans grand appétit. Elle pleure entre deux bouchées, incapable d'assimiler ce que Serge lui a dit au sujet de Margot. Si elle a été bouleversée d'apprendre que son amie était une grande malade, elle s'est littéralement effondrée dans les bras de son amant quand elle a su pour Jérôme.

De minute en minute, elle sent grandir son animosité envers Margot. Et maintenant qu'elle y repense, jamais son amie ne l'a invitée chez elle. Elle comprend mieux pourquoi, maintenant. Sa maison n'est rien d'autre qu'une prison qu'elle protège comme un sanctuaire.

Incapable d'être rationnelle, elle aspire à retrouver une paix intérieure. Aussi, dès la fin de son repas, elle retrouve le confort de son lit, incapable d'affronter cette nouvelle journée.

À la nuit tombée, Irène reprend ses esprits. N'ayant rien avalé depuis le petit déjeuner, elle grignote une tranche de pain au fromage à la crème. Or, bien plus que son trou à l'estomac, c'est celui qu'elle ressent jusque dans son âme qui l'accable davantage. Apprendre qu'une femme en voie de devenir sa meilleure amie est un monstre vous précipite dans un gouffre que seule la raison peut juguler.

Quelle attitude adopter face à Margot, à présent ? Doit-elle la confronter ? La dénoncer aux autorités ? Garder le silence ? Dans ce dernier cas, ne court-elle pas le risque d'être accusée de non-assistance à personne en danger ? À Sainte-Fleur, qui d'autre connaît l'existence de Jérôme ? Encore toute remuée, Irène n'est pas en mesure de prendre une décision. Pour l'instant, les confidences de son amant sont trop lourdes à porter, même si elles ont créé un lien indéfectible entre eux deux.

Fin de règne

Caroline arpente la cuisine de long en large tel un prisonnier dans sa cellule. Les garçons viennent de partir pour se rendre dans un camp de vacances situé dans Lanaudière. Plus tôt dans la journée, elle a reçu un appel d'un homme qui ne s'est pas nommé, mais qu'elle a reconnu. Selon ses dires, Guillaume aurait recommencé à fréquenter Isabelle Marcotte, une ancienne flamme. Apparemment, l'une de leurs récentes rencontres remonterait au soir de la dernière réunion du conseil municipal. Après avoir consulté son agenda, Caroline a constaté que la date en question coïncidait avec la nuit où Guillaume était rentré au petit matin.

—Il y a toujours une fois de trop, dit-elle, en proie à une colère froide.

Depuis qu'elle s'est confiée à Margot, une part d'elle-même s'est libérée du joug qu'elle endurait depuis trop d'années. Aujourd'hui, elle se promet de franchir une autre étape. Cet homme qu'elle a tant aimé vient d'épuiser sa réserve d'amour.

Dans le passé, elle a toléré les quelques infidélités passagères de son mari, mais aujourd'hui, il n'en est plus question, d'autant plus que cette fois, il ne s'agit pas d'une simple rencontre d'un soir. Résolue à confronter Guillaume sur le sujet, elle refuse de s'attendrir. Même qu'elle devra se montrer sans pitié pour lui. Après tout, en avait-il déjà eu pour elle ? Aujourd'hui même, non seulement monsieur apprendra qu'elle a avoué à Margot qu'il la battait, mais de plus, elle ira jusqu'à lui mentir en disant que son amie avait photographié ses blessures avant de signer les clichés et de les dater. À cela, elle ajoutera que ces preuves accablantes ont été déposées en lieu sûr et qu'elle n'hésitera pas à s'en servir si jamais il lui prenait l'envie de recommencer.

Évidemment, elle n'est pas sans savoir qu'elle court tout un risque en menaçant son mari de la sorte. Aussi, pour assurer sa protection, elle a déjà convenu avec Margot de l'appeler quelques minutes avant de s'entretenir avec Guillaume. Après quoi, son amie devra téléphoner trente minutes plus tard pour voir si tout va bien. Si tel n'est pas le cas, il lui faudra alors alerter la police. Néanmoins, Caroline se

sent craintive. Sûr qu'en se voyant ainsi acculé au pied du mur, Guillaume perdra le contrôle et fera exploser sa colère.

De même, Caroline n'exclut pas la possibilité qu'il veuille rompre. Voilà qui causerait tout un tumulte dans sa vie, elle qui depuis ses vingt ans, n'a jamais vécu seule. Or, elle n'a pas le choix. Elle en est rendue là et se doit d'aller jusqu'au bout.

Face à son époux, Caroline se vide enfin le cœur. Guillaume la laisse parler quelques minutes sans même bouger un sourcil. Non seulement l'écoute-t-il attentivement, mais de plus, il ne montre aucune émotion. Sans se laisser ébranler par son regard noir, Caroline termine son monologue en disant :

—Tu ne lèveras plus jamais la main sur moi !

Puis elle ajoute qu'elle sait tout au sujet de sa relation avec Isabelle Marcotte, qu'elle en a été prévenue par Jean Fortier, dont elle a reconnu la voix au téléphone.

—Je n'ai plus peur de toi ! articule-t-elle en séparant chacun de ses mots pour être certaine d'être bien comprise.

Lorsque Guillaume entend le nom de Jean Fortier, il jure en silence : « Le calvaire » !

Toujours silencieux, il rage contre son délateur que visiblement, Caroline a cru. Il apparaît évident qu'il ne s'est pas gêné pour lui transmettre tous les détails de sa dernière visite chez Isabelle. Ce qui le perturbe davantage, toutefois, c'est la possibilité que Caroline porte plainte contre lui pour violence conjugale, sans compter que son amie Margot, mise au fait de l'histoire, pourrait témoigner contre lui, preuves en main. Voilà qui ruinerait à jamais autant sa carrière que sa réputation.

Il baisse les yeux au moment où sa femme s'arrête de parler. À ce silence, il comprend qu'elle attend sa réplique. Il relève donc la tête et glisse tout doucement :

—Je te demande pardon.

Alors qu'il s'approche pour la prendre dans ses bras, elle se lève, le repousse et quitte la pièce, puis la maison, après avoir saisi son sac au passage. Seul, Guillaume respire un grand coup. Pour la première fois depuis qu'ils forment un couple, Caroline avait dit *non*. Cela signifie donc qu'à partir de maintenant, il lui faudra redoubler de prudence. Elle sait tout sur lui et ses combines. Cela fait d'elle un danger, mais en même temps, il ne doit pas perdre de vue qu'elle est la mère de ses enfants.

Il aura froid

Bijou se réveille au milieu de la nuit en pleurant. Margot le regarde, puis lui demande :

—Qu'est-ce qu'il y a ?

—J'ai rêvé que tu étais partie, répond le revenant.

Sa maîtresse le console d'une caresse et lui promet qu'elle sera toujours là pour lui et pour Jérôme.

—Vous êtes mes deux enfants, ajoute-t-elle.

Bijou presse son corps contre le sien, tandis qu'elle remonte la couverture pour le couvrir entièrement. Seule sa tête dépasse de la flanelle.

—Je vous ai créés, enchaîne Margot. Vous respirez, vous voyez et vous entendez grâce à moi. Je vous ai donné la vie. « Vos vies ».

Les deux se regardent droit dans les yeux quand le chien poursuit.

—Si tu pars, personne ne sera là pour nous protéger.

—Je serai toujours là.

Voyant que Bijou pleure toujours, Margot le prend dans ses bras et le dépose sur son ventre pour qu'il s'imprègne de sa chaleur. Pour sa part, elle fixe le plafond en essayant de chasser, elle aussi, les sombres pensées qui l'habitent. Elle sait qu'un jour il y aura une fin, et que Jérôme et Bijou se retrouveront sans leur mère, seuls, désemparés et oubliés de tous.

La tête maintenant appuyée sur son épaule, le petit chien la regarde dormir. Il rampe sur elle et se glisse sur son cou, qu'il caresse de son souffle. Un jour, il sera seul. Il aura froid. La lumière aura disparu.

En route vers Sainte-Fleur, Serge suit le rythme de la musique d'Elton John en tapant sur le volant. Il s'identifie à ce chanteur dont la relation tumultueuse avec son père n'est pas sans lui rappeler la sienne. Il espère bien que son passage au village ne sera pas vain, lui qui entend se rendre à nouveau chez Margot pour la pousser à lui prêter la même somme qu'il a obtenue de sa maîtresse. Après quoi, il quittera les lieux ni vu ni connu. Si Irène venait à apprendre qu'il s'est rendu à Sainte-Fleur en cette chaude journée, il lui dira qu'il avait voulu l'appeler de sa voiture, mais que la batterie de son cellulaire était à plat et que, de toute façon, il la croyait en cours avec ses élèves.

Ses pensées sont interrompues dès qu'il aperçoit la petite maison blanche qui se découpe au loin. Sans s'en rendre compte, il presse le volant un peu plus fermement qu'à l'habitude. Il ralentit en passant devant la résidence des Beauchamp en trouvant étrange que des gens puissent ainsi vivre dans un endroit comptant si peu d'êtres humains.

112 Rang Sud. Une coquetterie du propriétaire que d'ajouter le nom du rang au numéro civique. Une fois dans l'allée, Serge contemple la demeure isolée et constate que la voiture de Margot est garée à sa place. Dès qu'il abandonne l'air conditionné de son véhicule, son front, ses aisselles et son dos ruissellent sous les 34 degrés Celsius qui règnent à l'extérieur. Il relève les manches de sa chemise blanche et se dirige vers la porte d'entrée.

Il frappe trois fois, deux coups rapides et un troisième plus appuyé, comme pour insister. N'obtenant aucune réponse, il recommence son petit manège. Peut-être Margot travaille-t-elle dans la cour ? Il contourne le bâtiment, puis se retrouve sur le balcon arrière d'où il jette un regard circulaire sur l'ensemble du terrain qui fusionne avec la forêt environnante. Margot n'est toujours pas là. Soudain, son regard est attiré par un objet qui se trouve à ses pieds. Il se penche et ramasse un stylo bleu sur lequel est imprimé le nom d'un restaurant. Sans réfléchir, il l'enfouit dans une poche de son pantalon.

Après être retourné à la porte, il frappe quatre coups bien sentis pour indiquer sa présence. Impatient, Serge colle son visage le plus

près possible de la fenêtre. Une petite ouverture entre le cadre et le rideau déployé à l'intérieur lui dévoile une partie de la cuisine. Il y aperçoit une table en formica des plus banales ainsi que des chaises recouvertes d'un plastique transparent. Il abaisse ensuite son regard vers le plancher, pour aussitôt voir deux pieds féminins. L'un est chaussé d'une sandale, tandis que l'autre est nu. Ce dernier penche vers le sol, comme s'il était détaché de la jambe. Impossible de détecter le moindre mouvement du corps qui repose au sol.

Surpris et apeuré, Serge est parcouru de frissons. Ses jambes le soutenant à peine, il doit agripper la rampe du balcon pour ne pas s'effondrer. Sa poitrine sursaute à chaque respiration. Le cœur serré, il a du mal à trouver assez d'air pour gonfler ses poumons. Quelques secondes passent, comme si la vie était suspendue. C'est le moment que choisit son cerveau pour entrer en mode panique. Il détache son regard du corps étendu et court vers sa voiture, dont la porte s'ouvre sous la pression de ses doigts agités de tremblements.

C'est à ce moment qu'il aperçoit son cellulaire sur le siège passager. Alors qu'il se penche pour le cueillir, voilà qu'il se frappe la tête contre le haut de la porte. Plutôt que de le freiner, la douleur le pousse à continuer. Il saisit son téléphone, l'échappe, le reprend, frissonne et compose le 911.

De la route, un passant aurait pu apercevoir un homme faisant les cent pas entre une voiture et la maison blanche. Serge craint que les prochaines minutes ne s'écoulent que très lentement puisque c'est de Laroche que devraient partir les policiers et les ambulanciers, sauf s'ils sont déjà à Sainte-Fleur. Il se console en se disant qu'à leur arrivée, qu'il ne sera plus seul avec ses pensées et ses peurs.

Dans sa tête, il se remémore ce qu'il a dit au téléphoniste : *visite, belle-fille, pas de réponse, deux pieds, faites vite. Je ne sais pas*. Telle est la réponse qu'il donnait à chaque question posée par le répartiteur, à l'exception de celle-ci :

—Habite-t-elle seule ?

Dans ce cas-ci, il a hésité quelques secondes avant de répondre par l'affirmative.

La chaleur pénètre tous les pores de sa peau. Ce qu'il donnerait pour une bouteille d'eau ou pour être à mille lieues de cet endroit ! Malgré tout, il n'est pas question de s'enfuir ou de disparaître. Un plan pour qu'il se retrouve sur la liste des suspects de ce qui pourrait constituer un crime. De plus, le répartiteur lui avait demandé son nom. Il apparaît évident que les policiers lui demanderont de justifier sa présence chez Margot. Tout ce que Serge est présentement en droit d'espérer, c'est que la pauvre fille a été victime d'un malaise et que sa vie n'est pas en danger. À cette pensée, il se dit qu'en fin de compte, le corps allongé dans la cuisine n'est peut-être pas celui de son ex-belle-fille...

Douze minutes se sont écoulées quand deux patrouilleurs de la Régie régionale de police se présentent au 112 Rang Sud. Sans perdre de temps, Serge les guide vers l'arrière de la maison.-

Pendant qu'un agent communique avec la centrale pour confirmer la présence d'un corps inanimé et annoncer qu'ils entreront dans la maison, son collègue brise la vitre, ouvre la porte et se précipite dans la demeure, suivi de Serge qui se voit prié d'attendre à l'extérieur.

La scène qui s'offre aux yeux des patrouilleurs ne laisse aucun doute sur le sort de la victime. Leurs yeux tentent de fuir ce corps, dont la vue leur est insupportable. Le plus jeune des deux sort de la cuisine en titubant pour aller vomir un bon coup au pied du balcon. Plus expérimenté, son collègue, en position penchée, examine le visage tuméfié et défiguré de la défunte. Le nez est enfoncé, les yeux sont fermés tant ils sont enflés, et la mandibule est détachée du reste du crâne. De plus, la clavicule est écrasée. La femme porte une robe d'intérieur déchirée au niveau du buste, ce qui laisse voir sa poitrine dont le sternum a été enfoncé.

Ces constatations faites, le patrouilleur rejoint son partenaire qui retrouve tranquillement ses esprits. Dans l'attente des enquêteurs, l'un demande à Serge de les suivre dans la maison en le priant de ne rien toucher. Vu la chaleur, le trio se réfugie au salon, à la recherche d'un peu de fraîcheur.

C'est le moment que choisit le lieutenant-détective Antoine Dansereau pour faire son entrée, en compagnie de sa collègue, la sergente-détective, Yolande Blais. Sans même saluer les patrouilleurs, celle-ci fonce vers la cuisine. Elle jette un premier coup d'œil au corps étendu sous la table et s'attarde ensuite à examiner la pièce. Ceci fait,

elle saisit son téléphone pour demander au répartiteur si les types de l'identité judiciaire sont en route. Vu cette réponse, elle en conclut que la scène de crime leur appartient pour au moins les vingt prochaines minutes. Pour sa part, Dansereau ordonne aux patrouilleurs d'attendre à l'extérieur et somme le témoin de rester sur place tant qu'il ne l'aura pas rencontré.

Pour le chef enquêteur, chaque maison raconte une histoire. Avant de rejoindre sa partenaire dans la cuisine, il explore le salon qui occupe la partie avant de la maison, c'est-à-dire celle qui peut être vue à partir de la route. Durant son examen, il constate que les rideaux sont tirés, même si le jour bat son plein. À croire que la victime, s'il s'agit bien de la personne qui habitait ces lieux, semblait tenir à son intimité. Malgré la dimension du salon qui s'étend sur presque la moitié de l'espace intérieur, il n'y a qu'un seul canapé trois places, une chaise berceuse, une petite table sur laquelle repose un ordinateur portable et un poste de télé que Dansereau touche pour voir s'il est froid, ce qui est le cas. Sa main glisse ensuite sur la partie supérieure de l'appareil, où ses doigts retiennent de la poussière. Un regard panoramique lui permet de noter que la couleur des murs est d'un beige monotone, peu inspirant, et que la pièce ne comporte ni bibelot ni photos.

Toujours seul dans cette sombre pièce, il prend place devant l'ordinateur en espérant qu'aucun mot de passe n'y est rattaché. Il est surpris et satisfait que son vœu soit exaucé. L'écran est divisé en trois fenêtres qui présentent des images visiblement diffusées par des caméras. Dans la première, le détective peut voir la voiture des policiers, l'ambulance, son véhicule banalisé, l'automobile du témoin et un pick-up. C'est sûrement normal de recourir à un système de surveillance lorsqu'on vit seul dans un endroit aussi isolé. Dans une autre fenêtre apparaît une porte qui à première vue semble tout à fait banale. Où mène-t-elle ? Dansereau entend bien vérifier ce détail plus tard. Enfin, la troisième fenêtre montre la cuisine et la cour arrière en arrière-plan. Le détective dépose l'ordi dans un sac en plastique transparent qu'il abandonne sur la table pour l'équipe scientifique.

Une porte d'arche s'ouvre du salon à la salle à manger renfermant une table, quatre chaises et un petit buffet en bois. Lorsqu'il traverse la petite pièce, Dansereau accède à la cuisine où l'attend Yolande.

Penchée sur le corps inerte, la détective affirme que seul un homme a la force nécessaire pour causer de telles blessures. De son côté, Dansereau remarque le peu de sang autour du corps. Sa consœur avance que la mort a dû survenir dès les premiers coups et qu'ensuite, le tueur s'est acharné sur sa victime.

—Celui qui a fait ça porte sûrement des marques, peut-être des blessures aux mains, suppose Dansereau.

Les deux enquêteurs sont interrompus par l'arrivée du médecin légiste, le Dr François Vadeboncoeur, un grand sec lunatique et distrait, mais un maître dans son domaine. À l'occasion, cet homme peut se lancer dans un interminable monologue qu'on se doit d'interrompre pour éviter de se perdre dans des détails incompréhensibles aux communs des mortels.

Pendant qu'il s'accroupit à son tour afin de procéder à l'examen du cadavre, les deux enquêteurs se dirigent vers la porte que Dansereau a vue dans l'ordinateur. Chemin faisant, ils croisent les deux techniciens en criminalistique et le photographe qui déposent leur matériel dans le vestibule. Dansereau leur indique que le médecin légiste les attend dans la cuisine où repose la victime.

Arrivés devant la mystérieuse porte, Blais, toujours prompt à devancer son partenaire, s'empresse à la sonder, mais sans résultat. Bien que la porte semble être en bois, les enquêteurs constatent qu'un revêtement métallique en renforce la solidité. La serrure, aussi, semble très solide. En fait, Dansereau n'en a jamais vu une de ce genre. Avant d'appeler des renforts pour enfoncer la porte, il suggère à sa consœur d'essayer de trouver la clé, ce qui, par la même occasion, leur permettra de fouiller la maison.

Après être remonté au salon, l'enquêteur se lance dans une nouvelle inspection. Au bout d'une vingtaine de minutes, il juge qu'il est inutile de continuer. Blais en fait autant dans les autres pièces, mais n'a guère plus de chance.

Alors qu'ils sont tous deux assis à la table de la salle à manger où ils discutent des prochaines étapes, l'un des techniciens s'approche avec en main, un sac transparent contenant un rouleau de billets de banque.

—Il y a au moins 5 000 dollars cachés dans une fausse prise électrique de la cuisine, laisse-t-il entendre en exhibant sa trouvaille.

Après l'avoir remercié, le commandant lui demande de tester toutes les prises électriques de la maison. Quelques minutes plus tard, le technicien revient avec la confirmation que toutes sont authentiques, sauf deux. Le contenu de la première fausse prise étant connu, il dépose devant ses interlocuteurs le contenu de la deuxième. Même si les billets seront comptés plus tard, il est facile de deviner qu'il y en a pour une sacrée somme. C'est le moment que choisissent Danse-reau et Blais pour sortir de la maison. Dès qu'ils y sont, le lieutenant demande aux policiers d'appeler la centrale pour qu'on leur envoie un bélier, qu'il compte utiliser pour enfoncer la fameuse porte qui mène vraisemblablement vers un sous-sol aménagé. Entretemps, sa collègue et lui en profitent pour rencontrer le témoin.

C'est elle !

En proie à la chaleur et à l'angoisse, Serge voit les deux policiers s'approcher. Divers scénarios se bousculent dans sa tête. Garder son calme dans de telles circonstances relève de l'exploit. La sueur imbibe tellement sa chemise qu'on pourrait la tordre. Il paierait une fortune pour boire quelque chose.

Avant même que les inspecteurs s'identifient, il les supplie de lui donner à boire. Sans attendre, Dansereau ordonne à l'un des patrouilleurs d'exaucer le souhait du témoin. Puis, sans se soucier de ce dernier, Blais et lui consultent leurs notes. Ils connaissent l'identité de l'individu : Serge Gallant, vierge de tout casier judiciaire. Pas même un seul point d'inaptitude ne vient entacher son dossier de conduite. Ces informations avaient été recueillies plus tôt par l'un des policiers.

Serge commence par raconter qu'à son arrivée, il a frappé une première fois à la porte, mais sans obtenir de réponse. Il s'est donc rendu dans la cour arrière et là encore, aucune réponse. Puis, c'est en tentant de voir à l'intérieur de la maison qu'il a découvert le corps. En proie à la panique, il s'est alors précipité vers son véhicule pour appeler la police.

—La porte était fermée à clé ? interroge Blais.

Serge répond par l'affirmative, avant de préciser que c'est l'un des policiers qui a brisé la vitre pour pénétrer dans la résidence.

—Puis, enchaîne-t-il, on m'a demandé d'attendre dehors.

—Connaissiez-vous bien la victime ? poursuit Blais.

—Oui, c'était mon ex-belle-fille. Enfin... si c'est bien son corps qui se trouve dans la cuisine, car d'où j'étais, je n'ai vu que les pieds.

Dans tout bon interrogatoire, chaque enquêteur doit jouer un rôle, et le tandem Dansereau-Blais ne fait pas exception à la règle. Le premier s'affiche comme un bon père de famille dans la cinquantaine, tandis que l'autre se montre plus intimidante. Ses grands yeux noirs légèrement enfoncés scrutent les témoins comme pour les mettre au défi de mentir. C'est ainsi qu'elle lance un : « Suivez-nous ! » qui ne laisse place à aucune réplique.

Serge est si ébranlé, que ses jambes peinent à le supporter. Alors qu'il le voit s'appuyer contre sa voiture, Dansereau cherche à savoir s'il va bien. Serge ne répond pas, convaincu qu'il ne peut échapper à ce qui s'en vient. Blais marche vers la cuisine où se trouve toujours Margot. Elle est bientôt imitée par Serge et Dansereau, qui soutient le témoin par le bras.

Avant d'entrer dans la cuisine, ce dernier se fait interdire de toucher au moindre objet pour éviter de corrompre la scène de crime. Par mesure de précaution, l'inspecteur va même jusqu'à lui demander d'enfiler une paire de gants.

Au bord de l'évanouissement, Serge pose les yeux sur la dépouille de la victime. Pendant cette difficile épreuve, il est encore une fois soutenu par Dansereau. Le pauvre est frappé de plein fouet lorsque son regard s'arrête sur le visage à peine reconnaissable de la défunte. La position oblique du corps le fait ressembler à un pantin qu'on aurait tordu au niveau des reins.

—C'est elle ! murmure Serge en détournant les yeux. C'est Margot, c'est Margot...

Puis, entraîné par Dansereau qui le soutient toujours à l'aide d'une main placée sous son bras, il quitte la cuisine. Blais suit de quelques pas, le regard rivé aux épaules du témoin. Des dizaines de questions auxquelles elle n'a encore aucune réponse l'assaillent. Si tôt dans une enquête, elle préfère rejeter l'idée voulant qu'un témoin puisse parfois être le suspect numéro un. De fait, les policiers ne croient pas aux miracles. Mais c'est dans ces circonstances qu'on reconnaît les vrais pros, ceux qui résistent aux hypothèses trop faciles, aux idées toutes faites.

L'inspectrice regarde les deux hommes sortir de la maison, puis s'enquiert auprès du médecin légiste de l'heure de la mort. Sous réserve des résultats de l'autopsie, Vadeboncoeur lui répond que la victime serait décédée quelques heures plus tôt, entre huit heures du matin et midi, une information cruciale pour la suite de l'enquête.

Pour l'instant, Blais se contente de cette réponse et rejoint les deux autres à l'extérieur. Serge Gallant donne l'impression d'avoir retrouvé ses sens. Après s'être approchée, elle confie à l'oreille de Dansereau ce qu'elle vient d'apprendre du médecin légiste:

Puis, c'est sous un soleil de plomb qu'elle décide de reprendre l'interrogatoire du témoin. C'est ainsi que Dansereau et elle ap-

prennent que Serge s'est présenté à la maison de son ex-belle-fille sans rendez-vous, sous prétexte que sa copine Irène, une amie de Margot, clouée au lit par la grippe, s'inquiétait de ne pas avoir eu de ses nouvelles depuis quelques jours.

—Où étiez-vous ce matin entre 8 heures et midi ? le questionne Dansereau.

À cela, Serge répond qu'il était chez lui, puis dans sa voiture, quelque part entre Montréal et Sainte-Fleur.

—À quelle heure avez-vous quitté Montréal ?

—Un peu après 11 heures. Vers midi trente, je me suis arrêté dans un restaurant à Laroche où j'ai dîné.

Tandis que Serge s'essuie le front et que les deux détectives en profitent pour échanger un regard, un technicien de l'identité judiciaire sort de la maison et s'amène vers Dansereau, pour ensuite l'inviter à le suivre. Quelques pas plus loin, il lui montre un sac transparent.

—Nous avons trouvé cet appareil dissimulé derrière un rebord de la table de la salle à manger. Vous remarquerez, lieutenant, que des autocollants à l'arrière du téléphone servaient à le retenir au meuble. Il contient un enregistrement récent entre une femme et un homme. Je pense que vous devriez venir à l'intérieur et l'écouter.

Quelques minutes plus tard, après avoir donné des ordres précis aux techniciens, l'inspecteur retourne à l'extérieur, satisfait de ce qu'il vient d'entendre. Voilà qui dirige l'enquête dans une direction inattendue.

Dès qu'il gagne l'allée, il libère le témoin en lui ordonnant de ne pas quitter Montréal sans le prévenir. Malgré cette interdiction, Serge est soulagé de quitter les lieux.

De leur côté, les enquêteurs retournent dans la maison. Lorsqu'ils ouvrent la porte, un grand bruit se fait entendre. Les techniciens tentent d'ouvrir la porte métallique à l'aide du bélier.

—Qu'est-ce qui passe ? demande Blais.

C'est à ce moment que Dansereau lui transmet le contenu de la conversation enregistrée. Serge Gallant menaçait la victime de dévoiler l'existence de son fils handicapé, apparemment caché dans cette maison.

Ils se souviendront de l'odeur

À 17 h 00, après avoir été libéré, Serge se pointe chez Irène, laquelle est plus que surprise de cette visite imprévue. Blême malgré son exposition au soleil, épuisé comme s'il était minuit, son visiteur entre sans mot dire, ce qui n'est pas sans l'inquiéter.

Une fois au salon, il la prie de s'asseoir près de lui, puis lui prend la main, toujours dans un parfait silence. Sentant son taux d'anxiété monter d'un cran, Irène attend la suite. Au bout d'un moment d'hésitation, Serge lui annonce le décès de Margot.

Outre la surprise, Irène accuse le coup sans chagrin apparent. Au contraire, c'est encore le mépris qui domine ses sentiments envers la défunte. Comment lui pardonner d'avoir gardé son propre fils en otage durant autant de temps ?

Quand Serge lui raconte tout ce qu'il a vu et vécu depuis son arrivée à Sainte-Fleur, Irène s'agite.

— Elle a été assassinée ? s'étonne-t-elle. Dans sa maison ?

— Oui. C'est moi qui ai appelé les secours, poursuit Serge en s'avouant décontenancé par l'interrogatoire que lui ont fait subir les enquêteurs.

Quand Irène cherche à connaître l'identité des enquêteurs en question, il répond :

— Dansereau et Blais. Les connais-tu ?

Question à laquelle Irène répond par l'affirmative, elle qui n'avait pas oublié que ce sont eux qui avaient rendu visite à Caroline à la suite de la disparition de son plus jeune fils.

La présence de Serge chez sa copine ne résulte pas du hasard ni d'un besoin de se confier. Au contraire, s'il est là, c'est qu'il a menti aux policiers quant aux véritables raisons de sa présence chez Margot. Après avoir avoué sa faute, il demande à sa belle de valider son histoire si jamais les policiers devaient l'interroger elle aussi. Sans mesurer la portée de ce mensonge, Irène accepte, non sans se demander pourquoi son ami s'était rendu chez Margot. Lorsqu'elle lui pose la question, Serge ment à nouveau en affirmant avoir voulu convaincre Margot de faire soigner Jérôme.

Dans un craquement sourd, les gonds de la porte en acier finissent par céder. Les policiers qui tenaient tour à tour le bélier oublient leur épuisement dû à l'effort et s'empressent de descendre au sous-sol, précédés par les deux détectives.

Arrivés au bas de l'escalier, ils se butent à une autre porte, identique à la première. Tous se tournent vers Antoine Dansereau, mais contrairement à leurs attentes, celui-ci hésite à leur demander de recourir à nouveau au bélier. Persuadé que le garçon handicapé de la défunte se trouve derrière cette porte, il ne voudrait surtout pas le pousser à la panique.

En guise de diversion, et pour se donner le temps de réfléchir, il demande à ses hommes de vérifier toutes les prises électriques du sous-sol. L'opération se déroule en silence, comme au théâtre dans les secondes qui précèdent l'entrée en scène des acteurs.

Au bout d'un moment, l'un des policiers trouve une première fausse prise, juste à la droite de la porte. À l'intérieur se cache une clé, qu'il remet à Dansereau. Celui-ci l'introduit dans la serrure.

Comme tout bon enquêteur, Dansereau pense avoir tout vu au cours de sa carrière. Mais ce qu'il s'apprête à découvrir, à 56 ans et après trente ans de service, le bouleverse avant même qu'il n'ouvre la porte. Si ce qu'il a entendu sur l'enregistrement est véridique, il n'aimera pas, mais vraiment pas, ce qu'il trouvera de l'autre côté de cette porte. Néanmoins, l'heure est venue pour lui de pénétrer un univers glauque où le désespoir règne en maître.

Lentement, pour ne pas dire solennellement, il tourne la clé, qui glisse aisément, comme si elle avait été huilée la veille.

Alors qu'il ouvre la porte, il éprouve un malaise, dégoûté par l'odeur fétide qui le saisit à la gorge. C'est de cette odeur annonciatrice de l'horreur dont il se souviendra. L'air est irrespirable tant cette mixture d'excréments, de pourritures et d'immondices lui monte aux narines. Du coup, il referme la porte.

Il s'accorde un sursis de quelques minutes avant d'ouvrir à nouveau, le temps de reprendre ses sens, de vider ses poumons et de res-

pirer un air moins corrompu. Décidé à agir avec diligence, il ouvre à nouveau la porte, pour découvrir une pièce sans fenêtre d'où ne s'échappe qu'une faible lueur émise par une veilleuse. Puis, dans un coin tout près, il aperçoit une forme immobile, enfouie sous un amas de couvertures sales.

Dansereau quitte la prison une fois de plus en s'assurant de bien refermer la porte, et grimpe l'escalier à toute vitesse pour sommer le médecin légiste et les techniciens de le suivre au sous-sol.

De retour devant la porte, ses collègues et lui s'apprêtent à libérer le pauvre enfant. Juste avant, les techniciens couvrent leur visage à l'aide d'un masque relié à une bonbonne d'oxygène qu'ils suspendent dans leur dos. Dansereau leur a demandé d'approcher l'enfant tapi dans un angle entre deux murs sans le toucher ni lui parler.

—Soulevez la couverture et revenez dès que c'est fait. Je veux savoir s'il est vivant. Si oui, Blais et moi prendrons la relève.

Alors qu'il était un jeune patrouilleur fraîchement sorti de l'école de police de Nicolet, Dansereau conservait le souvenir d'une intervention à Granby visant à sauver un enfant négligé et maltraité par ses parents. En entrant dans la maison délabrée, il s'était retrouvé face à face avec une fillette de cinq ans. La pauvre petite était émaciée, immobile et terrifiée de le voir ainsi surgir dans la demeure. Elle portait une robe trouée, visiblement rongée par un animal ou des insectes. Le détective aurait voulu la prendre dans ses bras, mais s'était contenté de lui serrer légèrement une main dans le but de la rassurer.

C'est le souvenir de cette petite fille qui lui revient à l'esprit au moment d'entrer dans la pièce maudite. Quand les techniciens lui confirment que le garçon est en vie, il demande à Blais de rester à l'écart pour l'instant, et au Dr Vadeboncoeur de se tenir dans l'embrasure de la porte, prêt à agir en cas de besoin.

À pas mesurés, comme s'il marchait sur un sol gelé en évitant de tomber, Antoine s'approche avec une lenteur extrême de l'enfant. Après quelques secondes d'hésitation, il s'accroupit à un bras de distance de sa cible, lui murmure qu'il s'appelle Antoine et lui demande de lui dire son nom. Seul un gémissement se fait entendre tellement Jérôme est terrifié. De son côté, le policier combat l'étouffement,

comme si la puanteur pénétrait chaque cellule de son corps. Surmontant son dégoût, il tente de trouver un moyen d'entrer en communication avec Jérôme.

En position assise, il tend l'oreille et glisse de quelques centimètres vers l'enfant. Le sol humide imbibe son pantalon, mais Antoine résiste. Soudain, il rompt le silence et se met à fredonner la chanson *Au clair de la lune*. Peine inutile. Le bambin reste immobile et silencieux.

Antoine y va alors d'une autre approche afin d'éviter de faire appel au médecin légiste qui pourrait décider d'injecter au gosse un tranquillisant qui le plongerait dans un état de semi-conscience. Il avise Jérôme qu'il va lentement soulever la couverture. La silhouette s'agite en serrant plus fort le tissu qui le recouvre.

Hésitant, mais résolu, l'inspecteur laisse une minute s'écouler avant de s'exécuter. Pendant ce temps, le médecin prépare une seringue contenant 20 ml de valium pour intervenir en cas de besoin.

Doucement, Antoine soulève la couverture répugnante qui recouvre Jérôme. Celui-ci émet un faible sanglot, suivi d'un cri déchirant. Le détective attend plusieurs minutes, le temps que l'enfant retrouve son calme avant de reprendre son manège. Ce faisant, il aperçoit le début d'une tête disproportionnée, parsemée de quelques cheveux, puis deux mains qui cachent des yeux. Des mains gercées couvertes de gales pourpres. Antoine cesse tout mouvement et attend. Il prononce ensuite quelques mots qui se veulent rassurants comme : *Tout va bien, Nous sommes là pour t'aider, Tu n'as aucune raison d'avoir peur...* Enfin, il y va d'une phrase encore plus rassurante pour cette créature qui n'a connu que sa mère et sa grand-mère : *Nous sommes des amis de ta maman*.

Au son de *maman*, Jérôme réagit. Ses mains se soulèvent tranquillement de sur ses yeux, pour glisser vers le bas de son visage. Dansereau aperçoit alors deux billes noires, plus noires que l'abîme qui fixe le vide, comme si l'enfant ne le voyait pas. Dès lors, il comprend toute la détresse qui habite ce garçon, toute la profondeur de son absence. Il se surprend à détester la femme dont le corps repose au rez-de-chaussée. Comment a-t-elle pu avoir ainsi détruit son fils déjà meurtri et diminué par la nature ? Pris de pitié, il effleure la main de Jérôme du bout des doigts.

Plutôt que de calmer ce dernier, ce contact avec un étranger le propulse dans une zone de méfiance qui se transforme en pure terreur. Jérôme se lève en criant de toutes ses forces et se précipite vers un autre angle de murs, s'y frappe et se recroqueville sur le plancher dans une position identique à celle qu'il avait quand Dansereau l'a découvert. En tremblant, il se couvre une fois de plus le visage avec ses mains et tourne le dos au policier, ainsi qu'au médecin.

À la suite de ce qu'il vient de voir, l'enquêteur reste muet. Pour sa part, le Dr Vadeboncoeur, qui a assisté impuissant à la scène, a déjà établi un diagnostic préliminaire : hydrocéphalie et scoliose non traitées, et possiblement irréversibles. Il lui semble évident que Jérôme présente un danger pour lui-même. Seule une évaluation médicale et psychiatrique permettra à tous de comprendre qui est ce garçon.

Pour éviter que Jérôme s'inflige des blessures, c'est malgré lui que le lieutenant-détective ordonne au médecin de médicamenter l'adolescent. Dès que le Dr Vadeboncoeur s'approche de lui avec une seringue bien camouflée le long de sa cuisse, Jérôme se recroqueville sur lui-même, immobile, figé par la peur. C'est donc sans peine que le médecin lui injecte le contenu de la seringue, tandis que Blais, debout à ses côtés, se tient prête à le secourir en cas d'attaque.

Engourdi par le médicament, Jérôme laisse échapper le seul mot qu'il connaît, le seul cri qui le relie au genre humain et à la vie : *MAMAMAN*. Puis, il glisse dans l'oubli.

En route vers l'institut psychiatrique, le personnel médical surveille les signes vitaux de Jérôme, tandis que le Dr Vadeboncoeur, qui a tenu à accompagner le garçon, entend rencontrer le psychiatre qui le prendra en charge. Il s'agit d'une procédure inhabituelle, certes, mais le médecin légiste tient mordicus à s'impliquer. Avant de quitter la résidence de la victime, il avait pris soin de réunir quelques effets trouvés dans la pièce transformée en véritable prison : une couverture, un ours en peluche, une petite boîte bleue et un grattoir à dos, non sans se demander à quoi ce dernier pouvait bien servir.

Une fois à l'institut, Jérôme se voit assigner la chambre 323, une pièce toute blanche dont les murs recouverts de plastique rembourré protègent le patient contre lui-même. Un lit à une place et une

petite commode aux extrémités arrondies pour éviter toute blessure meublent les lieux.

Dès qu'il reprend connaissance, Jérôme, tétanisé, pleure en silence comme s'il s'éteignait lentement.

Deuxième interrogatoire

Soulagé d'avoir quitté le sous-sol, mais perturbé par ce qu'il vient de vivre, Dansereau se retrouve au rez-de-chaussée de la petite maison blanche en compagnie de son équipière. Au salon, les deux se remettent tant bien que mal de leurs émotions avant d'affronter une nouvelle épreuve : un journaliste aux aguets.

En sa qualité de lieutenant, seul Dansereau répondra aux questions de Christian Roy, un reporter d'expérience œuvrant pour le compte du journal local le *Reflet de Laroche*, très populaire parmi les citoyens.

En attendant le lieutenant, le journaliste fait les cent pas sous un soleil de plomb en compagnie de son photographe, Pierre Bourdon, avec qui il fait équipe depuis une dizaine d'années.

Roy et Dansereau se connaissent depuis deux décennies. Jeune journaliste, Roy avait interviewé le lieutenant alors qu'il venait de se joindre à la police régionale en qualité de patrouilleur, première étape d'une carrière prometteuse. L'objet du reportage : *Qu'est-ce qui motive un jeune à travailler pour les forces de l'ordre ?*

Ainsi, Dansereau se dirige vers les deux hommes, puis voit Roy brandir son cellulaire pour enregistrer la conversation. Malheureusement pour lui, le journaliste n'apprend que peu de détails sur le drame qui s'est joué au 112 Rang Sud, pendant que le Bourdon bombarde le lieutenant avec son appareil photo. Ne lui reste plus qu'à espérer que l'une de ces images se retrouvera à la une du lendemain.

Aux questions qui lui sont posées, Dansereau se contente de répondre à l'aide de phrases courtes tout en précisant au passage que l'enquête ne fait que commencer. Il confirme toutefois la rumeur voulant que le corps d'une femme a été retrouvé sans vie à l'intérieur de la résidence.

—Pour l'instant, nous interrogeons les témoins, ajoute-t-il.

Durant l'entrevue, il omet sciemment de dévoiler l'identité de la victime, l'air de dire au journaliste que s'il veut connaître le nom, il n'a qu'à mener son enquête. À la question : *Avez-vous un suspect ?* c'est sans hésiter qu'il répond *non*, afin de ne pas inquiéter le tueur.

Une heure après la fin de l'entrevue, de retour à son bureau, Roy passe quelques coups de fil qui portent leurs fruits. Dans l'édition du lendemain matin, la victime sera identifiée sous le nom de Margot Châtillon, 39 ans, résidente de Sainte-Fleur depuis quatre ans. Dans les filières du journal, le journaliste et son acolyte trouvent une photo de la femme alors qu'elle visitait le Salon des artisans locaux lors des dernières fêtes de Noël.

Le lendemain, ladite photo est publiée à la une, en mortaise de l'image de la maison où le crime a eu lieu. Nulle part dans l'article il n'est fait mention du garçon trouvé au sous-sol du 112 Rang Sud. Avant l'heure de tombée, Dansereau avait appelé Roy pour le prier d'omettre cette information, histoire de ne pas nuire à l'enquête en cours. Moyennant ce service, le lieutenant s'était engagé à informer prioritairement le reporter de tout nouveau développement.

Le lendemain matin, après avoir pris connaissance de la nouvelle dans *Le Reflet*, le lieutenant et la sergente-détective se retrouvent Chez Émile pour le petit déjeuner. Lorsqu'une enquête exige d'eux un investissement considérable en temps et en énergie, ils tiennent toujours leur première réunion de la journée à cet endroit. Pour Yolande, c'est le moment d'oublier ses habitudes alimentaires spartiates et pour Antoine, de faire le point sur Serge Gallant. Tout en réécoutant l'enregistrement trouvé dans le cellulaire de la victime, les deux comparses salivent à la seule pensée de confronter l'individu. Sûr qu'il devra expliquer pourquoi il a menacé de révéler l'existence de Jérôme en échange d'un prêt de 5 000 dollars au lieu de mettre les autorités au fait de la situation.

—Au minimum, lâche Blais en avalant la moitié d'un œuf tout en épongeant le surplus de liquide avec sa rôtie, on l'accusera de non-assistance à personne en danger.

Devant l'absence de réaction d'Antoine, elle claque des doigts pour attirer son attention, puis se met à réfléchir à voix haute.

—Si ce type est le tueur, pourquoi a-t-il appelé le 911 ? Les portes d'entrée avant et arrière de la maison étaient fermées à clé. S'il en possédait une, il aurait pu entrer, puis ressortir. Et s'il s'agissait d'une mise en scène pour éviter qu'on le suspecte ?

À 15 heures le 13 juillet, Gallant gare son véhicule dans le stationnement de la Régie régionale de police située à l'avant de l'édifice, l'arrière étant réservé aux voitures de service. Nerveux, il se dirige vers la porte d'entrée. Après s'être identifié à la réception, on lui demande de s'asseoir et d'attendre qu'on vienne le chercher. Il doit patienter une bonne vingtaine de minutes avant que Blais n'apparaisse à sa gauche. Celle-ci lui demande de la suivre, puis, rendus devant la salle numéro 4, elle le prie d'entrer, lui indique où s'asseoir et ressort en disant qu'elle reviendra avec le lieutenant.

Serge est une fois de plus incommodé par la chaleur, à laquelle s'ajoute le stress. La petite salle sans fenêtre où il se trouve est meublée d'une table dont les pattes sont fixées au plancher. Sur le dessus, on peut voir une pièce métallique servant à attacher des menottes. Au haut d'un mur, Serge repère l'objectif d'une caméra alors qu'une vitre sans tain complète le sinistre décor. Malgré l'air conditionné, il sent la sueur dans son dos. C'est la première fois qu'il se retrouve dans une salle d'interrogatoire d'un poste de police. Après quelques minutes qui lui ont paru une éternité, la porte s'ouvre. Blais et le lieutenant Dansereau s'assoient face à lui.

Le lieutenant le remercie de s'être déplacé jusqu'à Laroche, ce qui leur a évité à sa partenaire et lui un voyage à Montréal. Serge explique qu'il séjourne à Sainte-Fleur, chez une amie qu'il n'hésite pas à nommer. Blais saute sur l'occasion pour lui demander les coordonnées de la femme. Dansereau observe quelques secondes de silence, puis entre dans le vif du sujet.

—Le jour du drame, vous nous avez affirmé que votre amie s'inquiétait, car depuis quelques jours, elle était incapable de joindre la victime. Toujours selon vos dires, elle vous a demandé de passer au 112, Rang Sud pour voir ce qui se passait. Aviez-vous l'intention d'aborder d'autres sujets avec votre belle-fille ?

Serge répond par la négative, tandis que Blais examine quelques photos qu'elle extrait d'une chemise à archiver. Le témoin lui lance un regard oblique tout en cherchant à identifier les personnes qui apparaissent sur les clichés. Blais lève les yeux vers lui et le fixe sans vergogne, pendant que son collègue suit à merveille le scénario qu'ils ont concocté.

—Vous saviez que la victime ne vivait pas seule ? demande celui-ci.

Quand son interlocuteur répond par l'affirmative, il lui demande son nom.

—Jérôme. Jérôme Châtillon. Il a 17 ans.

Blais remet les photographies dans la chemise, puis Dansereau s'excuse auprès du suspect avant de lui demander de patienter quelques minutes. De concert, les enquêteurs quittent la salle.

À leur retour, ils annoncent à Gallant qu'ils voudraient lui faire entendre un enregistrement. Après un bref regard vers le témoin, Blais active l'enregistrement de la conversation controversée entre Margot et lui. Serge écoute, étonné que Margot ait tout enregistré. Blais appuie sur le bouton *arrêt*, et le silence s'installe. Baissant les yeux, le prévenu fuit le regard des enquêteurs, qui eux, restent en attente d'une réaction. Finalement, c'est Blais qui prononce les premières paroles, lesquelles ont l'effet d'une douche glacée sur Serge.

—À première vue, lance-t-elle, il y a deux accusations possibles, ici. Tentative d'extorsion et non-assistance à personne en danger. Et si on creuse un peu, on pourrait même y aller d'une troisième accusation. Je vous laisse deviner laquelle, monsieur Gallant !

Dansereau chuchote une question à voix si basse, que Serge doit tendre l'oreille pour la saisir.

—Qui d'autres connaît l'existence de Jérôme ?

—Personne, ment Serge en déglutissant.

Encore une fois, son regard se dérobe de ses interlocuteurs.

Zones grises

Le 14 juillet, deux jours après la mort de Margot Châtillon. Serge est à préparer le café. Irène entend la cafetière et le bruit des ustensiles qu'on dispose sur la table. Elle hésite à quitter son lit tant elle redoute l'interrogatoire des enquêteurs. Sûrement qu'ils voudront connaître son emploi du temps le jour du meurtre et vérifier auprès d'elle les déclarations de son amant.

Ce dernier l'a suppliée de confirmer qu'elle lui avait demandé de vérifier comment se portait Margot dont elle était sans nouvelle depuis un certain temps. Elle devait aussi mentir au sujet de Jérôme et prétendre qu'elle ignorait tout de son existence. Dans le cas contraire, tout comme Serge, elle pourrait être accusée de non-assistance à personne en danger. Quant à l'emploi du temps de son copain, le matin du meurtre, elle devait naviguer à vue puisque ce n'est qu'en fin d'après-midi qu'il s'était présenté chez elle.

N'en pouvant plus de se tourmenter, elle met fin à sa réflexion. Après tout, elle est persuadée que Serge n'a rien à voir avec la mort de Margot. Il n'a fait que découvrir le corps et appeler les policiers. On peut douter de sa sincérité, le soupçonner d'avoir oublié certains éléments, mais jamais on ne pourrait l'accuser de meurtre. Du moins, l'artiste l'espère-t-elle.

Convaincue que tout ira bien, elle quitte la chambre pour retrouver Serge, qui déjà attablé, plonge une cuillère dans la moitié d'un pamplemousse rose. Ce matin, il doit retourner à Montréal, travail oblige.

À Sainte-Fleur, on ne parle que de ça. Le premier homicide depuis qu'une femme de cultivateur avait tiré à bout portant sur son beau-frère qu'elle avait pris pour un rôdeur. Elle avait été accusée d'homicide involontaire et condamnée à huit ans d'emprisonnement avant d'être libérée quatre ans plus tard pour conduite exemplaire.

Serge parti, incapable de rester seule, Irène appelle Caroline. N'obtenant aucune réponse, elle quitte la maison pour celle de son amie. Si cette dernière ne s'y trouve pas, sûrement, alors, qu'elle la trouvera au Comptoir familial.

À quelque dix mètres de sa destination, elle aperçoit la voiture de son amie garée dans l'entrée. Bonne nouvelle ! Elle est chez elle. Quelques instants plus tard, lorsqu'elle aperçoit le visage de son hôtesse inondé de larmes, elle regrette déjà d'être là. Dès qu'elle franchit la porte d'entrée, Caroline l'étreint à l'étouffer, comme si elle s'accrochait à une bouée de sauvetage. Irène lui murmure des *Ça va aller...* à répétition.

Au salon, assises l'une près de l'autre, leurs genoux pratiquement collés, Caroline réussit à articuler : *J'en reviens pas !* Puis elle ajoute :

—Qui a bien pu faire ça ? C'est sûrement un voleur. Isolée comme elle l'était, seule dans sa maison... Pauvre elle !

Caroline s'apitoie ensuite sur le sort de Serge.

—Ton Serge ! Trouver le corps de Margot. Ça n'a pas de bon sens ! se lamente-t-elle.

Sous le coup de l'émotion, dans un filet de voix, sans même s'en rendre compte, elle échappe une phrase qu'elle risque fort de regretter.

—C'est la seule qui savait pour Guillaume et moi.

Entretenir le doute

Les enquêteurs se partagent les tâches. Pendant que Dansereau rencontrera le médecin légiste afin de connaître le résultat de l'autopsie, Blais se livrera à l'enquête de voisinage. Elle compte interroger Romain et son fils, les seuls voisins de la victime, Caroline Vasseur, l'artiste-peintre Irène Beaudoin, le maire Guillaume Joncas, propriétaire de la maison où le crime a été commis, ainsi que d'autres connaissances éventuelles susceptibles de faire leur apparition en cours d'enquête.

Après son petit déjeuner, elle prend le chemin de la terre de Romain Beauchamp, le voisin de la victime. Un pick-up garé dans l'entrée indique que quelqu'un est probablement dans la demeure.

Dès que l'inspectrice frappe, on lui ouvre comme si elle était attendue. Romain l'invite à entrer et lui offre un café, qu'elle refuse. Sans détour, elle passe aux motifs de sa présence, tandis que Richard se joint à la rencontre.

Yolande apprend que la dernière fois que Romain a vu la victime remonte à quelques semaines. Ils se sont salués, sans plus, alors que Margot était debout dans son entrée et que lui se rendait vers ses terres à bois. Quelques jours plus tard, alors que Romain se rendait au même endroit en compagnie de son fils Richard, tous deux avaient remarqué la présence d'un véhicule garé dans l'allée de la victime. Il s'agissait d'une *Ford Focus* de couleur rouge assez récente, mais ni de l'année en cours ni de l'an dernier. Veuf, Romain explique que son épouse a déjà possédé un véhicule identique, ce qui lui a permis d'identifier la marque du véhicule conduit par le mystérieux visiteur. Son fils ajoute que le côté chauffeur de la carrosserie lui avait semblé endommagé. À l'heure présumée du meurtre, que le médecin légiste doit confirmer à Antoine Dansereau, Romain et son fils étaient à Montréal, en visite chez des parents.

Satisfaite de cette première entrevue, Yolande communique avec la centrale et demande que soit rédigée une liste de toutes les *Ford Focus* rouges répertoriées entre 2012 et 2016, encore en circulation, et qui auraient été impliquées dans un accident de la route.

La détective gare son auto devant l'entrée de la maison du maire, Guillaume Joncas, dont elle souhaite rencontrer l'épouse. Elle se souvient de Caroline Vasseur comme d'une femme de petite taille et d'apparence fragile qui était revenue à la vie dès que son fils avait été retrouvé quelques heures après sa fugue. Dans le cadre de l'enquête sur la disparition de celui-ci, elle avait interrogé Caroline à deux reprises.

Lors de leur dernière rencontre, après avoir quitté la maison, Antoine lui avait fait remarquer que Caroline Vasseur boitait et que son dos semblait la faire souffrir comme si elle avait été victime d'une chute, ce que la principale intéressée avait auparavant nié.

Surprise de la visite de la sergente-détective, Caroline n'en montre rien. D'entrée de jeu, Yolande veut connaître son emploi du temps le matin du drame. Contrariée par la question, Caroline craint d'être suspectée du meurtre de son amie. L'enquêtrice la rassure en lui disant qu'elle est venue la voir uniquement pour savoir si elle avait été témoin d'une conversation, d'un incident quelconque ou d'une présence suspecte au village. Malheureusement, Caroline n'a rien à lui dire, du fait que ce jour-là elle travaillait, au Comptoir familial, que plusieurs clientes pouvaient en témoigner et que Margot avait demandé et obtenu une journée de congé.

Yolande cherche ensuite à savoir si elle aurait remarqué un changement de comportement chez son employée. Aurait-elle reçu des menaces ? À sa connaissance, quelqu'un lui en voulait-il ? À toutes ces questions, Caroline répond par la négative. Yolande sent qu'elle ne retirera rien de plus de cette femme. Pourtant, les larmes de cette dernière lui font espérer le contraire. Sans quitter sa place sur le sofa, Yolande garde le silence pendant que Caroline cherche un papier mouchoir pour s'éponger les yeux.

Quand la policière lui demande pourquoi elle pleure, elle se met alors à lui parler de Margot. Non seulement étaient-elles des collègues, explique-t-elle, mais aussi des amies proches. Elle va même jusqu'à lui raconter le voyage que les deux avaient fait dans les Cantons-de-l'Est avec Irène.

À la station-service, pendant que Yolande fait le plein d'essence, elle réfléchit à ses deux dernières rencontres. La présence d'une *Ford Focus* dans l'allée de la maison blanche la préoccupe. Elle doit à tout prix obtenir le résultat de la recherche qu'elle a commandée, de même qu'elle doit vérifier l'alibi de Romain et de son fils.

Au sujet de Caroline, la sergente-détective nage en plein brouillard. Comme Antoine le lui a déjà mentionné, cette femme semble tourmentée. Sûrement qu'elle cache une douleur permanente, un inconfort face à sa propre vie. À n'en point douter, cette personne n'est pas bien dans sa peau. Qu'importe, puisqu'elle n'avait tenu à la rencontrer que pour en apprendre davantage sur la victime.

C'est son mari, Guillaume Joncas, qu'elle souhaite maintenant interroger. Elle appelle donc à son bureau, où on l'informe que le maire n'est pas disponible aujourd'hui, mais qu'il pourra la recevoir demain en matinée. Yolande se contente de cette réponse et confirme le rendez-vous.

De retour dans sa voiture, l'enquêtrice prend la direction de la résidence d'Irène Beaudoin.

Arrivée sur place, la sergente-détective n'en revient tout simplement pas. En plus des dizaines de toiles qui ornent tous les murs de la maison, elle se retrouve dans un décor éclectique où des meubles disparates rivalisent avec une tonne de livres qui devraient garnir une bibliothèque plutôt que de traîner dans toutes les pièces. Yolande doit traverser la maison pour gagner la véranda qui sert aussi d'atelier à la maîtresse des lieux.

—À la lumière du jour, c'est plus facile de trouver la couleur juste, précise cette dernière avant de s'asseoir sur une chaise berçante qui craque à chaque balancement.

De son côté, la policière se cale dans un fauteuil élimé qui émet une odeur agréable, comme si on l'avait parfumé. Après quoi, elle explique que sa visite concerne Serge Gallant, le témoin qui a trouvé le corps de Margot Châtillon. Irène lui demande en quoi cela la regarde.

C'est bien connu, les policiers détestent qu'on leur pose des questions. C'est sûrement pourquoi Yolande s'empresse de répliquer :

—Désolée, mais c'est moi qui pose les questions !

Dès le début de l'entretien, la tension s'installe entre les deux femmes. Inconfortable, Irène voudrait se voir ailleurs. Pour sa part, la sergente aime travailler dans l'adversité. Indifférente aux humeurs des

gens qu'elle interroge, tout ce qu'elle veut, ce sont des réponses. C'est ainsi qu'elle apprend que le jour de sa macabre découverte, Serge s'est rendu chez Irène sitôt après son départ de la maison blanche. Épuisé, en proie à une profonde angoisse, il a raconté la terrible épreuve qu'il venait de vivre.

Irène confirme ensuite que c'est bien elle qui lui a demandé de se rendre chez Margot. Malade depuis quelques jours, Irène avait tenté sans succès de la rejoindre au téléphone.

Puis les questions usuelles se succèdent sans susciter de vagues, jusqu'à ce que Yolande use d'une stratégie que lui a enseignée Antoine et qui a démontré son efficacité.

—Saviez-vous que Serge faisait chanter la victime ? lance-t-elle tout bonnement.

Irène ne répond pas. En fait, elle ne peut pas répondre. Les mots restent bloqués dans sa gorge tellement la surprise est vive. Incrédule, elle se reprend et s'écrit :

—C'est impossible !

De son porte-document, la détective extrait un cellulaire, non sans éprouver une certaine satisfaction. Elle ouvre une application et appuie sur une touche. Ce qu'Irène entend la bouleverse. Elle ne peut le croire. Elle ne veut pas le croire.

—Arrêtez ! ordonne-t-elle, déçue de la perfidie de son amant.

—Saviez-vous que Margot ne vivait pas seule ? poursuit Yolande après s'être exécutée.

Ces mots ont l'effet d'un coup de tonnerre. Livide, Irène, bouche bée, reste silencieuse incapable d'acquiescer ou de nier. Puis, une certitude lui saute aux yeux. « Ils savent que je sais pour Jérôme ».

Une fois partie, Yolande, fort heureuse appelle son partenaire pour lui annoncer qu'Irène était tombée dans le piège qu'elle lui avait tendu.

—Elle connaît l'existence de Jérôme, c'est évident, mais a été incapable de me le dire. Cette femme est assez intelligente pour savoir que si elle avoue, elle risque d'être accusée. Par ailleurs, elle ignorait que Gallant menaçait la victime. Je pense avoir réussi à miner sa confiance en lui.

Ravi des progrès réalisés par sa consœur, Dansereau s'exclame :

—On avance !

—Qu'a dit le médecin légiste ?

En faisant fi des détails scientifiques, le lieutenant répond que Margot Châtillon est décédée à la suite d'un traumatisme crânien causé par de puissants coups portés à la tête, ce qui confirme la première impression du médecin. Le tueur s'est ensuite acharné sur le corps sans vie. Le sternum a été enfoncé comme si on l'avait roué de coups de poings et de pieds. L'assassin s'est aussi attaqué aux épaules en secouant le corps contre le sol.

—Vadeboncoeur m'a dit que le tueur est une arme vivante, laisse échapper Dansereau. Selon la rigidité du corps, on m'a confirmé que l'heure de la mort se situe entre 8 heures et midi, le mercredi 12 juillet, soit le jour même de la découverte du cadavre.

Seule dans la cuisine de sa grande maison seigneuriale plantée comme un trophée au centre du village de Sainte-Fleur, Caroline reconnaît que la mort de Margot a enterré à jamais le secret qu'elle lui a confié. De fil en aiguille, les mêmes questions reviennent la hanter : « Qui aurait pu s'en prendre à elle ? Et pourquoi ? » Non sans s'affoler, elle est également en droit de se demander si elle-même n'est pas en danger.

Dans son logement, Serge sursaute quand la sonnerie du téléphone le sort de sa somnolence. Il regarde l'écran pour identifier l'appelant. C'est Irène. Il choisit de ne pas répondre en se disant qu'il la rappellera lorsqu'il jugera le moment opportun. Depuis quelque temps, il quitte le lit de plus en plus tard, comme si le sommeil l'aidait à oublier les derniers événements.

Après le petit déjeuner, il retourne à la chambre pour s'habiller. Il choisit une chemise kaki et noir, puis, sans en avoir conscience, il enfle le pantalon qu'il portait le jour où il a découvert le corps de Margot. Pendant quelques instants, il cherche sa ceinture qui repose par terre alors qu'il la dépose habituellement sur la commode. En se penchant pour la ramasser, il sent un objet dur dans l'une de ses poches, d'où il en sort un stylo bleu, qu'il examine. Plusieurs fois, il le retourne dans sa main, l'air d'attendre qu'il lui dise d'où il vient

et ce qu'il fait dans sa poche. Il lit les mots écrits dessus : *Resto de la Côte. Magog*. Puis, à la vitesse de l'éclair, la lumière apparaît dans son esprit encore embué par le sommeil. C'est le stylo trouvé sur le porche de la maison de Margot, le jour du meurtre. Il quitte la chambre à vive allure et va à la cuisine. Du troisième tiroir sous le comptoir il sort un sac en plastique transparent dans lequel il dépose le crayon, qu'il entend remettre aux enquêteurs pour démontrer sa bonne foi et son intention de collaboration avec eux. Voilà qui devrait le disculper des soupçons qui pourraient peser sur lui.

Il se verse une deuxième tasse de café, s'assoit à la table et extrait de son pantalon la carte professionnelle du lieutenant Dansereau, qu'il appelle sur-le-champ.

Quelques instants après avoir raccroché, son téléphone sonne.

Depuis que Yolande Blais a quitté son atelier, Irène s'acharne à composer le numéro de téléphone de Serge. Elle combat la panique qui s'est emparée d'elle en tentant de contrôler ses nerfs. Comme elle le fait chaque fois que la tension monte, elle sort dans le jardin et marche de long en large. La tête lui tourne. Elle s'assoit quelques instants sur un banc en bordure d'une plate-bande de chrysanthèmes afin de retrouver ses esprits. Très vite, l'étourdissement disparaît. Au bout de quelques minutes, elle se lève lentement et retourne à son atelier.

Une dizaine de minutes plus tard, elle tente à nouveau d'appeler Serge. Cette fois, il répond. À son *Hello !* plutôt enjoué, elle comprend qu'il est d'humeur joyeuse en dépit des circonstances. Avant qu'elle ne puisse placer un seul mot, il lui parle du stylo bleu qu'il a ramassé tout juste à côté de la scène du crime.

—Il était sur le balcon de Margot. La police y relèvera mes empreintes, c'est évident, mais peut-être, aussi, celles de quelqu'un d'autre. Qui sait s'il n'appartient pas au tueur ? Et toi, comment s'est déroulé ton entretien avec la police ?

Irène reste silencieuse quelques secondes avant de lancer :

—Maudit menteur !

Puis, elle raccroche.

Incrédule, Serge regarde le téléphone, peut-être dans l'espoir qu'une image plus calme d'Irène se matérialise à l'écran. Il dépose lentement l'appareil sur la table, pendant que le hamster dans son cerveau se met à courir dans tous les sens. Il en est à se demander si sa copine ne l'a pas trahi en révélant que le jour du meurtre, c'est de sa propre initiative qu'il s'est rendu à la résidence de Margot. Les policiers lui ont-ils fait entendre l'enregistrement ? Pour la première fois depuis l'assassinat, il se demande qui pouvait bien avoir tué Margot ? Qui avait intérêt à ce qu'elle disparaisse ?

Le lendemain matin, Yolande se présente à l'hôtel de ville afin de rencontrer le maire Joncas. Pour l'occasion, elle a tronqué son habituel jean pour un pantalon noir saillant et un haut opaque caché sous un veston gris foncé qui lui donne une allure sévère.

Accueillie par le maire, elle lui offre ses condoléances. Joncas ne comprend pas, mais la remercie tout de même. Dans sa tête, la détective se disait qu'en sa qualité de maire du village, l'homme devait être ému de ce premier meurtre commis sous son règne. Or, bien campé dans son fauteuil, ce dernier lui rappelle plutôt qu'ils se sont rencontrés il y a plusieurs mois dans le cadre de l'enquête sur la disparition de son cadet. Sans réagir à ces propos, Yolande en vient à l'objet de sa visite.

À la demande de l'enquêtrice, la maire relate sa première rencontre avec Margot, survenue à peine quelques jours après qu'elle s'est installée à la maison blanche, pour lui souhaiter la bienvenue. Quand Yolande se montre curieuse de savoir pourquoi il ne l'a pas rencontrée lors de la signature du bail, il lui répond que c'est un agent d'immeuble qui était chargé de trouver un locataire. Par la suite, le notaire avait rédigé le bail avant de le présenter à la locataire pour signature. Ce n'est qu'après coup que le maire avait apposé la sienne. En cas de besoin, celui-ci se fera bien sûr un devoir de fournir une copie du document à la police.

Interrogé sur sa relation avec Margot, il confie l'avoir appelée quelques semaines plus tôt pour savoir si elle entendait renouveler son bail qui venait à échéance dans trois mois. Elle aurait demandé à réfléchir avant de lui rendre une réponse.

—Saviez-vous qu'elle avait un fils qui vivait avec elle?

Le maire reste silencieux quelques secondes et répond :

—Vous me l'apprenez.

La détective ne voit aucun motif de cacher au maire la présence de Jérôme dans la maison de la victime. Elle va même jusqu'à lui raconter la façon dont ils ont découvert sa présence et les piètres conditions dans lesquelles on le gardait enfermé dans une pièce du sous-sol.

L'entretien entre le maire et l'enquêtrice s'étend sur une vingtaine de minutes. Dès le départ de la femme, Guillaume prend conscience qu'il a été dupé par sa locataire. Le bail stipulait qu'une seule personne habitait le 112 Rang Sud. Il se souvient aussi que son homme à tout faire, Romain Beauchamp, lui avait signalé qu'il y avait de fausses prises électriques dans la maison... Installées à son insu, bien sûr. Quant au prétendu fils de la défunte, Guillaume était persuadé qu'il s'agissait du fruit de l'imagination de Jean Fortier. Or, l'enquêtrice venait de lui confirmer que ce fils existait bel et bien et qu'il menait une existence perdue. Lui qui dit toujours à qui l'entendre qu'il sait tout sur les habitants de son village constate à présent que ce n'est pas le cas.

Résistance

Il est midi. Assis à la table de la salle à manger, le journal *Le Reflet* ouvert à la page 3, Jean Fortier, incrédule, accélère sa lecture de l'article du jour. La photo de Margot Châtillon, captée lors d'un événement public en compagnie de Caroline Vasseur, apparaît juste en dessous de l'annonce de sa mort.

Margot a été assassinée chez elle, en plein jour, se répète inlassablement Jean, sans que son cerveau n'enregistre pleinement l'information.

Peu de détails sont dévoilés sur les circonstances du meurtre. Quelques photos de la petite maison blanche du Rang Sud et une courte entrevue avec Antoine Dansereau, le lieutenant responsable de l'enquête, complètent le compte rendu. Jean connaît l'inspecteur pour l'avoir rencontré lors d'une réunion entre les membres du conseil municipal et quelques gradés de la police de Laroche. Il lui faudra attendre le journal du lendemain ou écouter la station de radio locale pour en connaître davantage sur cette tragédie.

Il quitte le journal des yeux et laisse son regard se perdre dans le vide. Il se remémore les repas autour de la table de pique-nique, à l'ombre d'un érable, alors qu'il travaillait pour le père de Margot, les magouilles de cette dernière pour parvenir à le séduire, leur aventure, puis son départ précipité vers Montréal après qu'il eut appris qu'elle attendait un enfant.

À la suite de la mort de la seule personne qui l'a aimé avec toute la naïveté du monde, peut-être trouvera-t-il la vraie réponse à la question qu'il lui avait posée : est-il père, oui ou non ?

Après avoir renversé un peu de café sur l'un des nombreux dossiers qui jonchent son bureau, ce qui lui soutire quelques jurons bien sentis, Yolande Blais vient de recevoir le rapport sur l'identité des propriétaires de deux *Ford Focus* rouges impliquées dans un accident au cours des dernières années.

Le premier, un certain Louis Giard, 79 ans, habite une résidence pour personnes âgées située à Laroche. Lorsque Yolande s'entretient avec lui au téléphone, elle apprend que le véhicule a été volé, puis retrouvé deux jours plus tard. L'homme affirme ne pas connaître Margot et ne s'être jamais présenté à la résidence du Rang Sud. Par acquit de conscience, Yolande demande à un patrouilleur d'aller vérifier si le côté conducteur de la voiture ne serait pas endommagé.

Elle suit la même procédure avec le deuxième propriétaire, dont le nom n'est nul autre que Jean Fortier. Encore là, un patrouilleur se rend chez l'individu pour examiner le véhicule et confirmer qu'il en est bien le propriétaire. Quelques heures plus tard, l'agent revient au poste avec plusieurs photographies des deux automobiles. Celles-ci démontrent que la voiture de Giard n'a subi aucun dommage à la carrosserie, tandis que sur celle de Fortier, on aperçoit une porte enfoncée sur le côté conducteur.

Les recherches sur Jean Fortier apprennent aux enquêteurs que l'homme se présente sous cette identité depuis son arrivée à Sainte-Fleur alors que son nom de naissance serait Jean Latour. Au fichier central, Blais découvre qu'un Jean Latour a été condamné pour trafic de stupéfiants quelque vingt ans plus tôt, ce qui lui a valu quelques mois d'incarcération à la prison de Bordeaux. Une fois libéré, il a troqué le nom de famille de son père contre celui de sa mère.

Et ce n'est pas tout. Ce même Jean Fortier aurait vécu à deux reprises dans le même village que Margot Châtillon. D'abord à Deslandes, en Mauricie, sous le nom Latour, alors qu'il n'était qu'un jeune homme, et ensuite, aujourd'hui, à Sainte-Fleur, sous l'identité de Fortier. Il ne serait pas surprenant qu'elle et lui se connaissent depuis longtemps, en conclut la sergente-détective.

Le portrait de Fortier commence à se dessiner dans l'esprit de cette dernière : repris de justice, identité fluide, conseiller municipal à Sainte-Fleur, mécanicien congédié par la direction de la Firesteel pour alcoolisme, responsable d'un grave accident de travail, vit maintenant de l'aide sociale. S'ajoute à cela son véhicule qui correspond en tous points à celui décrit par le voisin de la victime.

Au moment de quitter la centrale de police pour aller rencontrer Fortier, Blais et Dansereau ignorent qu'ils vont frapper un mur.

Il est 15 h 30. Lorsqu'on frappe à sa porte, Fortier marche à pas lents vers l'entrée, l'esprit déjà un peu alourdi par l'alcool. C'est son haleine qui accueille Antoine et Yolande, qui exhibent tous deux leur badge avant de s'inviter à entrer. Fortier doit s'appuyer contre le mur pour laisser passer les enquêteurs dans le passage de son minuscule appartement.

Après quoi, il les invite à s'asseoir à une table pouvant accueillir tout juste quatre personnes. À l'étroit dans la modeste cuisine où seul un grille-pain meuble le comptoir, Yolande ouvre les hostilités.

—Il est un peu tôt pour boire, non ?

—Je croyais que vous étiez policiers, pas des représentants d'Éduc'alcool, réplique Jean avec un sourire moqueur.

Contrarié par cette mauvaise entrée en matière de sa partenaire et l'attitude désinvolte de Fortier, Antoine entre dans le vif du sujet et cherche à connaître la nature de la relation entre leur hôte et Margot Châtillon. De même, il demande quand les deux se sont vus pour la dernière fois.

Quand Fortier répond qu'il ne connaît pas la victime, l'inspecteur lui demande s'il a déjà vécu à Deslandes, en Mauricie. Encore là, son interlocuteur répond par la négative. Bien qu'enragé, Antoine ne trahit aucunement ses émotions.

—Où étiez-vous le 12 juillet dernier, entre 8 heures et midi ? questionne-t-il.

—Comment voulez-vous que je le sache ?

—Réfléchissez !

—Je peux aller chercher mon agenda ?

À la demande du lieutenant, Yolande accompagne l'homme.

Lorsque les deux reviennent, Fortier tient un petit carnet noir froissé dont le coin inférieur droit a été arraché. Il l'ouvre lentement sous le regard des deux enquêteurs qui commencent à s'impatienter.

—Page blanche, lance-t-il, visiblement amoché par l'alcool. J'étais donc ici.

—Quelle marque de voiture conduisez-vous ? reprend Yolande.

—*Ford Focus*.

—Couleur ?

—Rouge.

—Est-elle accidentée ?

—Non.

Cette dernière réponse perce un grand trou dans la muraille d'Antoine. Il se lève, tandis que Yolande attend la suite.

—Monsieur Fortier, nous allons poursuivre cette conversation à la centrale de police.

—Suis-je en état d'arrestation ? interroge Fortier d'un ton moqueur.

—Non.

—Avez-vous un mandat ?

Sans répondre, Antoine, d'un mouvement de tête, invite Yolande à le suivre. Les deux prennent le chemin de la porte, que la détective fait claquer en sortant.

Dès qu'il se retrouve dans la rue, le lieutenant se réjouit à l'idée de reprendre cet interrogatoire à la centrale. Il projette de se présenter chez Fortier dès le lendemain, au petit matin, muni d'un mandat de perquisition et d'un mandat d'amener. L'appartement du suspect sera fouillé de fond en comble et ensuite, monsieur sera conduit à la centrale. C'est Yolande qui prendra en charge le dépôt des requêtes au juge.

Dans la voiture banalisée qui les ramène au poste, Antoine affirme que les types comme Fortier ne réagissent que par la force.

—De toute façon, on n'en retirerait rien de bon aujourd'hui. Il est midi et déjà, il a trop bu.

À 21 heures le même soir, Antoine constate que sa boîte vocale déborde de messages. Dans l'un d'eux, Yolande lui confirme que le juge a lancé les mandats qui leur permettront de procéder à la perquisition chez Fortier dès le lendemain matin. Alors qu'il déguste un verre de vin, le lieutenant entend la voix de Serge Gallant, qu'il reconnaît aussitôt. En dépit de l'heure tardive, il le rappelle sans plus attendre. L'homme lui raconte que le jour du meurtre, il avait trouvé

un stylo bleu dans la cour de la victime et qu'il ne s'en est souvenu qu'après l'avoir récupéré dans la poche de son pantalon. Dansereau le prie de déposer l'objet dans un contenant en évitant de trop le manipuler et de le remettre à l'agent qu'il enverra chez lui tôt le lendemain. En raccrochant, l'enquêteur se dit que ce stylo pourra peut-être bien lui permettre de faire progresser l'enquête, à la condition, bien sûr, que Gallant ne l'ait pas contaminé. Sur ce, il vide son verre d'un trait avant de lire les derniers comptes rendus de la journée.

Le choix de la vérité

Comme prévu, au petit matin, Jean Fortier est arrêté et conduit à la centrale de police. Les enquêteurs ont décidé d'exécuter le mandat d'amener à ce moment-là afin d'éviter que le suspect ait consommé de l'alcool. Le trajet entre sa résidence et la centrale n'a duré que quelques minutes qui ont passé trop vite au goût de Jean, qui redoute la suite. Sera-t-il accusé ? Condamné ? Sûr que les enquêteurs connaissent déjà son passé criminel !

Ses pensées se dirigent ensuite vers l'interrogatoire qu'on s'apprête à lui faire subir. S'il se fie aux questions qui lui ont été posées la veille, il ne peut qu'en conclure que les policiers en savent beaucoup sur lui. Peut-être même, aussi, qu'ils sont au courant pour Margot et lui. Savent-ils qu'il est allé chez elle ? Et si la victime, pour des raisons qui sont siennes, n'avait pas souhaité le revoir ? Ne pourrait-il pas être considéré comme suspect ? Se sachant innocent, il doit réfléchir, et vite, à ce qu'il révélera aux policiers.

Du coup, il choisit de dire la vérité. C'est là sa meilleure défense. Puisqu'il n'a rien à se reprocher, pourquoi nier qu'il connaissait Margot ? Pourquoi ne pas avouer qu'il lui a rendu visite quelques jours avant sa mort ? Pourquoi ne pas dire que cette femme a peut-être un enfant dont il est le père ? S'il collabore avec les inspecteurs, nul doute que toute accusation deviendra caduque.

De la voiture de police à la salle d'interrogatoire numéro 2, le trajet dure un peu plus de cinq minutes. Durant qu'ils le fouillent, les agents sont surpris de voir le suspect afficher une certaine quiétude, malgré le sérieux des accusations qui pourraient peser contre lui.

Les enquêteurs sont déçus de n'avoir rien trouvé dans l'appartement de Fortier, hormis un carnet dans lequel il était écrit : *visite Rang Sud*. Ils aimeraient bien comprendre pourquoi le suspect leur a menti et aussi, pourquoi il a refusé de répondre à leurs questions.

—Sûrement qu'il fanfaronnait parce qu'il avait bu, suppose Yolande qui se promet de faire la vie dure à ce cher monsieur Fortier.

Dans la salle d'interrogatoire, c'est le lieutenant-détective qui établit le premier contact avec le suspect, tandis que Yolande observe la scène en prenant des notes sur une feuille mobile déposée sur la première page d'un dossier. En vain, Fortier cherche à lire le nom inscrit sur l'onglet de la chemise. Lorsqu'elle s'en aperçoit, Yolande tire le document vers elle.

D'entrée de jeu, Antoine fait preuve de respect envers le suspect en l'appelant *monsieur Fortier*, en le vouvoyant et en le remerciant de bien vouloir répondre à leurs questions. Il lui signale qu'il est interrogé à titre de témoin, ce qui n'est pas sans soulager le principal intéressé.-

Sans attendre la première question, celui-ci dit regretter de leur avoir menti.

—J'avais un peu bu, se justifie-t-il.

Pendant les dix minutes suivantes, il raconte tout de sa relation avec Margot, de sa première rencontre avec elle jusqu'à son départ pour Montréal. Il confesse ensuite s'être rendu chez la victime quelques jours avant le drame pour lui demander si finalement, elle avait mis leur enfant au monde. Antoine et Yolande l'écoutent sans l'interrompre en se lançant quelques regards à la dérobée. Lorsque Jean Fortier se tait, il semble si épuisé, que Dansereau décide de faire une pause.

—Voulez-vous un café ? lui propose-t-il.

Sa collègue et lui quittent la salle dès que Fortier répond par l'affirmative.

—Il serait le père de l'enfant ? laisse échapper Yolande.

Pour toute réponse, le lieutenant trace le plan de la phase deux de l'interrogatoire.

—On reprend son histoire du début à la fin. Il nous a menti une fois, alors...

Café à la main, Antoine dépose un gobelet en carton en sachant très bien que le témoin fera la grimace dès la première gorgée de ce café infect extrait d'une distributrice.

Pendant les deux heures qui suivent, Fortier a l'impression d'être une rôtie qu'on grille sans arrêt jusqu'à ce qu'elle prenne feu. Les deux inspecteurs fouillent sa vie sans répit, de sa jeunesse à aujourd'hui. Tout y passe : sa rencontre avec Margot, sa prétendue paternité, son déménagement à Montréal, son arrestation, son séjour en prison, son changement d'identité et son installation à Sainte-Fleur.

Or, dès que les questions se font plus précises au sujet de sa relation avec la victime, Fortier passe en mode survie. Pour lui, c'est le premier indice qui pourrait modifier le sort que les policiers lui réservent. Pour la première fois depuis le début de la rencontre, il serre les doigts d'une main avec l'autre. Yolande note qu'après tout ce temps sur le grill, il commence à craquer.

—Je voudrais revenir sur le début de votre relation avec madame Châtillon. Comment êtes-vous tombés amoureux ? veut savoir Dansereau.

—On a flirté un bout de temps. Un jour, on s'est retrouvés seuls et... ce qui devait arriver... est arrivé.

—Pourquoi avez-vous quitté le village dès que vous avez appris qu'elle était enceinte ?

—J'ai paniqué.

—Comment avez-vous su que madame Châtillon habitait Sainte-Fleur ?

—Je pensais l'avoir reconnue dans un restaurant. C'est le propriétaire de sa maison, Guillaume Joncas, qui m'a dit son nom le jour où je lui ai demandé qui elle était.

—Pourquoi êtes-vous allé la harceler chez elle ?

—C'était seulement la deuxième fois que je la voyais. Et d'ailleurs, je ne l'ai pas harcelée. J'ai seulement voulu savoir si elle avait gardé l'enfant.

—Savez-vous si l'enfant existe ? intervient Yolande.

Fortier se contente de hausser les épaules. *Non.*

—Monsieur Fortier, poursuit Dansereau, sachant que vous nous avez menti hier, pourquoi devrions-nous vous croire aujourd'hui ?

—Je vous ai tout dit ! s'exclame Fortier, à deux doigts de s'effondrer.

—Vous confirmez qu'après avoir appris que Margot Châtillon avait loué une maison à Sainte-Fleur, vous vous êtes rendu chez elle juste pour connaître la vérité au sujet de l'enfant ?

—Oui.

Après un long moment de silence, Dansereau fixe toujours l'homme assis en face de lui, conscient que ce qu'il s'apprête à lui dire bouleversera à jamais sa vie.

—Madame Châtillon a donné naissance à un garçon il y a 17 ans. Elle l'a nommé Jérôme.

Jean regarde les deux enquêteurs à tour de rôle, à la fois incrédule et secoué. Sa tête cherche un appui, qu'il trouve en posant un coude sur la table et son front dans sa main.

Les enquêteurs respectent le moment intense dont ils sont témoins. Aucun mot n'est échangé durant les minutes qui suivent. On aurait dit une scène de recueillement dans un lieu saint. Ou bien Fortier joue la comédie à merveille, ou bien les enquêteurs viennent réellement de lui apprendre qu'il est le père d'un enfant. Sans même se consulter, Dansereau et Blais sont d'avis qu'ils doivent pousser l'interrogatoire encore plus loin.

—Mais rien ne prouve que vous soyez le père, lâche Dansereau, d'un ton qui se veut neutre, mais où pointe une certaine ironie.

Déconcerté, Fortier ne peut imaginer qu'un enfant né de Margot Châtillon il y a 17 ans ne soit pas le sien.

—Vous êtes conscient, à présent, que vous aviez un mobile de tuer madame Châtillon ? Vous prétendez ignorer l'existence de votre fils, mais s'il s'avérait que vous le saviez et que la mère vous avait caché son existence durant toutes ces années, cela aurait pu déclencher chez vous une colère telle que vous seriez passé à l'acte.

Comme si cela ne suffisait pas, le lieutenant en rajoute dans le but de déstabiliser le suspect.

—Vous prétendez avoir vu madame Châtillon à deux occasions ; la première *Chez Émile*, et la deuxième dans l'allée de sa maison... C'est bien exact ?

—Oui.

—Une fois de plus, nous pensons que vous mentez. Vous aviez plusieurs raisons de craindre madame Châtillon et de la faire taire. Elle connaissait votre passé. Elle aurait pu vous appeler Latour plutôt que Fortier et ce, devant témoins, découvrir que vous avez un dossier

criminel, entacher votre réputation. Et vous n'avez pas d'alibi... Pour moi, il est clair que vous aviez un autre motif de l'éliminer.

—Saviez-vous qu'elle cachait une petite fortune chez elle ? intervient Blais en insistant sur les mots *petite fortune*.

Exaspéré par toutes ces questions, Fortier répète d'une voix à peine audible :

—Je dis la vérité.

—Alléchant tout cet argent pour un chômeur qui vit de p'tits boulots payés au noir. Répondez à ma question. Le saviez-vous ?

—Il y avait des rumeurs au village...

Une fois de plus, Dansereau et Yolande quittent la salle. Dans la pièce adjacente à la salle d'interrogatoire, ils observent les réactions de Fortier par une vitre sans tain. Ils le voient déposer la tête contre ses bras croisés, signe qu'il est épuisé. Une bonne trentaine de minutes plus tard, ils sont de retour, pour vite constater qu'ils ne retireront rien d'autres de Fortier, outre les détails de sa rencontre avec Margot, le jour où il a voulu connaître le sort de son enfant.

Fortier se souvient de tout presque mot à mot. C'est ainsi qu'ils apprennent que Margot et Fortier ont discuté environ une minute, avant que la femme n'entre dans la maison en lançant : « Il n'y a jamais eu d'enfant ». Depuis, le prévenu prétend ne plus l'avoir revue.

Avant de clore l'interrogatoire, Dansereau exige de Fortier qu'il avise la centrale de tous ses déplacements en dehors de Laroche et qu'il réclamera d'un juge la saisie de son passeport.

Épuisé et soulagé, Jean quitte la salle d'interrogatoire et se dirige vers la sortie de la centrale, accompagné d'un agent en uniforme qui lui tient le bras comme on le ferait avec un vieillard. Bien que l'enquêteur lui ait signifié qu'il demeurerait un suspect, il se réjouit d'avoir dit la vérité. Par expérience, il sait que les policiers posent parfois des questions dont ils connaissent les réponses.

Après sa libération, il se retrouve *Chez Émile*, un scotch devant lui. Il le boit d'un trait avant d'en commander un autre.

Yolande et Antoine se félicitent. Bien qu'ils ne possèdent aucune preuve directe de l'implication de Fortier dans le meurtre de Margot Châtillon, il demeure une personne d'intérêt.

Une discussion animée s’amorce ensuite entre les deux enquêteurs. Même leurs collègues portent attention à leurs propos. Certains sourient de les voir si fébriles, tandis que d’autres grognent leur mécontentement. Au bout d’un moment, le chef les prie de baisser le ton.

Inconscient de l’attention qu’ils suscitent, Dansereau se souvient que Fortier est resté apathique lorsqu’il lui a dit qu’il était possible qu’il ne soit pas le père de Jérôme. Étrangement, il semble refuser cette hypothèse. C’est là qu’il est décidé de pousser Fortier à subir un test ADN pour prouver sa paternité. Voilà, aussi, qui permettrait aux policiers de vérifier si des traces de ce même ADN ne se retrouveraient pas sur les lieux du crime puisque, selon ses dires, Jean Fortier n’est jamais entré dans la maison de Margot. Il s’agit d’un moyen détourné de confondre le suspect qui ne serait probablement pas recevable en cour, mais qui pourrait encourager les enquêteurs à trouver d’autres preuves de sa culpabilité.

Lorsque Blais suggère de recourir aux médias pour atteindre leur objectif, Antoine s’empare de son cellulaire. Nul besoin de laisser un message. Le journaliste Christian Roy répond :

—Bonjour, lieutenant. Je pensais justement à vous, et à votre dette envers moi.

Le Reflet, 2 août

Le Reflet / 2 août 2018

LE MARTYR DU FILS CACHÉ

Par Christian Roy

Le petit village de Sainte-Fleur vit sous le choc depuis les révélations du lieutenant Antoine Dansereau, responsable de l'enquête sur le meurtre de Margot Châtillon, survenu le 12 juillet dernier.

La victime aurait caché l'existence de son fils handicapé, âgé de 17 ans, qui vivait séquestré dans le sous-sol de sa résidence du 112 Rang Sud, avec pour seul contact la présence de sa mère qui lui apportait sa nourriture et lui prodiguait, semble-t-il, les soins de base.

Le beau-père de la victime, Serge Gallant, a révélé être le seul à connaître l'existence du jeune homme, bien que cela reste à confirmer. Les enquêteurs font appel à d'éventuels témoins afin d'identifier d'autres personnes qui auraient connu la victime et son fils.

Dès que nous avons appris la nouvelle, nous avons interrogé le Dr François Vadeboncoeur, médecin légiste, qui a souligné l'état lamentable dans lequel le séquestré a été retrouvé. Au moment d'écrire ces lignes, l'adolescent reçoit les soins appropriés à son état dans une institution spécialisée.

Souper intime

Le lieutenant Dansereau avait payé sa dette contractée le jour du meurtre de Margot Châtillon alors qu'il avait demandé la collaboration du journaliste Roy en échange d'un scoop. Ce jour-là, de sa voiture garée dans l'entrée de la maison blanche, Roy avait constaté que des ambulanciers étaient sortis de la maison avec un premier corps, puis quelques minutes plus tard, avec un deuxième. Dansereau avait insisté auprès de lui afin qu'il oublie de mentionner ce fait dans son reportage, le temps de faire progresser l'enquête. Si Roy s'était laissé convaincre, c'est que dans son for intérieur, il savait que cet investissement lui vaudrait un jour la une.

À 8 heures, en ce beau matin ensoleillé du mois d'août, alors que Yolande fait son entrée dans le bureau des enquêteurs, son chef et partenaire l'accueille avec un demi-sourire aux lèvres.

—Il ne tardera pas à rappliquer, lui dit-il.

—À moins qu'il ne soit encore éméché... souligne Yolande, qui avait en partie raison.

Levé à 11 heures au lendemain d'une autre cuite, Fortier se plonge la tête dans l'évier rempli d'eau froide, essuie l'eau qui coule dans son cou, revient à la table pour relire une troisième fois l'article du *Reffet*, puis attend quelques minutes avant de prendre contact avec les enquêteurs, le temps d'assimiler la réalité, de se préparer pour la suite. Finalement, il se sent prêt. Il saisit son cellulaire et compose le numéro du lieutenant Dansereau, qui se régale de l'avoir au bout du fil. De ses yeux suppliants, Yolande demande à son collègue d'appuyer sur la touche mains libres afin d'être le témoin privilégié de la conversation. Le lieutenant s'exécute avant de prier son interlocuteur de l'attendre quelques secondes qui s'étirent sur trois minutes tellement il veut le faire languir.

Comme prévu, Fortier veut tout savoir sur le fils de Margot, sa séquestration et les handicaps dont il souffre. Dansereau lui répond

qu'il n'est pas autorisé à lui divulguer ce type de renseignements et que de ce fait, il lui faudra se contenter du court texte publié dans le journal.

—Nous pourrions vous en dire plus si vous étiez en mesure de nous fournir la preuve que vous êtes le père.

Fortier a déjà entendu parler d'un test de filiation par analyse de l'ADN. Sans être familier avec les détails scientifiques, il a lu qu'on pouvait prouver une filiation à l'aide d'un simple test de salive. Mais il y a un hic. Le consentement des deux parties est nécessaire pour que l'analyse ait lieu. Or, puisque Jérôme n'a pas les capacités mentales pour prendre une décision, un juge devra se prononcer sur la pertinence du test. Face à l'encombrement des tribunaux, plusieurs mois risquent de s'écouler avant l'audience.

Si Dansereau était capable de prouver au juge que cet élément est crucial pour la poursuite de son enquête, il pourrait demander au procureur de déposer une requête en accéléré. Et puisque Fortier figure au nombre des suspects, le test de l'ADN pourrait l'innocenter ou l'incriminer.

Pour une rare fois, Guillaume est rentré avant Caroline, qui s'est sans doute attardée au Comptoir familial où les ragots sur les derniers événements se multiplient. Concentré sur sa lecture, il ne l'entend rentrer que lorsqu'elle dépose un lourd sac d'épicerie sur la table. D'humeur joyeuse, il se lève et tend les bras vers son épouse qui s'y engouffre.

—Qu'est-ce qu'on mange ? cherche-t-il à savoir.

La fameuse question qui vous ramène à la brutale réalité quotidienne. Celle-ci, mille fois posée, ouvre souvent la porte à une discussion animée quand les deux partenaires divergent d'opinion sur le contenu du repas. Mais aujourd'hui, Guillaume accepte le spaghetti sauce bolognaise comme s'il s'agissait de la trouvaille du siècle, d'une merveille gastronomique. Assez curieux, comme attitude, d'autant plus que Caroline n'a pas eu le temps de cuisiner le plat. Le pot de sauce, acheté à l'épicerie du village, passe délicatement du sac d'épicerie au comptoir.

—J'ouvre une bouteille de vin. Du rouge avec les pâtes ? propose Guillaume avec entrain.

«Décidément, on aurait dû me dire que c'était jour de fête», songe Caroline pendant que son époux se dirige vers le mini bar disposé sous une table de salon.

Dans une ambiance décontractée, après les échanges d'usage sur : *c'que t'as fait aujourd'hui... c'que j'ai fait...* le sujet du jour s'invite à la table. Caroline exprime des sentiments ambivalents face au destin tragique de son amie. Elle avoue avoir eu beaucoup d'affection pour Margot, mais depuis qu'elle a appris l'histoire de son fils, elle est déçue.

—C'est comme si je ne l'avais jamais connue, confesse-t-elle.

Pour une rare fois, Guillaume démontre de l'empathie envers sa femme. Il quitte sa chaise pour l'enlacer en se positionnant derrière elle pour qu'elle n'ait pas à se lever.

—Je comprends, lui chuchote à l'oreille avant de lui déposer un discret baiser derrière l'oreille.

Caroline se retourne vers lui et appuie son visage sur sa poitrine, un geste anodin pour les uns, mais de réconciliation pour eux.

Plus tard, profitant d'une rare fois où les enfants sont absents, le couple fait l'amour dans le salon comme deux ados en l'absence des parents. Le peu de lumière qui fait danser leurs silhouettes les encourage à des gestes audacieux qu'ils n'ont pas osés depuis longtemps. Ensuite, comme la tempête qui précède le calme, ils récupèrent, le souffle court et un sourire complice aux lèvres.

Ni l'un ni l'autre n'ouvre la bouche. Le silence s'étire et s'alourdit. Pendant que Caroline pleure le destin tragique de son amie, Guillaume souhaite que Jean Fortier reste dans la mire des policiers à titre de principal suspect. Il tient cette information confidentielle d'un contact qui œuvre à la direction de la police régionale.

Le tueur

La chaleur s'incruste dans tous les pores de sa peau. Même l'air conditionné ne fournit pas assez d'air frais pour combattre la sueur qui perle sur son front. Exaspéré, il rejette la couverture sur ses pieds. Nu, il contemple le plafond, cherche à trouver le sommeil et tourne plusieurs fois sur lui-même.

Le tueur combat l'insomnie depuis plusieurs heures. Impossible d'arrêter toutes ces pensées qui stimulent ses neurones et ses synapses comme s'ils fonctionnaient indépendamment de sa volonté. La vessie gonflée, il quitte le lit, direction salle de bain. L'horloge indique 3 h 50. Il revient ensuite vers le lit, s'y glisse et se maudit de devoir endurer cette chaleur suffocante malgré la climatisation. Sûrement que l'appareil est défectueux, songe-t-il. Il faudra y voir.

Incapable de se rendormir, il attend le matin et se lève. Puis, en ce 12 juillet, un peu après 9 heures, il monte dans sa voiture et prend la direction du Rang Sud. Il se sent calme, en pleine possession de ses moyens. Durant la nuit, puisqu'il était incapable de trouver le sommeil, il s'y est rendu pour localiser les caméras de surveillance extérieures, ce qui fait qu'à présent, il sait comment se positionner pour ne pas être identifié. On ne pourra pas non plus le reconnaître par ses vêtements, car ceux qu'il porte ont été achetés à Montréal et payés comptant. Et d'ailleurs, il les brûlera sitôt sa mission accomplie.

Peu de véhicules circulent sur cette route isolée. Par précaution, il a confié une tâche à la seule personne susceptible de pouvoir l'identifier. La voie est donc libre.

Sur place, il frappe à la porte du 112. Une longue minute s'écoule, puis Margot l'invite à entrer et tous deux se dirigent vers la cuisine. Il remarque qu'elle a les yeux rougis comme si elle avait pleuré et qu'un chien naturalisé repose sur la table. Avec délicatesse, la femme prend le chien, le presse contre sa poitrine et le transporte dans sa chambre. Ceci fait, elle ferme la porte, retourne à la cuisine et s'assoit.

Et les deux entament une discussion. Ils pourraient en arriver à un compromis, mais chacun tient à ses positions. Le ton monte. L'un et l'autre se lancent des reproches et des injures. Il est question

d'arrangements financiers, d'une femme maltraitée par son mari et de tromperies.

Sous la table, le pied droit du tueur s'active, comme si un mécanisme le soulevait inlassablement. Margot a si peur, qu'elle transpire. Plus elle regarde son visiteur, plus elle ressent toute la violence dont il est capable. Furieux, ce dernier se lève brusquement en frappant le dessus de la table des deux poings. Margot fait reculer sa chaise en la repoussant à l'aide de ses deux pieds ancrés au sol. Elle y met une telle puissance que la chaise se renverse. La pauvre tente alors de s'accrocher au rebord de la table, mais sans succès. Étendue par terre, elle voit l'immonde individu se jeter sur elle tel un fauve sur sa proie. À cet instant, elle sait que seule la mort pourra la libérer de la puissance meurtrière de la bête qui lui fait face.

Dans les moments qui suivent, une série d'images défilent dans sa tête comme un diaporama : l'atelier de son père, son cher Bijou, à l'abri dans la chambre, sa mère qui a trahi son secret, le visage d'un homme qui jadis lui a fait vivre un instant magique trop vite envolé. Mais toutes ses pensées sont occultées par une vision unique, celle de son fils, cet enfant qu'elle a aimé au point de le couper du monde. Son refus de le confier à la médecine. Sa peur de ne plus jamais le revoir. Puis, la souffrance physique est telle qu'elle l'oublie, une fraction de seconde, avant de se poser cette cruelle question : « Sans moi, que va-t-il lui arriver ? »

Malgré la douleur, elle répète une dernière fois sa phrase fétiche : *il faut protéger ceux qu'on aime*. Les mots ne sortent pas de sa bouche, mais sont chuchotés dans un cerveau qu'un fou tente de démolir.

Sans retenue, l'enragé la frappe à coups de poing en la tenant par les cheveux pour assurer sa prise. Lorsqu'il la voit perdre connaissance, il appuie son genou gauche de toutes ses forces sur la poitrine de sa victime. Sa main a beau rougir sous les coups, il continue malgré tout à marteler le corps complètement inerte. Parfois, l'intensité des coups reçus est si forte, que la masse s'anime comme un pantin désarticulé.

Avec lenteur, le tueur se lève. Non seulement n'éprouve-t-il aucun remords, mais de plus, il va jusqu'à esquisser un demi-sourire. Le monstre a été poussé à la limite. Ce n'est pas sa faute.

Il était écrit quelque part qu'il devait un jour en arriver là. Toute sa vie, il a détesté la femme, puis toutes les femmes. À commencer par sa mère. Tout à son devoir, cette mère qui n'en était pas une n'avait eu qu'un seul enfant, lui. Pourtant, il aurait aimé ne jamais naître plutôt qu'être laissé pour compte, oublié la plupart du temps, battu pour un rien. Sans compter la lâcheté d'un père absent qui trouvait le prétexte de s'enfuir dès que le vent se levait et que la tempête maternelle s'annonçait.

À la fin de son adolescence, il avait songé au suicide. Pendant des mois, il avait envisagé de sinistres scénarios pour quitter cette vie : pendaison, empoisonnement, drogues mortelles, entailles aux poignets. Il avait été surpris de la diversité des recettes mortelles qu'il était parvenu à trouver sur Internet. Pour chacune d'elles, il tentait d'évaluer le degré de douleur qu'il ressentirait. Aurait-il le courage d'affronter sa propre fin ? se demandait-il.

Plus tard, emporté par sa lâcheté, il s'en prend aux garçons plus jeunes que lui. Il ne peut faire autrement, car la peur l'arrête dès que vient le moment d'affronter des plus vieux. Il impose la violence, mais refuse de la subir. C'est ainsi qu'il refoule son désir de destruction, qu'il le cache comme une tare.

En secret, il admire son père, un professionnel dont la réussite faisait envie. Comme une fuite en avant, le paternel compensait une vie familiale déficiente par son travail. C'est pourquoi il décide de suivre ses traces. Pas très sportif, il se consacre davantage à ses études et obtient un bac en administration.

Oui, aujourd'hui, il devait en arriver là, se répète-t-il avant de jeter un dernier regard au corps inanimé qui telle une épave, gît à ses pieds. Maintenant qu'il en a terminé, il prend un essuie-tout sur le comptoir et efface ses empreintes sur la table de la cuisine, de même que sur tout ce qu'il se souvient avoir touché. En revanche, il ne peut rien contre la salive qui s'est échappée de sa bouche tordue par la haine et qui a été projetée sur la robe de sa victime. Il aurait pu mettre des gants, ce qui lui aurait évité d'éliminer ses traces, mais cela aurait certainement gâché son plaisir.

Quand tout est fait, il décide de s'esquiver par l'arrière de la maison mortellement silencieuse. en refermant la porte qui se verrouille automatiquement. On n'est jamais trop prudent.

Dans le sous-sol de la petite maison blanche du Rang Sud, un jeune homme de 17 ans est recroquevillé dans un angle de murs et pleure. Il ne comprend pas ce qui vient de se passer au rez-de-chaussée. Le bruit inhabituel qu'il a entendu l'a terrassé d'effroi.

Son cerveau, aussi vide qu'un coquillage exposé au soleil, lui envoie un signal de détresse qu'il ne peut interpréter. Mais son âme et son cœur savent que rien ne sera plus jamais pareil.

Conférence de presse

La ministre de la Justice, Martine Saint-Georges, une élégante juriste de 48 ans dont le père a été juge à la Cour supérieure pendant trois décennies vient de faire son entrée dans la salle B-27 du Palais des Congrès de Montréal. D'un pas assuré, elle marche vers la tribune où elle prend place derrière une affichette à son nom.

À la même qu'elle table se trouvent le sous-ministre, responsable des pénitenciers provinciaux, Dieudonné Garon, le maire de Laroche, Jean-François Rivard, le maire de Sainte-Fleur, Guillaume Joncas, et le député de Richelieu-Saint-Laurent, Jean Thompson.

Tous ces gens sont réunis en présence d'une quinzaine de journalistes, cameramen, reporters-radio-télé et photographes qui les mitraillent jusqu'à ce que la ministre prenne la parole. La chaleur des projecteurs contre l'effet de l'air conditionné. Il est temps que la conférence de presse commence.

La rumeur avait déjà circulé, en particulier dans les deux municipalités touchées par l'annonce de la ministre. Celle-ci confirme ce que le journaliste Christian Roy sait depuis 48 heures, résultat d'une indiscretion du maire Joncas. Le gouvernement du Québec construira un pénitencier pour femmes, juste aux limites de Sainte-Fleur et de Laroche. Madame Saint-Georges précise que les plans sont complétés et que la construction commencera sous peu. Situé à proximité de terres agricoles, l'emplacement prévu est constitué d'une forêt dégarnie, en partie détruite par l'agrite du frêne.

Les maires prennent ensuite la parole à tour de rôle pour exprimer leur gratitude infinie envers la ministre qui vient de placer leur municipalité respective au cœur de l'actualité et de l'activité économique pour des décennies à venir.

Après que les journalistes eurent posé toutes les questions habituelles, la ministre Saint-Georges se lève, bientôt imitée par le sous-ministre et les maires. Fin de la conférence. À la sortie de la salle, les maires Rivard et Joncas promettent de se retrouver *Chez Émile* à 18 h 30 pour célébrer cette belle victoire politique qui assurera leur réélection en novembre prochain.

Le lendemain de la conférence de presse, Antoine Dansereau prend connaissance de l'article de Christian Roy sur la construction du nouveau pénitencier. En plus du texte, on peut voir une photo des dignitaires placés en rang d'oignons devant la maquette de la future construction. En constatant qu'une partie du Rang Sud est inclus dans le territoire qui sera exproprié, l'enquêteur appelle le journaliste qui lui répond dès qu'il lit son nom sur l'écran de son portable. Dansereau veut savoir si le terrain du 112 Rang Sud est au nombre de ceux qui seront occupés par le pénitencier. Après avoir consulté la liste des adresses touchées, Roy le lui confirme par l'affirmative. Le lieutenant veut aussi savoir combien de propriétaires seront expropriés. Un peu contrarié, Roy lui répond que l'info apparaît dans son article.

Dansereau relit donc l'article et relève qu'une seule propriété sera touchée, à savoir la petite maison blanche du Rang Sud dont le propriétaire est Guillaume Joncas. Les trois autres terrains sont des camps de fortune construits clandestinement en pleine forêt.

Dès que Blais fait son entrée dans le bureau des enquêteurs, Dansereau et elle se retrouvent dans une salle de conférence afin d'établir un plan de match pour faire avancer leur enquête. Les deux se sentent en confiance, mais sont loin de sous-estimer l'immensité de la tâche qui les attend.

Au cours de cette interminable discussion, Yolande informe Antoine que Margot Châtillon s'était rendue dans les Cantons-de-l'Est avec Irène et Caroline il y a quelques mois, et qu'elle y avait acheté une bague hors de prix, ce qui est plutôt étonnant pour une personne qui ne touche aucun revenu.

Lors de son interrogatoire, à la fois ébranlée et émue par la disparition de Margot, Caroline avait parlé du voyage et de l'achat d'une bague, par la victime, qui n'a jamais été retrouvée, ni à son doigt ni dans sa maison. Sachant que madame Châtillon avait trafiqué des prises électriques qui ont toutes été passées au crible, Antoine demande à sa collègue de rencontrer à nouveau l'épouse du maire afin de savoir s'il y a un lien entre le stylo bleu sur lequel figure le nom d'un restaurant de Magog et le voyage dans les Cantons-de-l'Est.

Dans son appartement, Serge Gallant s'interroge sur ce que les policiers ont fait du stylo. Ont-ils pu y trouver des indices ? De même, il se demande si pour eux, il est encore un suspect.

Seule chez elle, Irène Beaudoin craint d'être accusée de non-assistance à personne en danger. On ne se dit pas tout dans un couple, mais on en dit beaucoup. La réaction qu'a eue l'enquêtrice Blais quand elle lui a répondu qu'elle ignorait que Margot avait un fils lui laisse croire qu'elle ne l'a pas crue.

Caroline vient de quitter le Comptoir familial et retourne à la maison. Elle ignore encore que demain, elle aura à faire face à un choix déchirant.

Serge Fortier, encore dans les vapes de la veille, s'attend à ce que les policiers se présentent chez lui pour l'arrêter et l'accuser de meurtre. Bien qu'il ait dit tout ce qu'il savait aux enquêteurs, il n'ignore pas que ceux-ci vont même jusqu'à se méfier de la vérité. « Ils vont fouiller encore et encore, surtout s'ils sont convaincus que j'ai tué Margot », redoute-t-il.

Caroline

Au sortir du lit, Antoine sent le poids des années peser sur ses muscles. Qu'il est loin le temps où il pouvait courir après un suspect jusqu'à en perdre haleine. À deux ans de la retraite, il commence à planifier son après-carrière. Il envisage de voyager en Europe, dans des pays montagneux comme l'Autriche, la Suisse et le sud de la France : Nice, Cannes, St-Tropez, La Ciotà, Marseille... Des villes et des régions qu'il connaît de nom, mais qu'il veut *vivre*. Il rêve de respirer l'air de la Méditerranée, les parfums des hortensias et de découvrir les charmes des petits bistrots et des terrasses. Côté finances, aucun souci. Après tout, les policiers à la retraite ont droit à 70 % de leur salaire annuel le plus élevé de leur carrière, et ce, jusqu'à la fin de leurs jours.

Depuis son entrée dans les forces policières, le lieutenant se contente de passer ses vacances dans le sud des États-Unis ou dans les Antilles. À une seule occasion, il a effectué un voyage relié à son travail : une réunion avec des représentants de la GRC à Vancouver, une ville qu'il avait bien aimée. Dans ses moments libres, il a eu la chance de goûter aux charmes d'une grande promenade dans Stanley Park. Par la suite, il a loué une *Land Rover Defender* pour quitter la ville et s'engouffrer dans les Rocheuses.

Alors qu'il s'abandonne à la rêverie, son téléphone sonne. C'est Yolande qui lui annonce qu'elle est déjà en route vers *Chez Émile*. Antoine lui signifie qu'il la rejoindra dans les prochaines minutes. Dès qu'il raccroche, il appelle une connaissance au Registre des entreprises et une autre au Registre foncier du Québec. Les deux promettent de lui téléphoner au cours de la journée. Sa demande nécessite des recherches simples, un jeu d'enfant pour ses interlocuteurs.

Des factures empilées et classées selon les couleurs : jaunes pour les états financiers, et bleues pour le journal des ventes. Une autre pile contient des feuilles de toutes les couleurs, soit des copies des factures payées. La corvée du mois.

—Que je déteste faire ça, se lamente Caroline en finissant de boire son deuxième café.

Elle en a pour au moins deux heures à compiler toutes les informations financières contenues dans cette paperasse qu'elle a emmenée à la maison. Elle regarde l'heure affichée sur l'écran de son téléphone : 10h30. On sonne à la porte. Elle écarte le rideau qui couvre la fenêtre de la porte et reconnaît Yolande Blais. Derrière elle se tient le lieutenant Dansereau qui finalement, avait tenu à assister à l'entretien. Tout en se demandant ce qu'ils lui veulent, Caroline leur ouvre, recule de quelques pas dès que sa main quitte la poignée, et se fait toute petite pour laisser passer les enquêteurs. Ceux-ci entrés, elle les invite à passer au salon.

Yolande la remercie d'abord de leur accorder quelques minutes. Puis, en fonction du scénario établi, Antoine observe le témoin tandis que sa partenaire mène l'entretien.

—La dernière fois que nous nous sommes rencontrés, vous avez parlé d'un voyage à Magog en compagnie de Margot Châtillon et Irène Beaudoin. Nous aimerions connaître votre emploi du temps là-bas ?

Caroline relate leur arrivée à l'hôtel, la séance de magasinage, le souper du samedi soir au restaurant, leur rencontre avec son ami Sylvain Gauthier, leurs nombreuses promenades et leur après-midi au SPA. Yolande lui demande ensuite de décrire chacune des activités en la priant de ne rien omettre.

—Le moindre détail peut avoir son importance, précise-t-elle.

Caroline se demande bien en quoi ce voyage peut intéresser les inspecteurs, mais se plie de bonne grâce à leur demande. Lorsqu'elle a terminé son récit, elle voit Yolande extirper de son porte-documents un sac transparent qui contient un stylo bleu qu'elle dépose sur la petite table entre elle et Caroline. Il s'agit d'un stylo identique à la pièce à conviction qui repose aux archives de la centrale de police. Celui que Yolande présente à Caroline a été posté par un responsable du restaurant d'où il provient.

La détective remet l'objet à son hôtesse en lui demandant de le manipuler sans le sortir du sac, ce que Caroline fait.

—C'est le stylo que m'a remis Sylvain, l'ami dont je vous ai parlé plus tôt.

—Êtes-vous la seule personne à avoir utilisé ce stylo ?

—Dès que Sylvain me l’a remis, je m’en suis servi pour signer la facture, puis je l’ai rangé dans mon sac. Mais en quoi ce crayon vous intéresse-t-il et comment l’avez-vous eu ?

Yolande enchaîne en ignorant la question.

—Votre ami vous remet le stylo, vous signez la facture et vous le mettez dans votre sac, réplique Yolande sans tenir compte de la question. Ensuite ?

—En arrivant à la maison, je l’ai rangé dans un tiroir de la cuisine où on conserve toutes sortes de petits objets.

—L’avez-vous utilisé depuis ?

Caroline regarde Yolande dans les yeux tout en réfléchissant.

—Non, je ne me souviens pas de l’avoir utilisé.

—Pouvez-vous regarder dans le tiroir s’il y est toujours ?

Intriguée et quelque peu inquiète, Caroline se lève et va à la cuisine d’où elle revient les mains vides.

—Il n’y est plus.

Dans l’auto qui les ramène à leur bureau, Antoine consulte sa messagerie. Aussitôt, il rappelle ses deux contacts. C’est ainsi qu’il apprend que Guillaume Joncas a créé une entreprise de gestion il y a deux ans et dont il est président. Le conseil d’administration comprend deux autres membres, soit Henri-Paul Lesieur, propriétaire du marché d’alimentation de Laroche, et la secrétaire-trésorière, Isabelle Marcotte, la gérante de la banque. Cette entreprise possède d’immenses terrains boisés dans les deux municipalités limitrophes qui accueilleront le nouveau pénitencier. La valeur desdits terrains se situe entre six et huit millions de dollars.

L’expertise faite sur le stylo confirme qu’il renferme les empreintes de Serge Gallant, Caroline Vasseur, Guillaume Joncas et d’une personne inconnue qui pourrait appartenir à l’homme qui l’a remis à Caroline. Pour s’en assurer, Yolande demande à un enquêteur de Magog de le rencontrer.

Le stylo bleu

Le lendemain du deuxième entretien avec Caroline, Yolande reçoit de son correspondant à Magog les empreintes digitales de Sylvain Gauthier avec le message : *Aucune résistance du témoin. Ce n'est pas comme toi...* Du coup, ses joues s'empourprent. Cet homme et elle ont vécu une histoire de courte durée alors qu'ils étudiaient à Nicolet. Yolande lui envoie un courriel pour le remercier, qu'elle termine par un émoji représentant un soleil larmoyant.

La quatrième empreinte trouvée sur le stylo coïncide bel et bien avec celles de Sylvain Gauthier qui avait gracieusement remis l'objet à Caroline. Après enquête, il a été démontré que le jour du meurtre, Gauthier était en vacances dans le Maine.

Le complément d'expertise sur le fameux stylo qui doit être envoyé au bureau de Dansereau dans la journée revêt donc une importance déterminante dans la poursuite de l'enquête. Les policiers savent déjà qu'on y retrouvera les empreintes de Serge Gallant. De toute façon, cet homme n'est plus suspecté. Non seulement a-t-il remis le stylo, mais de plus, son alibi, vérifié par les policiers, confirme qu'il n'avait pas encore atteint Sainte-Fleur au moment du meurtre. Effectivement, ce jour-là, Gallant avait fait le plein d'essence vers midi alors qu'il se trouvait à une trentaine de minutes de route de Sainte-Fleur. Les policiers avaient en leur possession le reçu de caisse de la station-service sur lequel figurait l'heure de la transaction ainsi que celui de son lunch au restaurant. Cependant, les procureurs étudiaient encore la possibilité de loger une accusation de non-assistance à personne en danger contre lui et Irène Beaudoin. Cette épée de Democlès assurait aux enquêteurs la collaboration du couple.

Impatient de connaître les résultats, Dansereau demande à Blais de vérifier si le rapport tant attendu n'est pas dans l'un de leurs casiers, à l'entrée du service des enquêtes. Malheureusement, Blais revient les mains vides. Puis, une fois arrivée devant le bureau de son confrère, elle sort une enveloppe brune qu'elle avait glissée dans son pantalon, sous son chandail. Elle sourit en la déposant devant Antoine qui s'empresse de l'ouvrir en faisant la moue.

Or, plus il prend connaissance des conclusions du rapport, plus son visage s'assombrit. Blais n'ose pas l'interrompre tant il semble plongé au cœur d'une méditation. Même qu'elle recule de quelques pas avant de se glisser derrière son bureau pour attendre qu'il veuille bien partager avec elle les résultats de l'expertise.

Lorsqu'enfin il quitte le rapport des yeux, il demande à sa collègue de le suivre jusqu'à l'extérieur de l'édifice. Dès qu'ils y sont, Blais le dévisage.

—On est dedans, lâche-t-il. Solide !

—Dans quoi ?

—Dans marde !

Dansereau explique ensuite les conclusions du labo. Ce faisant, il est incapable de détacher ses yeux de ceux de Yolande, comme pour l'amener à mesurer l'ampleur du défi qui les attend.

—Le technicien a passé le stylo au luminol, continue-t-il. On y trouve une petite tache de couleur rouille, presque invisible à l'œil nu. Après expertise, il a conclu qu'il s'agissait d'une goutte de sang de la victime.

Appelez une ambulance !

Dès le lendemain, les deux enquêteurs conviennent d'appeler la conjointe du maire pour la convoquer à un nouvel interrogatoire qui cette fois, se déroulera à la centrale. C'est Yolande qui se charge de faire l'appel. Quand Caroline lui demande à quel titre elle doit se présenter, elle lui répond : « En tant que témoin ».

—Témoin de quoi ?

—C'est ce dont nous allons discuter.

Une convocation à un interrogatoire de police, même en tant que témoin, sème l'inquiétude chez toute personne. Si en plus vous êtes jugé suspect, c'est la panique à coup sûr, à moins d'être un criminel endurci, ce qui n'était pas le cas de Caroline. Pour elle, s'ajoute à l'inquiétude du moment l'intuition que les beaux jours tirent à leur fin. Si elle est au courant de certaines magouilles de son mari, elle ne peut que redouter celles qu'elle ignore.

Une autre question la taraude : doit-elle aviser Guillaume de sa convocation ?

Le moment venu, Caroline se présente à la centrale vêtue d'un ensemble veston-pantalon noir. Pour tout bijou, elle porte une chaîne en or 14 carats et des boucles d'oreilles en forme de dauphin. Dès qu'elle l'aperçoit, Yolande lit l'inquiétude sur son visage.

Lorsqu'elle est avisée que la discussion sera enregistrée, Caroline lève la tête vers la caméra avant de jeter un coup d'œil en direction de la vitre teintée. Comme toute personne en pareille situation, elle se demande qui les observe.

Pour ajouter au regard terne d'Antoine, Yolande se tait et consulte ses notes. Au bout d'un moment, le lieutenant-détective dépose le stylo bleu devant lui en rappelant à Caroline qu'elle est ici à

titre de témoin. Pour l'instant, cette dernière garde le silence en se retenant de demander pourquoi cet objet est si important.

—Madame Vasseur, commence Dansereau, comment expliquez-vous que votre stylo ait été retrouvé dans la cour de Margot Châtillon le jour même de son assassinat ?

À cette question, le cerveau de Caroline lui lance un message d'alerte. Elle se dit que si le stylo a disparu, c'est que quelqu'un l'a pris. Mais qui ?

—Comment voulez-vous que je le sache ? répond-elle sèchement.

—Avez-vous vu un membre de votre famille l'utiliser ?

—Pas selon mon souvenir.

—Comment expliquez-vous, alors, qu'on y retrouve l'empreinte de votre mari ?

—Je l'ignore. Faudrait lui demander.

—Votre mari aurait-il eu un ou des motifs de s'en prendre à madame Châtillon ?

Caroline revit le fil des événements. Ses confidences à Margot... l'appel de Jean Fortier pour dénoncer son mari... les excuses de Guillaume... Et pourtant, elle se porte à la défense de ce dernier.

—Pourquoi s'en serait-il pris à Margot ? Elle était sa locataire.

—Votre mari est-il au courant que vous êtes ici ce matin ?

—Non.

—Saviez-vous que votre mari a fondé une nouvelle entreprise de gestion de capitaux avec deux associés, dont madame Isabelle Marcotte ?

L'artiste est frappée par la foudre. Elle ne sait plus où elle est, ni ce qu'elle fait. Les couleurs de son visage s'éclipsent pour faire place à une pâleur inquiétante. La pauvre tombe sur le côté, puis sa tête se frappe lourdement sur le plancher, alors que ses yeux roulent dans leurs orbites. Antoine se précipite vers elle, tandis que Yolande quitte la pièce en trombe en hurlant : « Appelez une ambulance ! »

Deux heures plus tard, couchée sur une civière dans une salle du service des urgences de l'hôpital, Caroline retrouve ses esprits.

Lors de l'interrogatoire, le lieutenant lui a révélé des faits qu'elle aurait préféré ne jamais connaître. S'il voulait la faire craquer, il avait plus que réussi. Ce que son mari a fait, elle le prend comme une ultime trahison.

—En affaires avec sa maîtresse... se répète-t-elle inlassablement.

Puis, son instinct lui transmet une cruelle évidence : « Guillaume prépare notre divorce pour faire la grande vie avec Isabelle Marcotte ».

Les yeux fixés au plafond, elle imagine les manchettes dans les médias et le scandale qui en découlera. Mais ce qu'elle redoute par-dessus tout, c'est la réaction de ses deux garçons. « Choisiront-ils leur père ou moi ? » se questionne-t-elle. Après des années de maltraitance, voilà que s'ajoute l'humiliation d'être rejetée par l'homme qu'elle a tant aimé.

C'est dans cet état d'esprit empreint de désespoir qu'elle laisse couler ses larmes jusqu'à ce que les calmants qu'on lui a administrés lui fassent oublier qu'elle existe.

C'est mon fils !

Ce soir-là, pour une rare fois depuis plusieurs années, Jean Fortier se contente de seulement quelques bières. Pour le moment, il tente de contrôler au mieux sa consommation. En attendant de savoir s'il est le père de Jérôme, il est rongé par le doute.

Que pourrait-il faire pour un fils déficient qu'il n'a jamais connu et qui vit en captivité depuis sa naissance ? Lui-même considère sa vie comme un échec. Sans emploi, client de l'aide sociale, ses ressources ne lui permettraient pas de contribuer au bien-être de ce fils. Dès qu'il pense au sort de Jérôme, le visage de Guillaume Joncas apparaît, image qu'il repousse avec force, mais qui revient sans cesse. Il hait cet homme qu'il accuse d'avoir brisé sa vie en le privant de sa source de revenus et en l'évinçant du conseil municipal. La haine et la colère sont des carburants qui empoisonnent le cerveau et le cœur à petit feu. C'est comme souhaiter anéantir l'autre en se détruisant soi-même. Le pauvre homme s'interroge encore sur l'étendue de la trahison du maire à son endroit.

Ce que Fortier ignore, c'est que depuis 48 heures, les enquêteurs ont en leur possession le résultat du test ADN et que s'ils tardent à le lui faire connaître, c'est pour prendre le temps de vérifier s'il n'y aurait pas des traces de sa présence dans la maison de la victime.

À la conclusion de l'expertise, Dansereau et Blais constatent que le suspect n'en est plus un. Fortier n'est jamais entré dans la maison de Margot Châtillon. Le lieutenant se console à l'idée qu'au tribunal, il n'aurait pu présenter en preuve les résultats du test puisque celui-ci a été réclamé pour un tout autre motif. En conclusion, ce stratagème aura au moins permis d'innocenter Fortier.

Ne reste plus qu'à transmettre le résultat au principal intéressé. Dansereau entend s'en charger lui-même, ce qui lui permettra, par la même occasion, d'aviser Fortier qu'il pourra dorénavant circuler et voyager comme bon lui semble.

Quelques heures après avoir appris qu'il était père, Jean était retombé dans ses vieilles habitudes : il avait épuisé une bouteille de scotch. Après la dernière gorgée, le contenant avait roulé sur la carpette du salon, tandis qu'il échouait sur le sofa comme une épave épuisée par le temps et les avaries.

Sitôt l'entretien téléphonique avec Dansereau terminé, Fortier éprouva un immense soulagement. Comme il était bon d'apprendre qu'il était enfin libéré de tout soupçon. Mais c'est l'euphorie de se savoir père qui l'emporta sur tout le reste. Tout à sa joie, il ne songea même pas aux nombreuses responsabilités qui lui incomberaient sous peu.

Blais avait choisi le moment où les ambulanciers transportaient Caroline Vasseur pour informer Guillaume Joncas des derniers événements. Dès la fin de leur courte conversation, le maire s'était dirigé vers l'hôpital en se demandant pourquoi Caroline avait été rencontrée une autre fois par les enquêteurs sans même l'en aviser.

À peine sortie d'un sommeil bienveillant, Caroline accueille son mari d'un regard mauvais. Au moment où celui-ci ouvre la bouche, l'arrivée impromptue d'une infirmière poussant un appareil pour mesurer la tension artérielle apaise Caroline, ce que Guillaume n'est pas sans remarquer. Profitant de cet intermède, Guillaume s'éclipse de la salle quelques instants afin d'aviser Isabelle Marcotte qu'il devait annuler leur rendez-vous prévu en soirée. Sa maîtresse ne démontre aucune sympathie envers Caroline. Même qu'elle insiste auprès de Guillaume pour qu'il la questionne sur les raisons de l'interrogatoire qu'elle a subi.

À son retour auprès de Caroline, le maire croise l'infirmière qui se retire de la salle.

—Je vais te ramener chez nous, lance-t-il.

Silencieuse, Caroline lui tourne le dos pour faire face au mur opposé, bien qu'elle sache que toute résistance est inutile.

De retour à leur domicile, alors qu'ils sont assis à la table à manger, Caroline refuse obstinément de répondre aux questions que lui pose Guillaume au sujet de sa rencontre avec les policiers, et ce, en dépit des menaces voilées qu'il lui fait. Dès qu'elle quitte la pièce pour se rendre au salon, il lui emboîte le pas et continue de la harceler, mais encore là, elle reste de marbre. Cet homme devant elle l'a trahie une fois de trop.

Loin d'abandonner, Guillaume la presse une fois de plus de répondre. Incapable d'en supporter davantage, Caroline quitte la maison d'un pas rapide et soutenu. Sans Margot et Irène pour la réconforter, la pauvre ne s'est jamais sentie aussi seule.

Au volant de sa voiture, elle emprunte la route principale qui mène au Rang Sud, en proie à une rage contenue. Entraînée par une force inconnue, elle s'engage dans le sentier qui débouche sur la petite maison blanche. Arrivée sur place, elle s'engage dans l'allée, coupe le moteur, sort du véhicule et respire l'air de la forêt en pleurant un bon coup. Elle s'imprègne de l'isolement des lieux. Même si la noirceur prend tranquillement ses droits, Caroline va vers la cour arrière, se ravise, revient dans l'allée, et retourne dans son auto.

Avant de repartir, elle essuie les larmes qui lui brouillent la vue. Abattue par sa vie qui part en vrille, elle regrette ses amitiés brisées. Elle a perdu Margot à jamais et Irène l'ignore. Quelqu'un doit payer pour sa solitude et ses malheurs.

Deuxième café

Seuls dans la salle de conférence, Yolande et Antoine sirotent silencieusement leur deuxième café depuis le lunch. C'est le moment de l'enquête où ils entrevoient la lumière au bout du tunnel. L'un et l'autre affichent un visage grave et résolu.

Un mandat visant à obtenir l'ADN de Guillaume Joncas repose devant eux. Le juge Constant Picard l'a émis sans hésitation après avoir lu le dossier étoffé qu'ils lui ont présenté. Dans l'affidavit supportant leurs prétentions, ils ont fait valoir l'importance de recueillir l'ADN du suspect afin de corroborer les preuves qu'ils comptent présenter dans un éventuel procès.

Au cours des 48 dernières heures, Dansereau et Blais ont discuté de la stratégie à adopter pour incriminer le maire de Sainte-Fleur. Propriétaire de la maison louée à la victime, Joncas a été interrogé une seule fois durant les deux mois d'enquête et encore là, il ne s'agissait que d'une rencontre de routine. Aujourd'hui, toutefois, les inspecteurs comptent bien le déstabiliser en exécutant le mandat à son bureau de l'hôtel de ville. Lorsqu'ils auront recueilli son ADN, ils le compareront à celui qui a été trouvé sur le cadavre et les vêtements de la victime. Si tout concorde, ils procéderont à son arrestation sans l'avoir interrogé au préalable. C'est dire toute la confiance qu'ils accordent à leur dossier.

Deux mois, jour pour jour après le meurtre de Margot Châtillon, soit le 12 septembre à 17 heures, les enquêteurs, accompagnés de deux patrouilleurs et d'un technicien de l'identité judiciaire, envahissent l'hôtel de ville de Sainte-Fleur après avoir eu confirmation que le maire s'y trouvait seul avec son adjointe, Catherine Sauvageau.

Une fois devant le suspect hébété par leur présence, Dansereau lui présente le mandat. Joncas le lit lentement, comme pour s'imprégner de chacun des mots qui resteront à jamais gravés dans sa mémoire. Mais c'est la partie sur l'objet de l'enquête qui fait référence à

la cueillette de son ADN pour les besoins d'une enquête criminelle qui l'accable. N'ayant pas le choix, il se soumet au prélèvement de salive réalisé par le technicien pendant que son adjointe communique avec son avocat. Une quinzaine de minutes après s'être présentés à l'hôtel de ville, les policiers quittent les lieux, satisfaits que l'opération se soit déroulée rondement.

De retour à la centrale, Blais et Dansereau décident de consacrer l'essentiel de leurs énergies à la préparation du procès pour meurtre plutôt que de s'attarder aux accusations susceptibles d'être portées contre Serge Gallant et Irène Beaudoin. Sachant que Jérôme était séquestré dans la maison de la victime, le couple se devait d'informer les autorités. En revanche, c'est grâce à Gallant que les policiers ont pu mettre la main sur le stylo bleu devant servir à dénicher le coupable. D'autre part, les enquêteurs souhaitent les faire témoigner tous les deux lors du procès de Joncas. Et donc, pour ne pas entacher leur crédibilité en tant que témoins, valait mieux taire les mauvaises actions de Gallant.

Le procès

Le Reflet / 20 février 2019

LE MAIRE JONCAS CONDAMNÉ À 25 ANS DE PRISON

Par Christian Roy

Le procès tant attendu de Guillaume Joncas, maire de Sainte-Fleur, s'est terminé hier en fin d'après-midi dans un tumulte comme on en voit rarement dans une cour de justice. Dès que le jury a prononcé son verdict de culpabilité pour le meurtre de Margot Châtillon, Joncas s'est retourné vers son épouse, Caroline Vasseur, et l'a invectivée en des mots que la décence ne nous permet pas de publier. De nombreux cris de désapprobation ont surgi de l'audience tandis que l'épouse du condamné a quitté la salle en larmes, d'un pas rapide.

Dès que l'ordre fut rétabli, le juge Constant Picard a prononcé la sentence minimale de 25 ans d'emprisonnement pour meurtre au premier degré, sans possibilité de libération conditionnelle. Menotté, Joncas a quitté la cour entouré de deux policiers. Quelques instants plus tard, le juge Picard s'est retiré après avoir remercié les jurés.

Dans la salle d'audience 3.1, le procureur de l'accusation, Me Rodrigue Garon, a appelé en premier à la barre le lieutenant-détective Antoine Dansereau, qui a dirigé l'enquête. Ce dernier a été suivi par le Dr François Vadeboncoeur, qui a affirmé que l'ADN du tueur, extrait de la salive trouvée sur la robe que portait la victime le jour du meurtre, concordait avec celle de Joncas. Sur la même robe, le médecin légiste a également identifié l'ADN du fils de madame Châtillon, qui était gardé prisonnier dans la maison située au 112 Rang Sud, à Sainte-Fleur.

Il semble que les jurés aient également cru la version de Caroline Vasseur, sans être tenue de témoigner, a accepté de le faire pour servir la justice, comme elle l'a déclaré lorsqu'elle a été interrogée par le procureur de la poursuite.

L'essentiel de son témoignage a porté sur un stylo bleu qui comportait plusieurs empreintes, dont les siennes et celles de l'accusé, et sur lequel les techniciens judiciaires ont identifié une tache de sang appartenant à la victime. À ce qu'il semblerait, le fameux stylo aurait été trouvé sur le balcon arrière de la résidence de la victime le jour du meurtre. Madame Vasseur a avoué avoir rapporté l'objet d'un restaurant de Magog alors qu'elle visitait l'endroit avec la victime et Irène Beaudoin, qui a corroboré son témoignage. Le stylo avait disparu d'un tiroir de la cuisine du couple Joncas-Vasseur peu de temps avant l'assassinat de madame Châtillon.

Dans la deuxième partie de son témoignage, Caroline Vasseur a longuement été questionnée sur le comportement de Joncas, son conjoint depuis une quinzaine d'années. À plusieurs reprises, la dame a dû s'interrompre pour reprendre contenance et s'éponger les yeux avec un papier mouchoir qu'elle avait glissé dans la manche de sa robe. Les jurés ont donc appris que Joncas agressait sa femme depuis plusieurs années, allant même jusqu'à lui infliger des blessures qui l'ont conduite au centre hospitalier à deux reprises.

—Il m'a frappée plusieurs fois avec ses poings, en plus de me projeter contre un mur. Je vivais dans la peur constante de subir sa rage dès qu'il était contrarié.

—Madame Vasseur. Qui savait que votre mari vous battait ?

—Margot était la seule personne à qui j'en avais parlé.

En contre-interrogatoire, l'avocate de Joncas, Me Jeanne Crevier, a tenté sans succès de discréditer Caroline Vasseur et de convaincre les jurés que son témoignage était celui d'une femme trompée qui cherchait à se venger de son mari. Afin d'appuyer son hypothèse, elle a appelé à la barre des témoins Isabelle Marcotte, qui a avoué sous serment être la maîtresse de Joncas, qui songeait à refaire sa vie avec elle. Les jurés ont appris que madame Marcotte, l'accusé et un autre investisseur avaient créé une entreprise immobilière qui s'apprêtait à réaliser d'importants profits grâce à la vente de terrains sur lesquels sera érigé un pénitencier.

À l'extérieur du Palais de justice, une foule modeste, principalement composée de représentants de la presse, attendait que des gens ayant assisté au procès ou des témoins quittent l'édifice. Pendant ce temps, les journalistes qui avaient assisté à l'audience communiquaient avec leur média respectif pour leur annoncer le verdict.

Assis dans la dernière rangée de la salle d'audience, Jean Fortier cache sa joie. Même s'il n'a rien à voir avec la condamnation de Joncas, le fait de le voir menottes aux poings, encadré de deux agents, en route vers un pénitencier fédéral, lui vaut de l'or. Il est le dernier à quitter la salle.

Or, son plaisir s'estompe dès qu'il retrouve l'air glacial. Les journalistes qui l'assaillent à sa sortie veulent connaître sa réaction à la suite du verdict. Il ignore quoi leur répondre, d'autant plus qu'il n'a qu'une seule préoccupation en tête : *son fils*.

Chambre 323

Jean Fortier se rend à l'institut psychiatrique pour rencontrer enfin son fils. La veille, il s'est abstenu de boire. Il faut dire que depuis la condamnation de Joncas, l'alcool ne joue plus un rôle prépondérant dans sa vie. Il songe même à trouver un travail et à réintégrer la société, question de se montrer digne d'être père.

Parti de Sainte-Fleur, plus les kilomètres le rapprochent de Longueuil, plus l'inquiétude le gagne ; encore davantage quand il aperçoit la grande bâtisse en briques rouges qui occupe tout le quadrilatère en face de l'église.

Arrivé à destination, il est accueilli par une femme d'âge mûr, visiblement à quelques mois de la retraite, qui l'invite à s'asseoir en attendant le médecin traitant. Vingt minutes s'écoulent avant qu'il n'aperçoive un homme dans la cinquantaine, vêtu d'un sarrau blanc, se diriger vers lui et le prier de le suivre jusqu'à son bureau. Dans ses mains, il tient un volumineux dossier dont Jean est incapable de lire le nom inscrit sur le rebord, ainsi qu'une petite boîte bleue plastifiée.

Le Dr Emmanuel Moïse rassure son interlocuteur sur la qualité des soins dispensés à son fils.

—Les médicaments qu'on lui administre le calment tout en lui assurant un confort adapté à son état. Il est vu régulièrement par une orthophoniste qui tente de l'aider à briser la barrière du silence. Jusqu'ici, il ne sait prononcer qu'un seul mot qu'il répète inlassablement, la plupart du temps lors de la fermeture des lumières.

Sur ces mots, le médecin saisit la boîte bleue et ajoute :

—Au moment de l'admission de votre fils, nous avons trouvé ces objets sur lui.

Puis il exhibe le contenu de la boîte : une bague en or sertie d'un diamant dans une cavité en forme d'alvéoles et quelques images arrachées de bandes dessinées. Fortier saisit la boîte et remercie le médecin. Ému, il prend conscience que même s'il est seul, il vit là un moment d'intimité entre Margot, Jérôme et lui. Comme une famille enfin réunie.

Les deux hommes se dirigent ensuite vers la chambre 323, étage réservé aux cas lourds. Ils traversent plusieurs corridors, jusqu'à ce qu'ils arrivent à bon port. Dès qu'ils y sont, le médecin se tient en retrait et invite Fortier à regarder à l'intérieur de la chambre par une petite fenêtre. C'est là l'unique lumière qui est autorisée à pénétrer dans la pièce. Il y a bien une autre fenêtre sur le mur d'en face, mais elle est fermée en permanence.

Jean hésite, puis pose ses mains de chaque côté du carreau. Lentement, il approche son visage de la vitre. Le moment est solennel. Lorsque son nez touche pratiquement la fenêtre, sa vision se brouille. Il combat une montée de larmes, histoire de ne rien manquer de ce premier regard qu'il n'oubliera jamais.

Ce qu'il voit le bouleverse. Une couverture bleu marine recouvre une silhouette humaine à un mètre de la porte. Même invisible, on perçoit une tête oscillante, alors qu'un ourson en peluche défraîchi semble dormir à même le sol, tout près du corps de Jérôme.

Pour attirer l'attention de l'adolescent, Jean tape doucement dans la fenêtre. Devant l'immobilité de son fils, il gratte la vitre en bougeant un doigt de haut en bas pour imiter le mouvement que fait la tête de Jérôme. Le moindre geste, le plus subtil des sons, la plus timide des réactions justifieraient sa propre existence.

Comme si le jeune homme avait senti une présence, il soulève lentement sa couverture. Puis, ses yeux rencontrent ceux de son père pour la première fois. L'espace d'un instant, celui qui arrête le temps.

Le nouveau surveillant de nuit affecté à la sécurité des occupants du troisième étage de l'institut psychiatrique entend un long cri dément s'échapper de l'une des chambres. Jamais, jusque-là, il n'a entendu un cri aussi désespéré.

Affolé, il quitte son poste et se rue vers le corridor où sont regroupées les chambres des patients. Aucun impair ne lui est permis alors qu'il en est à sa toute première nuit de travail. Devant chaque porte, il colle ses yeux sur la petite fenêtre pour voir à l'intérieur. Son rôle consiste à signaler au médecin de service tout événement hors de l'ordinaire.

Ses pas finissent par le guider vers la chambre 323, d'où semblent parvenir les hurlements. Ce qu'il entend ressemble à une longue plainte d'où ne ressort qu'un seul mot répété inlassablement, tel un appel à l'aide.

—*MAMAMAN*.

Inquiet, l'employé appelle tout de suite le médecin.

—Docteur, ici Jean Fortier, le nouveau surveillant du troisième. Il y a un problème avec le patient de la 323.

Chaque jour, Jean arrive à l'institut deux heures avant le début de son quart de travail. Durant les premières semaines, pendant qu'il s'assoit à quelques pas de son fils pour l'observer, celui-ci reste prostré sous sa couverture. Au fil du temps, avec une tendresse qu'il ne se connaissait pas, Jean s'approche de plus en plus près en lui chuchotant des mots réconfortants et en lui racontant le monde extérieur : la beauté des paysages, le chant des oiseaux et la musique qu'il lui fait entendre. Peu à peu, Jérôme délaisse sa couverture.

Un beau jour, son père lui apporte une nouvelle peluche qu'il examine avec curiosité, jusqu'à ce qu'il se décide à la presser contre sa poitrine.

Quelque temps plus tard, Jean lui offre un dessin montrant un homme et un enfant qui se tiennent par la main. Il l'épingle au mur de la chambre, juste assez bas pour que l'adolescent puisse la voir, mais suffisamment haut pour éviter qu'il ne l'arrache.

Malgré ces progrès, l'absence d'un contact physique finit par briser le cœur du père. Puis, le 20 novembre 2019, six mois après son embauche, Jean Fortier ne peut retenir ses larmes et s'effondre.

Son fils vient de poser sa main dans la sienne.

REMERCIEMENTS

Je n'ai jamais rêvé d'écrire un roman jusqu'à ce jour en 2021, où j'ai été saisi d'un goût irrésistible du risque. Je m'imaginai écrire en solitaire au milieu de la nuit, inspiré par une idée soudaine si forte que mon sommeil en serait troublé. Ce fut tout le contraire. D'abord, il est plus agréable d'écrire en plein jour. Aussi, même en littérature, une œuvre résulte d'un travail d'équipe.

D'abord, l'appui de l'entourage immédiat. Comment ne pas souligner la contribution exceptionnelle de ma conjointe, Nancy German, envers qui j'exprime toute ma reconnaissance et mon admiration. Comment pourrais-je oublier les encouragements de Chloé, ma petite fille, qui avait une façon bien à elle de m'inciter à persévérer.

Je remercie également Monique Boucher, professeure de techniques infirmières à la retraite, mon ami Pierre Michaud, l'écrivaine Odette Bourdon et Annie Talbot pour leurs précieux conseils.

Un merci particulier, aussi, à ceux qui m'ont éclairé sur des sujets tels que les dépendances, les psychoses et le droit criminel : le Dr Éric Giguère, psychiatre, et Me Jean-Pierre Rancourt, avocat.

Je tiens également à souligner le rôle vital de l'éditrice de La Plume D'or, Marie-Louise Legault, et de son équipe, qui ont permis à ce roman de voir le jour.

Enfin, je ne peux m'empêcher d'avoir une pensée spéciale pour Pierre Robin, mon professeur de littérature au cours préparatoire aux études supérieures. C'est lui qui a ouvert toutes grandes les portes de mon esprit pour l'écriture.

